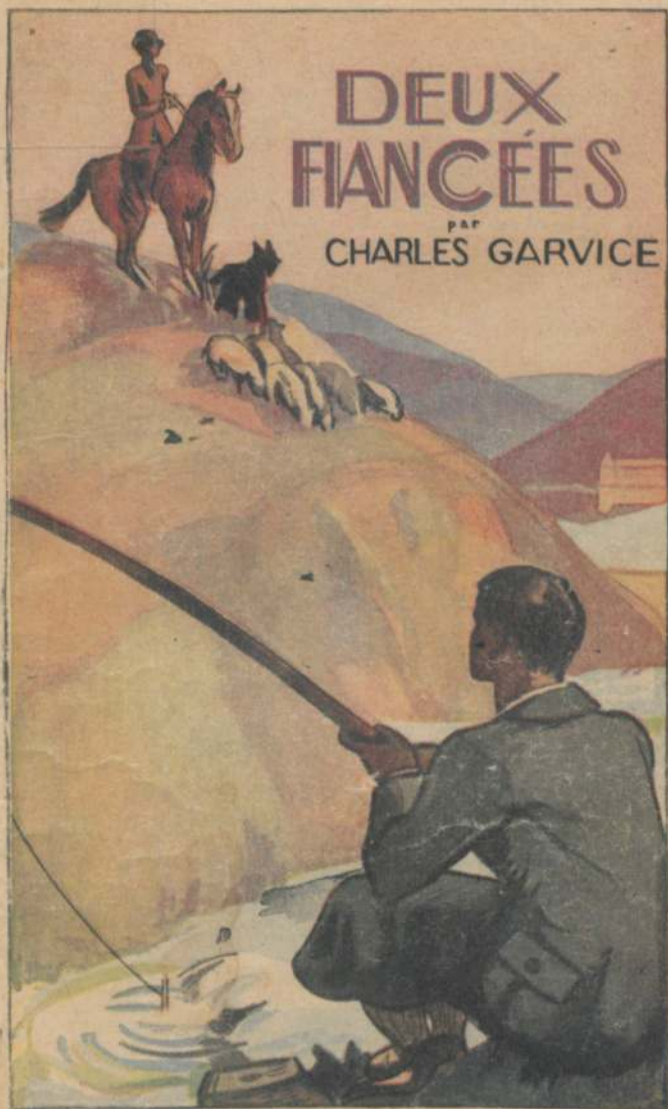


010767

DEUX FIANCEES

DEUX FIANCEES

par
CHARLES GARVICE



1 fr. 75



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (IXIV)

Publications périodiques de la Société du "Petit Echo de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e)

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Arti les de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, oésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le n^o : 0 fr. 50. Ab^t d'un an : 18 fr. 50 avec prime gratuite ; six mois : 10 fr.

La MODE et la MAISON

Modes, Ouvrages, Tricots, Ameublement,

Nouvelles, Chroniques variées, Recettes, etc.

20 pages dont 6 en couleurs. 4 pages de roman.

Le numéro : 1 franc. Abonnement d'un an : 27 fr. avec prime gratuite ;
six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le n^o : 0 fr. 75. Ab^t d'un an : 14 fr. avec prime gratuite ; six mois : 8 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,

Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le n^o : 0 fr. 60. Ab^t d'un an : 20 fr. avec prime gratuite ; six mois : 12 fr.

MES ROMANS, Journal hebdomadaire

Chaque numéro contient deux romans inédits

16 pages dont 12 de roman

Le numéro : 0 fr. 30. Abonnement d'un an : 12 fr.

avec prime gratuite ; six mois : 7 fr.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le n^o : 0 fr. 30. Ab^t d'un an : 12 fr. avec prime gratuite ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 8 pages grand format dont 4 en couleurs.

Le n^o : 0 fr. 30. Ab^t d'un an : 12 fr. avec prime gratuite ; six mois : 7 fr.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 60.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPECIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.*
 Maria ALBANESI : 334. *Sally et son Mari.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Marc AULES : 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.* — 356. *La Victorieuse.*
 P. et J. d'AURIMONT : 367. *Les Cœurs en exil.*
 Temple BAILEY : 352. *Le Fanal dans la nuit.*
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La Fiancée infidèle.*
 Silva BELLONI : 357. *Le Chemin sans fleurs...*
 Lya BERGER : 374. *L'Aveu qui sauve.*
 H. BEZANÇON : 354. *Le Roman de Florette.*
 G. de BOISSEBLE : 364. *Mademoiselle de la Tour-Maudite.*
 Marthe BOUSQUET : 373. *L'Idylle sous l'orage.*
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.* — 359. *Après la tourmente.*
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrez.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
 Jean de la BRÈTE : 3. *Réver et Viore.*
 André BRUYÈRE : 306. *Sous la bourrasque.*
 Lucienne CHANTAL : 376. *Le Jardin des rêves.*
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
 M. de CRISENOY : 310. *La Conscience de Gilberte.* — 353. *Sous l'Aiguillon !*
 Eric de CYS : 543. *Lunes rouges.*
 Line DEBERRE : 372. *Loulette et son Mari.*
 DOMINIQUE : 365. *Le Secret de Gilles.*
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Herolt, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
 H.-A. DOURLIAC : 280. *Je ne veux pas aimer !*
 A. de l'EPARS : 366. *Le Retour au bercail.*
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimer ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 200. *Un an d'épreuve.*
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose ou la Fiancée de province.*
 Marie GARIEL : 362. *Trop loin de moi.*
 Claire GÉNIAUX : 375. *Paladins modernes.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.* — 348. *La Maison de Joëlle.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Lita GUÉRIN : 351. *L'une et... les autres.*
Ian HAY : 330. *Sa part de bonheur.*
M.-A. HULLET : 289. *Les Cendres du cœur.*
W. HOWELLS : 355. *Volonté de femme.*
Jean JÉGO : 329. *L'Amoureux de Frida.*
Renée KERVADY : 287. *Cruel devoir.*
P. KORAB : 358. *Tête folle, Cœur profond.*
L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
Il. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Georges de LYS : 346. *La Blessure cachée.*
MAGD-ABRIL : 363. *Jeunesse !*
MARIA-CLAUDIA : 349. *Triomphera-t-elle ?*
Hélène MATHERS : 369. *Petite dame verte.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
Edouard MICHAUD : 378. *Le Chevalier vengeur.*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.* — 350. *Vers l'avenir.* — 379. *Derrière le masque.*
Anne MOUANS : 281. *Plus haut !* — 337. *Giàlè exilée.* — 361. *Pour la vie.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Flançailles de Rosette.*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
Guy de NOVEL : 345. *Maître Nicole et son amour.* — 370. *Cœur égaré.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Mme Charles PÉRONNET : 371. *L'Offrande.*
Marguerite PERROY : 285. *L'Impossible Amitié.*
M. PRIGEL : 368. *Marié malgré lui.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !*
Juan ROSMER : 290. *Le Silence de la Comtesse.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Pierre de SAXEL : 284. *Belle-Mère à tout faire.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalls.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlotte, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle victoire.*
Germaine VERDAT. — 377. *Les Jours nouveaux.*
Camille de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 344. *Le Manoir de la Reine.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 : franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

c92813

Charles GARVICE

(407)
1937

DEUX FIANCÉES

Adapté de l'anglais

par

O' NEVES



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

Le titre anglais de ce roman est ' *At love's cost.*

DEUX FIANCÉES

I

— Dis donc, Stafford, étais-tu à jeun quand tu m'as écrit ce billet que j'ai jeté au feu avec un éclat de rire? Tu m'invitais à me joindre à toi pour cette sotte aventure. Les lacs! Visiter les lacs dans les premiers jours de juin! J'ai juré que je voudrais te voir au fond de la plus profonde de ces mares plutôt que de t'accompagner,... et me voilà ici.

Une coulée d'eau dans un pli de son caoutchouc suspendit ses doléances. Un gémissement navré, et la mélodée reprit :

— Me voilà ici, mon cher Stafford, et je te demande avec le plus grand calme et sans l'ombre de mauvaise humeur de m'expliquer le pourquoi de cette folie à laquelle tu me fais participer.

L'orateur, un beau gaillard solide, ayant à peine passé la limite imprécise de la « jeunesse », leva sur son compagnon un regard à la fois sévère et doucement railleur.

Les yeux bleus de son ami, lui franchement jeune, restaient fixés avec amour sur le paysage. Il eût été difficile de trancher si Stafford Orme était blond ou brun. Sa physionomie était extrêmement agréable, et aucune femme ne restait insensible au charme de son sourire. Pourtant, à première vue, la lueur de volonté dans les yeux et la ligne ferme des sourcils, l'arc de sa bouche, donnaient au beau visage une expression presque sévère, impression bientôt effacée par la séduction qui se dégageait de la personnalité de Stafford et lui valait d'innombrables amis.

Pourquoi Stafford Orme eût-il boudé la vie qui l'avait comblé de tous les avantages de la nature et de la richesse? De l'existence, il ne connaissait que les plaisirs et, dans le monde, il n'avait encore rencontré que des amis.

Stafford promena amoureuxment ses yeux sur les col-

lines embrumées encerclant l'horizon vers lesquelles les entraînaient les deux bons chevaux, et il rit de plaisir.

— Eh! Edmond, je savais bien qu'à l'appel tu répondrais : « Présent! » Voici la situation : le papa m'écrit pour me demander de venir le rejoindre à sa propriété nouvellement acquise de Bryndermere.

— Pardon, Stafford, tu oublies que je ne suis rentré qu'hier à Londres et que j'ignore tout des faits et gestes de ton estimable parent.

— C'est juste! Eh bien! en deux mots : il y a trois jours, j'ai reçu de mon père la première longue lettre que je reçois de lui. Il m'informe qu'il a fait bâtir, au bord d'un lac écossais, une habitation qui sera prête à le recevoir le dix de ce mois et où il se rendra directement après qu'il aura débarqué à Liverpool. Il m'intime de le rejoindre. Tout naturellement je me prépare à lui obéir. Je dois choisir les voitures nécessaires. Alors, dans un des éclairs de génie qui dans les grandes occasions m'illuminent le cerveau, j'ai pensé qu'il serait bon d'ajouter à la couple d'autos ce léger phaéton et de m'en servir pour la dernière partie du voyage. Je t'ai fait signe,... et voilà. C'est gentil de ma part, hein?

— Infernalement gentil, gémit Howard, avec un pesant soupir. Pourquoi ton père a-t-il bâti cette cahute? Mais le grand sir Stephen peut-il rien faire bâtir qui puisse être qualifié de « cahute »?

— J'ai entendu en route que la villa des Grands-Bois est une sorte de palais, une œuvre d'art. Tu connais le caractère de mon père?

Son front se rembrunit une seconde fois, puis se rasséréna aussitôt.

— Eh bien! moi, je ne le connais pas et je n'en sais pas plus sur lui ni sur ses affaires.

Howard hocha la tête et Stafford continua :

— N'est-ce pas singulier qu'un père et un fils se connaissent si peu? Je n'ai pas vu mon père depuis je ne sais combien d'années. Pendant les quatorze ou quinze ans qu'il vient de passer à l'étranger, il n'a fait, en Angleterre, que de courtes et rares apparitions pendant lesquelles j'étais moi-même soit au collège, soit vagabondant n'importe où, à la chasse ou à la pêche. J'ai toujours eu l'impression un peu pénible que mon père respecté ne tenait pas à retrouver son aimable rejeton. Cela semble bizarre, n'est-ce pas, d'autant que, sous les autres rapports, il s'est montré pour moi au-dessus de tout reproche.

— Jugement trop favorable, si tu parles d'une libéralité criminelle à force d'être généreuse. Considérant les possibilités de mal faire que te procuraient des ressources

presque illimitées, ce m'est un perpétuel sujet d'étonnement que tu ne te sois pas déjà jeté cent fois, cornes baissées, dans les griffes du diable.

— Il est possible que sans toi, mon vieux, j'y serais irrémédiablement tombé, dit Stafford en bâillant.

— Oui, bougonna Howard. Si ma main secourable ne t'avait retenu en maintes occasions au bord du gouffre proverbial caché sous les fleurs, je ne serais pas ici, mal perché, l'eau me coulant dans le dos, devant une nature en pleurs. Pour avoir une fois dévié de ma ligne égoïste, la seule raisonnable à suivre, je suis bien payé. Serait-ce une curiosité déplacée de demander où nous allons et s'il n'y aurait pas, dans ces lieux désolés, un hôtel décent pour nous recevoir?

— Un hôtel, c'est trop demander, expliqua Stafford; mais il y a par ici un petit village où nous trouverons une auberge pour souper et passer la nuit. Nous n'irons que demain au château; il est sur l'autre bord du lac.

— Mais où est le lac? demanda plaintivement Howard. Quand je pense au nombre de poètes qui ont célébré ces lacs, je ne puis m'empêcher de penser que ces mares ont été créées par leurs cerveaux.

— Au premier beau jour, tu partageras leur enthousiasme, releva Stafford.

— Y aura-t-il jamais un beau jour? s'enquit Howard d'un ton innocent.

— Mais oui, c'est une calomnie de dire qu'il pleut toujours en Ecosse. Le soleil brille parfois pendant des semaines. Ici, le temps est changeant comme une femme... Tiens, regarde!

Un souffle de vent avait soudain chassé la brume, et les collines, les vallées et le lac, dégagés de leur voile, formaient un tableau incomparable que les deux jeunes gens, éblouis, contemplèrent en silence.

— As-tu jamais rien vu de pareil? demanda Stafford après un instant.

Howard cacha sous une plaisanterie son admiration.

— Un décor de théâtre, et, pour le compléter, voici le palais des fées, dit-il, montrant du doigt, l'autre côté de la pente, une longue maison dont la façade, admirablement décorée, reflétait son éclatante blancheur dans les eaux bleues du lac.

— Serait-ce la « petite maison » de sir Stephen?

— J'en ai peur.

— C'est très bien et ne gâte pas le paysage. Ces pelouses de velours doivent être coupées de parterres de fleurs, et je gage que l'intérieur correspond à l'extérieur. Heureux jeune homme d'avoir pour père un Crésus!

— Je suppose que mon père est extrêmement riche.

— Ton « je suppose » m'amuse..., riposta Howard en riant. Chacun sait que sir Stephen Orme est l'émule des Rothschild et des Daring, qu'il négocie des prêts aux Etats, qu'il annexe des territoires vastes comme des provinces en Afrique ou en Asie, qu'il fonde des sociétés, que sais-je?... Il n'est guère au monde de personnalité plus connue...

— En tout cas, dit Stafford, il est pour moi d'une générosité incomparable.

— Le modèle des pères, approuva Howard. Que n'est-il le mien ! Te souviens-tu de ta mère ?

— Non... Quelquefois, je crois me rappeler, mais c'est si loin et si vague. Saints d'Ecosse ! la belle rivière ! As-tu vu ce poisson sauter ?

— Je suis trop occupé de ne pas sauter moi-même ; j'ai cru que nous allions nous rompre le cou. Laisse le poisson danser...

— A moins que je ne l'attrape, dit Stafford, amenant la voiture dangereusement près du bord.

— Tu ne veux pas dire que tu vas pêcher ? protesta Howard.

— Fâché, mon vieux, mais je ne puis renoncer. D'ailleurs, ne pleure pas, je descends seul, et Pottinger va te conduire à l'auberge où nous passerons la nuit. Je te rejoindrai quand j'aurai pris un ou deux échantillons. Ne discute pas...

— Je m'en garde bien. Quand tu me rejoindras, tu me trouveras devant un bon feu, remerciant le Seigneur de n'être pas un sportsman.

— J'apporterai ma pêche pour allonger le menu.

Quand Stafford eut pêché une truite d'une livre, il n'eut plus qu'une pensée : en capturer une seconde.

Ayant déjà fait de belles prises, il allait de nouveau lancer une mouche, quand éclata l'aboiement d'un « coolie » auquel se joignit le jappement strident d'un fox-terrier. Stafford, surpris, tressaillit... et manqua le poisson. Il leva les yeux et vit, sur la pente en face, un troupeau de moutons descendant vers la vallée suivi de deux chiens.

Un moment plus tard, un cheval et son cavalier apparurent au sommet du coteau. Le cheval était grand et fort, le cavalier menu. Pendant un moment, les deux demeurèrent immobiles, évoquant l'idée d'une statue de bronze.

La pente était abrupte, et Stafford se demanda si le cavalier — il ne pouvait distinguer si c'était un homme ou un enfant — risquerait la descente.

Pendant qu'il regardait, un coup de sifflet, bien modulé, vibra. Le coolie s'arrêta court et le terrier revint à son

maître qui, brusquement, se lança sur la descente à une allure qui fit frémir Stafford, tout hardi qu'il était. C'était le plus bel acte d'audace dont il eût été témoin.

Son admiration se changea en stupéfaction quand il reconnut que le cavalier était une jeune fille qui tenait à peine les rênes et paraissait aussi à l'aise que si elle se fût promenée dans les allées d'un parc.

Son étonnement augmenta quand il vit qu'elle était très jeune, presque une enfant, pensa-t-il, et qu'elle avait un des plus beaux visages qu'il eût jamais admirés. Elle était brune, et ses longs cils caressaient ses joues de la pâleur chaude des Andalouses. Ses cheveux noirs étaient doux et soyeux, et le vent secouait leurs boucles légères, les faisant tour à tour tomber sur le beau front ou jouer autour du chapeau de feutre posé négligemment avec une grâce parfaite sur la tête petite, bien modelée. L'amazone portait un costume défraîchi par l'usage et si écourté qu'il laissait presque autant de liberté qu'un costume masculin. Les mains, couvertes de gants de cuir, tenaient une cravache à long manche terminé par un sifflet.

Un poète eût, sur-le-champ, reconnu l'Esprit de la Montagne. Mais Stafford n'était pas poète, et il pensa simplement que c'était le plus délicieux chef-d'œuvre de féminité qu'il eût jamais rencontré.

Pendant un instant, la jeune écuyère, occupée du troupeau de moutons, ne le vit pas; mais elle sembla presque aussitôt deviner sa présence et, subitement, elle poussa son cheval vers lui, d'un élan qui eût dû, pensa Stafford, la jeter, comme une pierre, par-dessus la tête du palefroi. Elle demeura en selle, parfaitement d'aplomb, et la fermeté du regard qu'elle posa sur Stafford fit s'arrêter celui-ci, confus comme un jeune garçon de ferme devant la châtelaine.

Son mouvement avait été si prompt, si audacieux, et elle était si belle que Stafford, fasciné, demeura, pour la première fois de sa vie, sans parole devant une femme.

Quand, une ou deux minutes plus tard, il eut repris ses esprits, il fit un pas en avant, son chapeau soulevé. Elle répondit par un salut à peine marqué, et ses yeux s'arrêtèrent une seconde sur l'étranger, puis se portèrent sur la dernière truite pêchée, restée sur la rive.

Stafford savait qu'il devait dire quelque chose, mais ne trouvait pas un mot. Enfin une phrase lui vint :

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me dire si je suis loin de Craysdon?

— Trois milles par la route ou deux milles par la colline, répondit l'amazone d'une voix douce et claire, parfaitement harmonisée avec son extérieur.

Ce n'était pas la voix conventionnelle d'une jeune personne bien élevée; dans son accent sonnait la liberté de la vallée solitaire et des montagnes qui l'encerclaient, avec une note de dignité, même de fierté, aussi remarquable que la beauté du visage et le feu doux des yeux noirs.

— Je ne me doutais pas que j'étais venu si loin, dit Stafford. J'ai quitté la grand'route pour venir pêcher et j'ai dû m'égarer. Voulez-vous me dire le nom de cet endroit?

— Héronedale.

— Je vous remercie. La vallée est magnifique et la rivière charmante.

Elle se pencha en avant et, le menton dans sa main gantée, jeta sur la vallée un regard distrait, puis reporta ses yeux sur son interlocuteur avec un intérêt trop franc pour être flatteur.

« Elle me prend pour quelque vulgaire braconnier », pensa Stafford, mal à l'aise parce qu'il ne pouvait mettre en doute que cette jeune personne, qui agissait comme gardeuse d'un troupeau et portait des habits appropriés, était pourtant une lady.

Ce fut elle qui rompit le silence :

— Vous avez pris beaucoup de poissons?

Jusqu'à présent, ils avaient été séparés par le ruisseau. Stafford saisit l'occasion, sauta sur l'autre rive, ouvrit son panier et en montra le contenu.

— Oui, vous avez eu du succès, apprécia-t-elle. Mais, en remontant plus loin la vallée, les truites sont encore plus belles. A propos, ajouta-t-elle, une ombre de sourire errant sur ses lèvres charmantes, savez-vous que vous pêchez en eaux réservées?

Venant d'un garde, la remarque l'eût blessé. Formulé par cette bouche exquise, le demi-reproche le frappa au cœur.

— Cette rivière n'appartient-elle pas à sir Joseph Avor? demanda-t-il.

— Non. La rivière qui appartient à sir Joseph Avor court de l'autre côté de cette colline.

Elle souleva sa cravache et, d'un mouvement aussi gracieux que pouvaient l'être ceux de Diane, elle montrait le vallonement derrière elle.

— Je suis très fâché, s'excusa Stafford. Je connais sir Joseph et j'ai la permission de pénétrer chez lui. Pouvez-vous me dire à qui cette pêche appartient?

— A sir Héron de Héronedale.

— A la première occasion, je demanderai le pardon de

mon délit. Pouvez-vous me dire où habite sir Héron?

Elle montra à gauche une échappée bordée de chaque côté de magnifiques peupliers.

— Vous ne pouvez voir la maison d'ici, dit-elle.

Et, tout en parlant, elle se redressa, rassembla les rênes, inclina légèrement la tête et lança son cheval pour remonter la vallée.

Stafford demeura un long moment à suivre des yeux cette silhouette menue, perchée sur une haute monture et la conduisant avec la grâce d'une jeune Indienne. Puis il rassembla son attirail de pêcheur et suivit de loin l'amazonne. Un des chiens aboya, la cravache siffla et la voix claire sonna, ses vibrations répercutées par les échos des collines. Quelque chose d'insolite se passait, les moutons se dispersaient en bêlant et les chiens les ramenaient. La jeune fille sauta à bas de la selle et se rapprocha du troupeau.

A ce moment, une brebis et un agneau se détachèrent de la masse; la brebis sauta sur un roc avec l'agilité de la chèvre, l'agneau voulut la suivre, manqua son élan et tomba dans le ruisseau prenant à cet endroit une allure de torrent. Le courant entraîna l'agnelet vers Stafford qui se pencha pour le saisir; mais la bête affolée lutta, et Stafford, glissant sur la rive boueuse, tomba la tête la première dans le ruisseau. Il se releva aussitôt, ayant du moins la satisfaction de tenir dans ses bras l'agnelet sauvé. En levant les yeux, il vit la jeune fille près de lui. Un rire pétillait dans ses yeux et faisait frissonner sa jolie bouche. Mais, avant que le bref éclat de rire de Stafford lui eût répondu, la jeune personne avait repris sa gravité.

— Je vous remercie, dit-elle, aussi tranquillement que s'il lui avait, à table, passé le sel. Sans vous, ce petit imprudent se serait noyé. J'ai vu de loin qu'il boitait; il n'aurait pu nager.

Elle prit l'agneau, le posa à terre et, le maintenant fermement entre ses genoux, elle l'examina avec la conscience du vétérinaire.

— Oui, c'est comme je le pensais, il a une épine dans la patte. Voulez-vous bien le tenir une minute?

Stafford obéit sur-le-champ. Elle ôta ses gants, prit dans la poche de sa selle une petite trousse et enleva, en une seconde, une longue épine. L'opération avait été si prompte et si adroite, le mouvement si doux et si précis, que Stafford en demeura confondu d'admiration. La jeune fille, qui semblait avoir oublié sa présence, s'en souvint dès que l'agneau et sa mère eurent rejoint le troupeau.

— Je vous remercie, répéta-t-elle, vous avez été très

obligeant; mais je crains que vous ne soyez bien mouillé.

Le fait était trop évident pour être nié, Stafford préféra rire :

— J'accepte le désagrément, puisque c'est pour une bonne cause. Vous devez avoir des yeux de faucon pour avoir vu du sommet de la colline que l'agneau boitait.

— J'ai de bons yeux, c'est nécessaire ici. Je suis très fâchée que vous soyez mouillé. Voulez-vous...

L'invitation ne fut pas formulée, et, pour la première fois, la jeune écuyère parut légèrement embarrassée. Avec un nouveau : « Je vous remercie, j'aurais regretté la mort de l'agnelet », elle bondit en selle et s'éloigna.

Stafford demeura sur place; il chercha sa blague à tabac, bourra sa pipe. Pendant qu'il l'allumait, ses yeux tombèrent sur la trousse, restée à terre, d'où la jeune fille avait pris les pinces. Il la prit et lança un appel. Mais les chiens jappaient autour du cheval déjà loin. Essayer de le rejoindre eût été folie. Philosophe, Stafford glissa la trousse dans sa poche et reprit le chemin de l'hôtel.

A l'inverse, la jeune fille se dirigeait vers l'avenue des peupliers qu'elle avait montrée du bout de sa cravache. Une fois ou deux, un sourire éclaira son visage, le faisant délicieusement enfantin. Elle revoyait le tableau comique de Stafford luttant pour retenir l'agneau dans ses bras. Pas un instant elle ne s'arrêta à penser que le jeune homme était très beau et distingué. Le fardeau qui pesait sur ses gracieuses épaules était trop lourd pour laisser à son imagination beaucoup de loisirs. Diane elle-même n'avait pas le cœur plus libre que cette enfant qui savait combien un acre de terre rapportait de boisseaux d'orge et quelle culture convenait le mieux à chaque terrain. Elle se disait qu'en retour du service rendu elle aurait pu donner la permission de continuer la pêche, mais n'éprouvait de son oubli qu'un regret modéré.

Elle passa devant une magnifique grille fermée. Personne ne vint l'ouvrir; la loge du concierge était vide. L'écuyère continua le long du mur couvert de lierre jusqu'à un porche s'ouvrant sur une vaste cour. Alors, elle glissa à terre, passa les guides à un vieux serviteur, mi-valet de chambre, mi-valet d'écurie, auquel elle dit quelques mots gentils, puis, ayant d'un coup d'œil inspecté la cour :

— Vous avez fait rentrer le poulain, Jason?

— Oui, miss Ida; mais j'ai eu de la peine. Il ne m'obéit pas comme à vous.

— Vous le sellerez demain matin; c'est lui que je prendrai. La barrière au bord du marais a besoin d'être répa-

rée. Occupez-vous-en tout de suite; prenez William pour vous aider. A-t-il conduit les bouvillons au marché? Ah! Jason, j'ai trouvé quelqu'un qui pêchait dans le ruisseau. Préparez un écriteau et placez-le à l'endroit où la route coupe la rivière. Il faudra aussi regarder le sabot de *Rupert*; je crois que le fer se détache, et puis....

Elle s'arrêta avec un rire :

— C'est assez pour une fois, n'est-ce pas, Jason? Ah! si j'étais un homme, tout marcherait mieux.

— Oui, miss, acquiesça Jason dans la simplicité de son cœur.

Elle poussa un soupir léger, puis pénétra dans un jardin très beau, mais mal entretenu, au fond duquel s'élevait un des manoirs les plus pittoresques dans ce pays du pittoresque.

Un perron de quelques marches usées conduisait à une large porte vitrée que la jeune fille ouvrit pour pénétrer dans un vaste hall lambrissé de vieux chêne. Les armures, les ornements de cuivre et les cadres dorés des grands tableaux étaient ternis, faute d'entretien. Ida jeta autour du hall le même regard inquisiteur qu'elle avait jeté sur la cour, puis, s'approchant d'une des lourdes portes, elle y frappa légèrement et demanda de sa voix claire :

— Père, êtes-vous là?

Dans la pièce, un homme, d'aspect vieilli, comme la maison et l'ameublement, était assis devant une table chargée de livres et de documents. Il était vêtu d'une robe de chambre ramenée frileusement autour de ses jambes, quoiqu'un bon feu de bûches flambât dans la cheminée. Le léger coup à la porte le fit tressaillir et, d'un mouvement empreint à la fois de crainte et de ruses séniles, il enfouit dans un coffret ouvert et déjà plein de papiers le document placé devant lui. D'une main tremblante, il ferma le coffret, le plaça dans un meuble qu'il ferma à clef. Enfin, après un regard soupçonneux autour de la chambre, il alla ouvrir la porte.

Un observateur eût été frappé de la ressemblance entre le père, malgré sa décrépitude, et sa fille. Godfrey Héron avait été, dans sa jeunesse, un des plus beaux hommes de son temps, et c'était des Héron que la jeune fille tenait l'expression aristocratique de son fin visage.

— Vous êtes encore ici, père; il est l'heure de dîner et vous n'êtes pas habillé. Vous m'aviez promis de sortir un peu et vous êtes resté enfermé tout le jour.

— J'ai été occupé... Je lisais, Ida, dit-il en fermant ostensiblement un des livres ouverts. Vous avez fait une bonne promenade? Vous n'avez rencontré personne?

— Non, personne...

Et elle ajouta en souriant :

— Personne qu'un intrus qui pêchait dans le ruisseau. Le visage du vieillard s'enflamma :

— Un intrus? Mais que font donc mes gardes, qu'ils laissent les intrus s'aventurer sur le domaine des Héron-dale?

Ida posa sa main sur son bras pour le calmer.

— Tranquillisez-vous, papa. C'était seulement un gentleman qui avait pris par erreur les eaux de Héron-dale pour celles d'Avor. Allons, venez, papa. Vous n'avez que le temps de vous habiller.

— Oui, oui, laisse-moi un peu; j'irai dans un instant.

Après qu'elle eut quitté la chambre, il rouvrit le bahut, regarda le coffret et referma le meuble à clef.

— Je me demande si elle se doute, murmura-t-il. Elle a peut-être entendu le froissement du papier... Mais non, c'est une enfant, et, si elle soupçonnait, elle poserait des questions. Oui, oui, je vais, reprit-il tout haut, comme Ida l'appelait encore avant de s'engager dans l'escalier.

II

En remontant la colline, Stafford exerçait son esprit sur la personnalité de la jolie inconnue. Il ne lui vint pas à l'idée qu'elle pouvait être la fille de ce sir Héron, à qui le ruisseau appartenait. Quoique la jeune fille eût les manières et le langage d'une lady, son aisance à s'occuper d'une bête malade indiquait plutôt la fille d'un fermier que celle d'un squire.

Ce n'était pas la première jolie fille qu'il trouvait sur sa route; mais il n'en avait jamais rencontré aucune qui eût tant de charme, et c'était le caractère particulier de ce charme qui retenait sa pensée. Elle avait la grâce d'une biche, sans avoir rien de sauvage; bien au contraire, tout en elle décelait le raffinement d'une vieille race. Ses manières aussi l'avaient captivé. Malgré une touche de hauteur qui l'avait frappé et le sang-froid dont elle avait fait preuve, toute son attitude, ses mouvements, gardaient la simplicité, le gracieux abandon de l'enfance.

Stafford, peu sujet aux emballements, s'étonnait de l'impression produite sur lui. Il ne se souvenait pas d'avoir désiré revoir une jeune fille après une première rencontre et, aujourd'hui, il souhaitait revoir celle-ci.

Quand il arriva en vue de la petite auberge nichée

dans la vallée, il était fatigué et affamé. Son ami Edmond Howard, ses vêtements changés, l'attendait sur le seuil.

— Mon cher Stafford, j'allais justement envoyer une équipe à ta recherche, dit-il. Tu rentres bien mouillé. As-tu pris un bain tout habillé après la pêche?

— Précisément, j'ai eu une aventure.

— Je sais : tu as amené au bout de ta ligne une truite si énorme que son poids t'a entraîné.

— Mauvais plaisant, dit Stafford, mais sans prendre la peine de rien expliquer.

.
— Combien de temps comptes-tu rester aux Grands-Bois? demanda Howard lorsque, son appétit satisfait, il eut allumé son cigare.

Stafford haussa légèrement les épaules :

— Qu'en sais-je? Je suis à la disposition de mon père et j'ignore ses intentions. Je ne m'étonne plus quand, recevant une lettre timbrée de l'Afrique, j'apprends qu'il vient d'arriver en Europe ou qu'il s'est embarqué pour l'Australie.

— Oui, dit Howard pensivement, ton père est une sorte de météore. Nous admirons avec un respect presque craintif ses vastes entreprises, ses magnifiques succès. Quand tu me présenteras, peut-être tomberai-je, malgré moi, sur les mains et les genoux pour une prosternation orientale. Je suis habitué à le considérer comme une sorte de divinité.

— J'espère plutôt que tu l'aimeras, dit Stafford avec la simplicité qui le rendait particulièrement sympathique.

— Je n'y manquerai pas, s'il ressemble à son fils, dit Howard avec élan. Quand nous dirigerons-nous vers cette demeure féérique?

— Je crois que si nous nous y rendons demain pour l'heure du dîner, ce sera bien suffisant.

En sortant, il vit le propriétaire dans la salle commune.

— Le dîner que l'on nous a servi était excellent, monsieur Groves, dit aimablement Stafford pour engager la conversation.

Flatté, M. Groves l'invita à s'asseoir. Stafford, lui ayant offert un cigare, lui demanda à quelle distance se trouvait le château neuf sur l'autre rive du lac, puis parla de la pêche.

— Le poisson mordait bien, cet après-midi, lança-t-il.

— Vous avez pêché dans les eaux de sir Héron, je suppose?

C'était ce que Stafford attendait.

— Oui, je me croyais dans les eaux de Lasset. J'ai été

averti de mon erreur par une jeune dame qui passait par là, à cheval : une jeune personne aux cheveux noirs, accompagnée de deux chiens, un coolie et un fox-terrier.

— C'est miss Ida, miss Héron, la fille du squire.

— Eh bien ! je ne m'étonne plus, murmura Stafford. Etes-vous sûr de ne pas vous tromper, monsieur Groves ? Cette jeune personne était très simplement habillée, et je crois qu'elle s'occupait d'un troupeau de moutons.

— C'était miss Héron, sûrement, Monsieur, dit Groves avec une nuance de respect dans la voix. Elle s'occupe de ses moutons bien mieux qu'aucun berger de la vallée, et il n'y a pas non plus un garçon pour monter à cheval comme elle. Mais maintenant c'est une famille pauvre.

— Pourtant, la vallée porte leur nom ?

— C'est que, Monsieur, il y a eu un temps où c'était la plus grande famille de tout le pays, et presque toutes les terres lui appartenaient. J'ai entendu mon père dire que c'était ainsi de son temps ; mais il ne reste plus guère que les prairies autour du château et le long du ruisseau. Hérondale était un château magnifique qui était rempli, l'été, d'une foule d'invités. Ah ! oui, Monsieur, c'était une grande famille, on peut dire ! Quand le précédent squire est mort, le cortège, pour son enterrement, avait plus d'un mille de longueur.

— Comment cette famille a-t-elle perdu sa puissance ? s'enquit Stafford.

— C'est bien difficile de savoir, Monsieur. Naturellement, ici, les Héron dépensaient beaucoup, et, à Londres, l'argent coulait encore davantage. Et l'on a parlé aussi de paris aux courses, de spéculation... Il y a beaucoup de manières de perdre de l'argent, vous savez, Monsieur.

— Je crains que vous n'ayez raison, approuva Stafford avec un sourire.

— Quand il faut trouver de l'argent, on prend d'abord des hypothèques et puis l'on vend son bien par morceaux. Quand le précédent squire est mort, il n'en restait plus grand'chose. C'était pourtant un homme bien estimé et bien agréable.

— Et le présent squire lui ressemble-t-il ?

L'aubergiste hésita un instant :

— Il y a longtemps que personne ne le voit guère, Monsieur. C'est un gentleman tout à fait tranquille qui ne sort jamais de chez lui. On dit qu'il est toujours dans ses livres. Sa femme est morte jeune. Miss Ida a été élevée dans un couvent ; elle n'est revenue que depuis une couple d'années.

— Pauvre fille ! soupira Stafford involontairement.

— Ah ! oui, Monsieur, vous pouvez dire, quoique

miss Ida ne semble pas avoir beaucoup besoin de pitié; elle est toujours de si belle humeur! C'est une merveille, quand on y pense, de l'entendre chanter ou de la trouver toujours prête à rire. Tout le monde par ici l'adore...

— Je ne m'étonne pas, approuva l'auditeur.

— Quand elle est arrivée ici et a compris l'état des choses, elle n'a pas perdu courage comme l'auraient fait tant d'autres. Puisqu'il n'y avait pas moyen de faire sortir le squire de sa coquille, elle a tout pris en mains et gouverne le domaine comme un homme.

— Et elle n'a aucune société, aucun divertissement?

— Non, Monsieur. Le squire ne fait pas de visites et ne reçoit personne. J'ai entendu dire qu'il en veut à mort au nouveau propriétaire qui a fait bâtir un beau château de l'autre côté du lac. Oh! pardon, Monsieur, j'oubliais que c'est votre père.

— Ça va bien, Groves. Mais vous pensez que si je me présentais chez sir Héron pour m'excuser je serais mal reçu?

— Je crois plutôt, Monsieur, que vous ne seriez pas reçu du tout.

— Ainsi, dit Stafford, dans l'occasion, le fils paiera pour le péché de son père.

— Comme vous dites, Monsieur. Mais, vraiment, c'est dur pour miss Ida, qui a reçu une belle éducation, d'être tombée dans cette solitude que la neige, l'hiver, changerait en prison pour une autre. Mais, elle, aucun temps ne l'effraye.

Howard, à ce moment, sortait de la salle à manger.

— Si tu n'y fais pas d'objection, Stafford, j'irai me mettre au lit. Mais toi, je suppose que tu n'es pas fatigué?

— Non, je n'ai pas encore envie de dormir. Bonsoir, cher vieux!

Quand Howard eut gagné sa chambre, Stafford enfila un pardessus et, la trousse dans sa poche, sa pipe à la bouche, il sortit. Inconsciemment, il prit le chemin de Hérondale et, presque soudainement, il se trouva devant la magnifique grille de fer. Il entra et contourna la pelouse du parc. La longue façade du vieux château apparut.

Stafford contempla avec une admiration mêlée de pitié son ancienne grandeur. Le manoir n'était pas en ruines, mais paraissait livré à l'abandon, à la désolation. Stafford se sentit transporté en plein moyen âge.

« Seigneur, pensa-t-il, combien certaines gens que je connais ne donneraient-ils pas pour être propriétaires de cette relique? Mais vivre ici, une jeune fille, seule avec son père!... »

Il allait se retirer quand il entendit un bruit léger. La

« jeune fille » parut sur la terrasse et vint s'appuyer sur la balustrade. Elle ne pouvait voir Stafford caché par un arbre.

Après qu'elle eut, un instant, contemplé la beauté de la nuit, ses lèvres s'entr'ouvrirent et elle commença à chanter à mi-voix. Elle avait changé son habit usé d'amazone pour une robe d'un blanc crémeux; une rose était piquée sur son corsage. Ses cheveux, que le vent ne soulevait plus, retombaient en boucles gracieuses sur son cou. Il y avait dans l'apparition quelque chose de si délicieusement virginal que Stafford, émerveillé, retint son souffle pour mieux contempler le ravissant tableau.

Le menton appuyé sur sa main, elle regardait devant elle. Ses pensées allaient à l'étranger rencontré l'après-midi. Ni son intérêt ni sa curiosité n'étaient éveillés, mais elle revoyait le tableau un peu cocasse du jeune homme luttant pour regagner la rive avec l'agneau dans ses bras, et un sourire passa dans ses yeux. A ce moment, ses deux chiens vinrent la rejoindre. *Donald* sautait autour d'elle; *Bess*, soudain, renifla la présence d'un étranger. Avec un aboiement, elle s'élança vers Stafford, suivie aussitôt par son compagnon. Ida, arrachée à sa rêverie, vint jusqu'au perron et attendit.

« J'aurais dû me méfier de ces gardiens vigilants, pensa Stafford. Que faire, maintenant? » Il passa, en geste de conciliation, sa main sur le dos des chiens menaçant ses jambes : « Tout beau, tout beau, bon chien, bon chien ! » Mais les bons chiens ne voulaient rien entendre et auraient bondi sur lui si la jeune fille n'était descendue rapidement, les rappelant de sa voix claire. Les aboiements se muèrent en grognements pendant qu'elle approchait et qu'elle-même s'arrêtait devant Stafford sorti de sa cachette. Elle le reconnut, et une faible rougeur teinta l'ivoire de ses joues.

Stafford enleva son chapeau.

— Je suis très fâché, Mademoiselle, dit-il, et je vous demande pardon. Qu'allez-vous penser de moi? Voilà une seconde fois que vous me trouvez sur un terrain défendu.

Elle le regarda un instant en silence, se demandant d'où venait le jeune homme. Une expression d'espièglerie enfantine adoucissait la hautaine fierté naturelle de son visage.

Stafford continua :

— Je regrette de vous avoir troublée en attirant vos chiens. Si j'avais pu prévoir que vous alliez sortir, je me serais retiré, mais tout était si tranquille...

— Oh! c'est sans importance; ces gardiens vigilants aboient au moindre bruit, et nous y sommes habitués. Oui,

le lieu est très tranquille. Nous vivons seuls, ici, mon père et moi, avec peu de domestiques.

Elle parlait songeusement, tandis que les chiens, apaisés, assis sur leur derrière, attendaient la suite. Pour Stafford, la beauté de la jeune fille se confondait avec la beauté de la nuit, et il n'avait qu'une crainte, celle de voir se retirer la charmante apparition. Aussi se hâta-t-il de dire :

— Puisque j'en ai l'occasion, voulez-vous me permettre de m'excuser du délit de cet après-midi ?

— C'est à moi de vous remercier d'avoir sauvé mon agneau, dit-elle gracieusement, et je suis contente de pouvoir vous dire que mon père vous accorde la permission de pêcher dans le Héron autant que vous voudrez.

— Je vous remercie beaucoup, dit Stafford.

Mais Ida appela ses chiens et fit un mouvement pour se retirer. Juste à temps, Stafford se souvint de la trousse.

— Ah ! pardon, dit-il, j'oubliais de vous rendre votre trousse que j'ai trouvée au bord de l'eau, après votre départ.

— Oh ! ma trousse ! s'exclama-t-elle. Je suis bien contente que vous l'ayez trouvée. Je ne sais comment j'aurais pu m'en passer. Et aussi c'est un souvenir, un cadeau d'un vieux chirurgien.

En souriant, elle l'ouvrit pour la lui montrer. Stafford s'approcha si près qu'il sentit le parfum de la rose à son corsage et le parfum plus léger, mais aussi exquis, de ses cheveux. Il se courba sur l'écrin et, pendant qu'il le regardait, un nuage passa sur la lune et l'obscurcit. Cette soudaine disparition de la lumière sembla réveiller la jeune fille.

— Je vous remercie de me l'avoir rapportée, dit-elle. C'est très bon de votre part.

— Oh ! je n'ai pas eu à venir de bien loin, seulement de l'hôtel du Bûcheron, à Craysford.

— Ah ! vous êtes un touriste ? Vous faites la pêche ?

Stafford ne se risqua pas à expliquer qu'il était le fils du propriétaire de la grande villa blanche que, sans doute, elle et son père haïssaient.

— Votre château de Hérondale est très beau, dit-il après une pause.

— Oui, acquiesça-t-elle en se retournant, et, jetant sur la vieille demeure un regard d'amour mêlé d'orgueil : il est très ancien et je l'aime.

Elle s'arrêta subitement, les lèvres entr'ouvertes. Une silhouette, à peine perceptible dans la demi-obscurité, se mouvait sur la terrasse, la traversa sans hâte, s'arrêta un

instant au sommet des marches, puis les descendit lentement.

Stafford constata l'émoi de la jeune fille, un émoi qui était presque de l'épouvante.

La respiration coupée, elle tourna ses grands yeux vers son compagnon.

— Qu'est-ce que c'est? murmura-t-elle, se parlant à elle-même plutôt qu'à lui.

— C'est quelqu'un sorti de la maison. Ne savez-vous pas qui il est?

— Non. Ce n'est pas Jason, et il n'y a pas d'autre serviteur. Qui cela peut-il être? Il faut que j'aille voir.

Elle fit un pas vers la terrasse. Stafford la retint :

— Je vais vous accompagner.

Elle ne refusa pas. Ensemble, ils traversèrent la pelouse et tournèrent l'angle de la maison derrière laquelle l'homme avait disparu. Fait étrange, les chiens n'avaient pas aboyé. Derrière le manoir se dressaient les ruines d'une ancienne chapelle. Comme les jeunes gens en approchaient, le promeneur nocturne en sortit, venant vers eux. Il passa si près qu'instinctivement ils reculèrent. Stafford distingua un vieillard en robe de chambre dont les yeux grands ouverts regardaient droit devant lui. La main de la jeune fille retint son compagnon en arrière.

— Chut! murmura-t-elle, toute bouleversée. C'est mon père, et il dort. Oh! s'il allait tomber et se blesser!

Elle s'avança vers lui; ce fut au tour de Stafford de l'arrêter.

— Non, dit-il, n'approchez pas, ce serait dangereux. Ne dites rien, ne pleurez pas.

— Non, non, mais j'ai peur.

Inconsciemment, elle s'était rapprochée du jeune homme et s'accrochait à lui, surveillant chaque pas de son père, jusqu'à ce qu'il fût rentré dans la maison. Alors, avec un long soupir, ses deux mains serrant sa poitrine comme pour comprimer les battements de son cœur, elle s'écarta de Stafford, monta les marches et disparut à son tour.

Stafford attendit longtemps, espérant qu'elle reviendrait. Il se retirait quand une blanche silhouette parut dans l'encadrement de la porte. Une main menue s'agita en signe d'adieu, et la porte se referma.

Alors, sentant encore l'attouchement de la petite main sur son bras, hanté par le parfum d'une douce chevelure sombre, Stafford regagna l'auberge.

III

Ida avait suivi son père jusqu'à sa chambre dont la porte était ouverte. Le vieillard avançait de sa lente démarche habituelle. Ida le suivait sans bruit. Le noctambule referma sa porte. Ida, l'oreille au guet, l'entendit se recoucher, puis le silence se fit. Alors elle entra avec précaution. Sir Héron était étendu sur son lit, les yeux fermés. Ida s'approcha du lit; le souffle régulier du dormeur la rassura.

Son anxiété lui avait fait totalement oublier Stafford. Quand elle s'en souvint, elle se demanda s'il l'avait attendue. Elle redescendit et, de la porte, le vit sous les arbres, sa haute silhouette se profilant dans l'ombre, telle une sentinelle gardant le poste.

Quand elle se retrouva dans sa chambre, elle éprouva un sentiment de solitude complètement nouveau. Cette bizarre impression d'isolement était née quand le jeune homme, auquel elle ne pouvait s'empêcher de penser, s'était éloigné. Il s'était montré très bon, et elle s'était sentie sûre de sa protection; elle se rappelait vaguement s'être accrochée à lui, comme à son soutien naturel. Et, maintenant, elle s'apercevait qu'elle ne savait rien de lui, excepté qu'il était descendu à l'hôtel du Bûcheron. Elle ignorait même son nom. Qu'il fût pour ainsi dire entré dans sa vie lui causait une sorte de ressentiment. S'était-elle réellement accrochée à son bras ou n'était-ce qu'une imagination?

Elle attendit longtemps le sommeil; trop de choses la tourmentaient. Pourquoi son père était-il allé tout droit à la chapelle comme à un endroit fréquenté et connu? Elle ne se souvenait pas l'avoir jamais vu y entrer le jour. Était-ce un simple hasard qui l'avait guidé?

Le matin, elle dormit une heure plus tard que d'habitude. Ida retrouva son père assis dans son fauteuil habituel, dans la bibliothèque.

Elle poussa un soupir de soulagement.

— Vous êtes matinal, aujourd'hui, père chéri, dit-elle tendrement.

Il leva sur la pendule son regard absent.

— C'est vous qui êtes en retard, dit-il.

— J'ai dormi, j'étais un peu fatiguée. Et vous, père, êtes-vous très bien?

Il s'impatienta :

— Mais oui, pourquoi pas?

Il était évident qu'il ne se souvenait de rien.

Jason entra pour annoncer que le déjeuner était servi. Ida prit le bras de son père et le conduisit à la salle à manger avec le soin affectueux dont on entoure un enfant. Il n'y prit pas garde; il vivait dans un monde à part. Mais il tendit d'un geste avide sa main vers les lettres que Jason venait d'apporter.

— N'y a-t-il rien pour moi, papa? demanda la jeune fille.

Mais le vieillard la repoussa presque durement.

— Non, non, tout est pour moi...

Il attendit qu'elle fût assise pour ouvrir les lettres; il ne jeta qu'un coup d'œil aux premières, puis lut attentivement la dernière qu'il glissa dans sa poche, en épiant sa fille du regard.

— Rien d'intéressant, marmonna-t-il. Emportez ça, Ida, des catalogues ou des factures. Les factures, c'est votre affaire.

Quand, ayant constaté l'affaiblissement intellectuel de son père, son manque total de mémoire qui créait parfois les plus fâcheuses confusions, Ida avait pris la direction de la maison, les factures l'avaient d'abord submergée; elles étaient si nombreuses, et l'argent si rare! Peu à peu, elle avait remis tout presque en ordre et avait appris à distinguer celles qui devaient être acquittées sur-le-champ et celles dont le paiement pouvait souffrir un délai. Ce matin, en lui passant les notes, sir Héron la regardait sournoisement :

— Je ne sais pas comment vous les paierez, dit-il, comme si Ida était seule responsable.

— Je ne les paierai pas toutes aujourd'hui, fit-elle avec bonne humeur, mais je puis en acquitter quelques-unes. Je pourrai envoyer quatre, peut-être cinq bouvillons au prochain marché, et il y a aussi des moutons.

Mais le vieillard ne l'écoutait plus. Toute son attention était fixée sur le journal local qu'il avait dans ses mains. Son visage s'empourpra, et une flamme de colère passa dans ses yeux.

— Avez-vous vu le château qu'ils ont bâti sur le bord du lac? demanda-t-il d'une voix courroucée. Du tape-à-l'œil, comme savent en faire les parvenus.

— Mais non, père, c'est une belle maison. Pourquoi en prendre souci? C'est loin de chez nous.

— Elle est bâtie sur mes terres que l'on m'a enlevées par fraude. J'avais cru vendre à un fermier des prairies pour ses troupeaux, et l'acquéreur, c'était ce coquin, ce Stephen Orme, sir Stephen, maintenant, s'il vous plaît!

Un prince de la tribu des voleurs. Si j'avais su, je n'aurais rien vendu.

— Mais vous aviez besoin d'argent, père chéri.

— Vous croyez ?

Il passa sa main sur son front, et une bizarre expression de ruse traversa ses yeux.

— Avez-vous besoin de quelque chose avant que je sorte, père chéri ?

— Non, non, répondit-il, son esprit de nouveau absent.

Ida prit son cheval et gagna la partie du parc réservée aux bouvillons. Elle les examina d'un œil entendu, marqua ceux qui seraient conduits au marché, puis, revenant au ruisseau, le franchit d'un bond de sa monture et, par un sentier, atteignit le lac. Sur la rive d'en face s'élevait la nouvelle villa, éclatante de blancheur dans le brillant soleil.

Ida la contempla pensivement, puis reprit sa route... et se trouva en face de l'étranger de la veille.

Le cœur de Stafford bondit de joie. Sans se l'avouer, il était venu ici avec l'espoir de la rencontrer.

Il la salua courtoisement et s'informa de la santé de sir Héron.

— J'espère, dit-il, qu'il n'est pas malade ?

— Non, il est, ce matin, aussi bien que d'habitude.

— J'en suis très heureux, assura Stafford, debout près du cheval. Quelle splendide matinée ! continua-t-il rapidement.

Ida devina le désir de détourner le sujet. Elle y revint :

— Je suis contente de vous avoir rencontré, afin de pouvoir vous remercier de votre bonté de la nuit dernière.

— Oh ! ce n'est rien ! interrompit Stafford.

Mais Ida continua :

— J'ai été bouleversée. J'ai cru, au premier moment, que c'était un fantôme, le fantôme de la vallée, dont ici on parle beaucoup sans que personne, je suppose, l'ait vu.

Un sourire éclairait son joli visage et le faisait si jeune que Stafford, fasciné, dut, pour ne pas laisser lire sa franche admiration, se pencher vers le chien qui mordillait son pantalon.

— Je n'ai rien fait, dit-il, et, en me retirant, je regrettais de ne pas vous avoir été plus utile, de ne pas vous avoir aidée davantage.

— Vous m'avez beaucoup aidée, dit-elle gravement.

Puis, montrant, de l'autre côté du lac, la villa de sir Stephen :

— J'admire cette maison neuve, dit-elle. Ne la trouvez-vous pas très belle, si gracieusement posée au bord du lac ?

— Oui,... oui, un peu prétentieuse, peut-être...

Ida eut un rire léger.

— Pourquoi riez-vous? demanda Stafford, décontenancé.

— Je pensais à mon père, dit-elle. Il s'est encore fâché, ce matin, à propos de cette maison, parce qu'elle est bâtie sur nos terres, sur ce qui était nos terres.

— J'en suis fâché aussi, dit Stafford brièvement.

— D'ailleurs, continua-t-elle, n'ayant pas remarqué son embarras, mon père déteste le propriétaire et lui reproche d'avoir acquis sa propriété malhonnêtement.

Stafford se mordit les lèvres et son visage prit une expression résolue..

— Je le regrette d'autant plus, dit-il, que le propriétaire est mon père.

Ida le regarda avec une soudaine froideur.

— Votre père? Sir Stephen Orme? Alors vous êtes...?

— Je m'appelle Stafford Orme.

Sans aucun commentaire, elle rassembla les rênes; mais Stafford ne voulut pas la laisser s'éloigner ainsi.

— Je suis désolé que sir Héron croie avoir quelque sujet de mécontentement contre mon père, dit-il.

Elle s'arrêta un moment et reprit :

— Je ne vois pas qu'il y ait de quoi vous tourmenter, à moins que ce ne soit parce que j'ai dit que mon père reprochait au vôtre d'avoir mal agi. Je regrette de l'avoir répété.

— J'espère que sir Héron se trompe. Il y a sans doute une méprise. Je ne sais rien des affaires de mon père. Je ne l'ai pas vu depuis plusieurs années. Nous sommes presque des étrangers l'un pour l'autre.

Elle l'avait écouté avec attention. Alors elle toucha légèrement son cheval du bout de sa cravache; mais Stafford posa sa main sur les rênes. Son visage avait pris une expression déterminée qui, de temps en temps, étonnait ses amis, même ceux qui croyaient le mieux connaître.

— Miss Héron, je crains...

Il s'arrêta, et elle attendit, les yeux fixés sur les oreilles de son cheval...

— Je sais à peine comment vous exprimer ce que je veux vous dire; je ne suis pas éloquent, mais j'espère... c'est-à-dire... je voudrais que vous ne me rendiez pas responsable de ce qui s'est passé entre votre père et le mien... Naturellement, je dois prendre le parti de mon père, mais... enfin ce n'est pas moi qui ai bâti cette malencontreuse villa. Ne serait-ce pas injuste de m'en tenir rigueur? Je vois bien, sur votre visage, que vous en avez l'intention...

Stafford s'arrêta, son habituelle facilité de parole tarie par le regard des yeux arrêtés sur lui.

— Pourquoi en prendriez-vous souci? dit-elle avec une enfantine candeur. Vous ne me connaissez pas; nous ne nous sommes rencontrés qu'hier... En somme, que vous importe ce que je puis penser?

A toute autre femme, Stafford eût prêté le désir de provoquer une réponse flatteuse. Mais ces doux yeux purs écartaient le plus léger soupçon de coquetterie.

— Je vous demande pardon, dit-il avec simplicité, mais votre opinion m'importe beaucoup. D'abord, parce qu'il est toujours désagréable d'être tenu pour un fâcheux, ensuite, nous serons voisins.

Il montra la belle maison blanche.

— Voisins? dit-elle pensivement. C'est beaucoup plus loin que vous ne pensez. Nous n'avons ni voisins ni amis; mon père ne veut voir personne. Nous vivons seuls.

— Je l'ai entendu...

Il s'arrêta court et se mordit les lèvres, mais elle ne parut pas avoir remarqué l'interruption.

— Ainsi, continua-t-elle, même si mon père ne s'imaginait pas avoir un motif de rancune, ce serait exactement la même chose. Mais que vous importe? Vous avez sans doute beaucoup d'amis, et nous n'aurons plus l'occasion de nous rencontrer.

— Au contraire, nous nous rencontrerons. Moi aussi je monte à cheval. Je ferai des promenades.

— Vous ne viendrez pas souvent de ce côté, objecta-t-elle.

Une faible, très faible rougeur colorait son teint mat, et ses yeux s'étaient baissés. Elle s'étonnait qu'il protestât contre la rupture de leurs courtes relations, et, au fond, quoiqu'elle n'eût pas su dire pourquoi, sa résistance lui plaisait.

— Mais si. Toute cette vallée est très jolie, miss Héron.

— Il se rapprocha un peu plus. — Je parlerai à mon père de l'acquisition du terrain et j'espère, ou plutôt je suis sûr, que son explication sera satisfaisante. Je le crois incapable d'une déloyauté. Si les griefs de sir Héron sont fondés, eh bien! vous me tiendrez à l'écart, quoiqu'il soit injuste de me rendre responsable.

La jeune fille le regardait, ses sourcils contractés sous l'effort de sa pensée.

— Je ne comprends pas pourquoi vous y attachez tant d'importance, répéta-t-elle.

— Je ne sais pas vous l'expliquer, dit-il; mais je ne veux pas vous quitter sous la pénible impression que notre prochaine rencontre sera celle de deux étrangers.

J'ai l'intention de me présenter chez vous pour voir votre père.

— Ne le faites pas, murmura-t-elle.

— Je m'abstiendrai si vous pensez que cela doive empirer les choses... Pourtant... Eh bien! c'est très dur.

Elle le regarda de nouveau, très soucieuse, puis son regard s'abaissa sur les chiens demeurés aux côtés de Stafford.

— Vous avez gagné l'amitié de mes chiens, dit-elle avec un léger sourire.

— Oui, dit Stafford en riant. La plupart des animaux m'aiment à première vue.

Elle rit aussi.

— Je suis sûr que ceux-ci ne me repousseront pas quand nous nous retrouverons. Vous ne pouvez être moins charitable que vos chiens, miss Héron.

Elle eut un gentil haussement d'épaules.

— Eh bien!... dit-elle avec résignation, comme si elle était lasse de discuter.

Le visage de Stafford s'éclaira : la partie était gagnée; mais sa joie fut aussitôt refroidie, car Ida continuait :

— Mais je ne crois pas que nous nous rencontrions souvent. Je vais rarement de l'autre côté du lac. Ainsi... Ah! voilà le poulain échappé! Comment a-t-il pu sortir?

Le poulain venait sur la route, jouant et hennissant. Ida fit tête au jeune fuyard pour l'arrêter. Stafford se glissa le long de la haie pour prendre l'animal par derrière.

— Prenez garde, il est très vigoureux.

Stafford ne tint pas compte de l'avertissement et, suivant le poulain pas à pas, il arriva à la hauteur de son épaule et réussit à glisser son bras autour de son cou.

— Vous ne pourrez le tenir, avertit Ida en riant.

En effet, le poulain plongea. Mais Stafford, adroit et accoutumé aux chevaux, fut vainqueur dans la courte lutte.

— Maintenant que je le tiens, dit Ida, il sera plus tranquille si je le monte. Mettez-lui la selle, s'il vous plaît?

Sans réfléchir, Stafford obéit, puis aida la jeune écuyère à monter. Ce ne fut que lorsqu'il vit l'indocile se livrer à de fantaisistes exercices qu'il songea à demander si le poulain était dressé.

— A peine, répondit Ida en riant; mais tout ira bien. Tous mes remerciements.

Elle s'éloigna, escortée de *Rupert* et des chiens. Stafford la suivit des yeux, d'abord avec inquiétude, puis avec

une admiration croissante. Juste au moment où il allait la perdre de vue, elle se retourna avec aisance et lui adressa, pour le rassurer, un geste gracieux qui fit courir dans les veines du destinataire un sang plus chaud.

IV

— Que vous êtes grave, ô mon prince! remarqua Howard en prenant place à côté de Stafford dans l'élégant phaéton. Je constate avec satisfaction qu'à mesure qu'approche le moment de la rencontre avec votre auguste parent, vous vous pénétrez davantage de son importance.

— Ne fais pas l'âne.

— Tu me demandes une chose impossible, mon ami. Puis-je apprendre où tu as promené toute la matinée tes pas errants?

Stafford rougit légèrement.

— J'ai simplement rôdé aux environs.

— Rôdé! Et quelle proie as-tu trouvé à dévorer? A propos, Sa Majesté ton père ne t'a-t-elle jamais posé la question mariage?

— Non. Quelle raison as-tu d'y penser?

— La plupart des pères ont, pour leur fils, de hautes ambitions, et j'imagine que sir Stephen est coulé dans le même moule. Le titre de pair qu'il sollicite, c'est surtout pour toi qu'il veut l'obtenir, et il te voit épousant la fille d'un duc ou d'un ministre. A n'en pas douter, c'est pour te ménager une rencontre qu'il t'appelle ici. J'espère pour toi qu'elle est jolie et aimable, car tu es, je crois, plutôt réfractaire.

— Je n'ai encore jamais pensé au mariage, répondit Stafford distraitemment.

— Eh! mon cher garçon, cela tombe comme toutes les tuiles, au moment où l'on y pense le moins.

— Tu parles des femmes comme de la peste, Howard. N'as-tu jamais été amoureux?

— Si, une fois, dans mon extrême jeunesse, et j'allais demander à la charmante fille d'un clergyman de m'épouser, quand, subitement, la pensée me vint que, si elle disait oui, il nous faudrait, jusqu'à la fin de nos jours, nous faire vis-à-vis à table. Cette opportune pensée m'a sauvé. Au bout de six mois, j'eusse été fatigué des joies matrimoniales et, avant la fin de l'année, j'aurais peut-être envoyé au diable la dispensatrice de ces joies.

Stafford sourit. Il pensait à la jeune écuyère qu'il avait vue descendre le coteau sur un poulain non dressé. Il la voyait assise en face de lui à une table élégante, les lumières des candélabres tombant sur ses diamants moins brillants que ses yeux et mettant en valeur ses belles épaules plus blanches que sa robe soyeuse. Jamais la satiété ne viendrait.

Ils arrivaient devant une grille près de laquelle s'élevait une maison de garde. Un homme se précipita pour ouvrir.

— C'est la propriété de sir Stephen Orme? demanda Stafford.

— Oui, Monsieur, et sir Stephen est arrivé.

Quoique l'avenue fût nouvellement tracée, de superbes rhododendrons et des arbustes d'essences rares la bordaient. De temps à autre, une échappée ménageait une charmante vue sur le lac de saphir. De près, la maison semblait encore plus vaste, et il eût été difficile d'imaginer plus ravissante demeure.

Dès que le phaéton s'arrêta devant les marches de marbre blanc, deux valets, en sobre livrée, les descendirent et se fixèrent comme deux statues sur le premier degré. Un groom vint prendre les rênes des chevaux.

Le hall était de style oriental. Une vasque de marbre en occupait le centre et des arches s'ouvraient sur les différents couloirs. L'escalier d'honneur était aussi de marbre blanc et couvert d'un tapis de Turquie aux riches couleurs.

Howard, appréciateur des œuvres de goût, oubliait ses ordinaires sarcasmes. Stafford, lui, se sentait le cœur serré; il n'aurait su dire pourquoi ce luxe lui pesait.

Soudain, une portière fut soulevée. Un gentleman parut et s'avança vers les jeunes gens. Il était de haute taille et ses cheveux étaient complètement blancs, mais ses yeux étaient vifs et ses mouvements avaient encore la souplesse de la jeunesse. Ses traits exprimaient la force de caractère qu'atténuait la douceur du sourire.

Stafford s'avança et prit la main tendue.

— Mon cher Stafford, mon cher enfant, je t'attendais depuis des heures. Enfin, tu es là. C'est ton ami Howard que tu m'amènes, n'est-ce pas? Enchanté de vous voir, monsieur Howard.

Le chaleureux accueil de son père émut Stafford, l'impressionna d'autant plus qu'il y était peu accoutumé. Sir Stephen montrait ouvertement sa joie de le revoir et l'examinait avec un affectueux orgueil.

— Je crois, mon cher Stafford, que tu as encore grandi, dit-il en riant, et tu n'es pas devenu plus laid.

Alors, se tournant vers Howard :

— Excusez-moi, monsieur Howard, il y a si longtemps que je n'ai vu ce grand garçon, et je suis si heureux de le retrouver ! Je suis fort content qu'il vous ait amené ; il vous nommait avec tant d'affection que j'avais le désir de vous connaître.

— Vous êtes très bon, sir Stephen, répondit Howard, ému lui-même, quoiqu'il eût préféré mourir que d'en convenir. Je craignais d'être de trop, mais, si je ne suis pas absolument indiscret...

— Non, non, non. Les amis de mon fils sont les miens, vous tout particulièrement. Si vous voulez bien considérer ma maison comme la vôtre et vous regarder comme de la famille, je vous en serai reconnaissant... Ce soir, nous sommes seuls. Demain, nous aurons des invités. Je désirais t'avoir un peu à moi, Stafford, avant que nous soyons envahis... Voici vos chambres, elles sont voisines et sont situées au midi avec vue sur le lac.

Il posa sa main sur l'épaule de son fils et se retira.

Stafford s'approcha de la fenêtre et Howard demeura près de lui un moment, puis :

— Je te félicite, ami, et, la tête couverte de cendres, je fais amende honorable. Je croyais que les pères comme le tien n'existaient que dans les romans ou les pièces sentimentales.

— Mon père est... la bonté même. Mais, l'ayant si peu rencontré, je ne savais pas son affection si profonde.

— Il t'aime beaucoup, et même un « fils prodigue » n'eût pas été accueilli avec plus de joie.

La salle à manger était digne de la maison, et le décorateur qui l'avait ornée pouvait être légitimement fier de son œuvre. Les vins étaient aussi choisis que les mets, et Howard fut peiné pour sir Stephen de le voir y ajouter de l'eau.

— Je vous donne un mauvais exemple, plaisanta sir Stephen, répondant à sa désapprobation voilée.

Il continua de parler avec abandon ; sa conversation, très variée, était pleine de charme.

— Prendrons-nous le café dans la salle de billard ? demanda-t-il en se levant de table.

Un valet les escorta jusqu'au fumoir séparé de la salle de billard par une tenture orientale. D'un délicieux coffret mauresque, il sortit des cigares, puis se retira.

— C'est un véritable palais d'Aladin, sir Stephen, mais infiniment plus confortable que la demeure légendaire.

Stafford demeura plus froid et son père devina ce qui se passait dans son esprit.

— Tu trouves cette demeure trop belle, trop luxueuse.

Stafford; mais je crois que nos hôtes de demain ne seront pas de ton avis. Il est vrai, ajouta-t-il avec simplicité, que je n'ai pas été habitué au luxe, mais, toi, tu le goûtes depuis ton berceau. Rien ici n'est trop beau pour toi, mon fils, rien. D'ailleurs, j'avais des raisons...

— Vous avez toujours été très généreux envers moi, mon père, dit Stafford, d'une voix qui exprimait sa réelle gratitude.

— Ce n'était que justice, Staf, et c'était pour moi un si grand bonheur de te rendre heureux... De quoi vous parlais-je?

— Vous alliez nous dire vos raisons d'avoir bâti ce palais, sir Stephen, dit tranquillement Howard.

— Vraiment? C'est donc que je suis plus communicatif que d'habitude. Je me suis aperçu que le monde aime ce qui brille, tout comme les Sioux aiment les perles de verre. Il demande des fêtes, de bons diners. Il faut lui donner ce qu'il désire.

Cette déclaration alarma Stafford.

— Pourquoi en prendre la peine? dit-il.

— Parce que je veux en obtenir quelque chose en retour. L'homme n'est jamais satisfait. Il me reste une ambition qui n'est pas comblée. Vous me jugez avide, monsieur Howard?

— Non, Sir, je crois qu'en disant que l'homme n'est jamais satisfait, vous émettez une vérité, dit Howard sérieusement.

— Merci, dit sir Stephen sur le même ton.

Stafford, mal à l'aise, se dirigea vers le billard. Son père le suivit des yeux pensivement et son visage s'illumina, ses yeux brillèrent de fierté et de tendresse. Puis, se penchant en avant, il toucha le bras de Howard.

— Ce que j'en fais, c'est pour lui, dit-il à voix basse. C'est pour mon fils que j'ai travaillé et que je travaille encore. Je veux le voir monter plus haut que moi, atteindre le sommet de l'échelle; je veux un titre pour lui, moi qui suis de la plus humble origine. Riez de moi si vous voulez.

— Je ne suis pas tenté de rire.

— Stafford ne justifie-t-il pas toutes mes ambitions? Dire que j'en suis fier est une pauvre manière d'exprimer ce que je sens. De loin, je n'ai cessé de le suivre. Il est droit comme une pique et franc comme l'acier.

— C'est vrai, approuva Howard. Il y a en lui quelque chose qui attire... et qui retient.

— La nature l'a comblé, renchérit sir Stephen. Il est fait pour occuper les premiers rangs. Il se mariera dans la meilleure société.

Ses yeux s'étaient animés et semblaient voir l'heure du triomphe.

— Je crains seulement que Stafford ne partage pas vos ambitions, dit Howard.

Sir Stephen s'assombrit.

— Qu'est-ce qui vous le fait penser ? demanda-t-il presque fiévreusement. Y aurait-il une femme, une attache ?

— Oh ! non, non, protesta Howard. Vous pouvez, sur ce point, avoir l'esprit bien tranquille.

— Tant mieux, il n'y aura pas d'obstacle. Il me reste à livrer une dernière bataille, je la gagnerai pour lui.

Il se leva, remarquablement droit et beau lui-même. Howard, qui le regardait non sans admiration, vit soudain cet homme, qui semblait incarner la force, pâlir et porter la main à son cœur. Avec une exclamation d'épouvante, Howard s'élança pour le soutenir, mais sir Stephen, d'un geste, lui imposa silence. Il s'appuya un instant des deux mains sur la table, puis, saisissant un verre, il le remplit de liqueur et but. Alors, se retournant vers Howard indécis sur la conduite à tenir :

— Pas un mot, souffla-t-il, ce n'est rien.

Il passa son bras sous celui du jeune homme et le conduisit au billard.

— Eh bien ! Stafford, la table est-elle bonne ?

— Excellente. Vous allez jouer une partie avec Howard.

— Non, Howard et toi. Je prendrai plaisir à vous regarder.

La soirée passa sans que la défaillance qui avait alarmé Howard se renouvelât.

V

Stafford dormit bien et se réveilla de bonne heure. Le temps était beau ; le jeune homme se leva et descendit au lac avec l'intention de prendre un bain.

Comme il remontait à la villa avec l'agréable sensation de bien-être physique que procure le bain, il rencontra son père.

Les traits fermes de sir Stephen s'éclairèrent d'un bon sourire.

— J'admire, dit Stafford, ce que vous avez su faire ici en si peu de temps, père.

Sir Stephen rit.

— Question de volonté et d'argent, dit-il. Tu n'as pas encore vu les écuries ? Je vais t'y conduire. J'aime les che-

vaux, mais je m'y connais peu. Ce sera ton département.

Les écuries étaient dignes du reste, et Stafford, pourtant exigeant, approuva sans restriction le choix des chevaux.

— Il n'y en a pas de meilleurs dans tout le comté, dit-il, rouge de plaisir.

Les yeux de sir Stephen s'animèrent.

— Je suis heureux que tu sois content, Staf.

— Tout est parfait, apprécia le jeune homme, et dans un site magnifique.

— Oui, j'ai eu de la chance de pouvoir acquérir le domaine.

Stafford se souvint soudain de ce qu'avait insinué Ida au sujet de cette acquisition. Sir Héron accusait sir Stephen d'une sorte d'opération frauduleuse.

— Comment avez-vous réussi à l'obtenir, mon père? J'ai entendu dire qu'il était difficile d'acheter ici du terrain pour bâtir.

— Oui, répondit sir Stephen, avec une parfaite aisance. Je me souviens que mon agent a rencontré d'abord quelques difficultés qu'il a trouvé le moyen de surmonter d'une manière ou de l'autre. C'est un fermier qui lui a vendu le tout.

Stafford poussa un soupir de soulagement, heureux que son père n'eût eu aucune part dans le marché.

— Voici le jardin italien et, plus loin, le court de tennis, continua son père.

— Savez-vous s'il y a dans les environs quelques voisins à voir? demanda Stafford.

— Je suppose qu'il y a des gens agréables. Ah! voici M. Howard.

.
— Mon courrier est chargé ce matin, dit sir Stephen après le déjeuner. Je vais être occupé le reste de la matinée. S'il vous plaît, jeunes gens, de faire une promenade à cheval ou en voiture?

— En voiture! gémit Howard. Je me suis promené hier en voiture pour au moins une semaine. Je préférerais un fauteuil sur la terrasse, mais je ne te retiens pas, Stafford; tu es parfaitement libre d'aller te rompre les os à descendre ces collines.

Stafford ne se fit pas répéter le congé. Et, sur un des chevaux qui avaient fait sa joie, et que sa beauté, sans doute, avait fait appeler *Adonis*, il s'en alla errer le long du ruisseau, ne cessant d'étudier les alentours, ses yeux appelant une vision ardemment attendue. Un aboiement lui fit retourner la tête. Ida Héron, sur son cheval *Rupert*, contournait la colline, ses deux chiens courant devant elle.

Stafford ralentit le trot d'*Adonis*, le mit au pas de promenade.

Ce furent les chiens qui, les premiers, le reconnurent; ils s'élancèrent vers lui avec de joyeux jappements. Une ardente rougeur monta aux joues de la jeune fille qui arrêta sa monture un instant, puis reprit sa route vers Stafford. Quand elle le rencontra, son visage avait repris sa chaude pâleur habituelle.

Stafford sauta à terre.

— Je commence à penser que je suis très chanceux, miss Héron.

— Pourquoi? demanda-t-elle, ses yeux tranquilles posés sur ceux du jeune homme.

— Parce que je vous rencontre aujourd'hui.

— Il n'y a rien d'étonnant. Je sors à peu près tous les jours. Votre cheval est beau.

— N'est-ce pas, dit-il, content de la louange. C'est un cadeau de mon père.

— Un cadeau de valeur. Il doit être bon sauteur.

— Excellent. Je l'ai déjà fait sauter la rivière. Il s'est enlevé comme un oiseau. Je suis content de vous avoir rencontrée; j'ai quelque chose à vous dire.

Elle leva les yeux et attendit avec une dignité et un calme étonnants chez une très jeune fille.

— J'ai parlé à mon père de l'achat de vos terres. Il n'a aucune responsabilité dans la tractation; elle a été opérée par un agent, il en ignore complètement les détails. Je suis sorti ce matin avec l'espoir de vous rencontrer et de vous donner cette explication.

— Je suis contente aussi, quoique cela n'importe guère.

— Mais si, cela importe beaucoup, au contraire. J'aurais été très malheureux de soupçonner mon père de la moindre déloyauté. Mais il en est incapable, et vous le penseriez aussi si vous le connaissiez. Maintenant, il n'y a pas d'obstacles à notre amitié, n'est-ce pas?

— Oh! non!

Elle regarda le ciel; un nuage épais montait derrière les collines.

— Il va pleuvoir tout de suite, dit-elle, et fortement.

— Vous n'avez ni parapluie, ni caoutchouc?

— Un parapluie! (Amusée de l'idée, elle rit d'un rire frais, joyeux.) Je ne crois pas que j'en aie jamais eu. Et mon habit me protège aussi bien qu'un caoutchouc. Voici l'averse.

La pluie tombait avec une sorte de rage. Vivement, Stafford enleva son imperméable.

— Mettez ceci sur vos épaules. Votre jaquette est très légère, vous allez être mouillée jusqu'aux os.

Elle rougit violemment et, avec un rire contraint :

— Non, je vous en prie, reprenez votre manteau. C'est vous qui seriez mouillé et vous n'y êtes pas habitué. Il y a un hangar derrière le coude de la route. Gagnez-le au plus vite.

— Et vous laisser ici ! s'exclama Stafford. Y pensez-vous ?

— Eh bien ! allons tous les deux, dit-elle gaiement.

— Est-ce loin ? dit-il. Approchez votre cheval tout près du mien et penchez-vous sur votre selle, le manteau nous couvrira tous deux. C'est très joli de ne pas prendre souci de la pluie, mais ceci est un déluge...

— Regardez *Donald* et *Bess* ; ils se moquent de vous de faire tant de cas d'une averse.

— Je n'ai pas l'habitude de rester à l'abri à côté d'une femme que la pluie mouille.

— Vous n'êtes pas à l'abri, mais en promenade, dit-elle en souriant.

Le sourire lui donna du courage. Il se pencha en lui conseillant :

— Mettez votre main sur mon épaule ; vous pourrez très facilement, de l'autre, guider votre monture. Je sais que vous n'êtes pas novice.

Occupé de la soutenir, il ne vit pas la chaude rougeur qui monta à ses joues et le plissement de ses lèvres, comme si elle luttait contre l'envie de rire.

— C'est absurde, dit-elle. J'espère que Jason ou aucun autre des journaliers ne me verra. Ils penseraient que j'ai perdu la tête.

— Accrochez-vous bien à mon épaule. Si vous glissiez, je ne me le pardonnerais jamais.

Comme ils arrivaient au tournant, une automobile parut.

Stafford arrêta son cheval, et, simultanément, le chauffeur arrêta sa voiture en réponse à un signal de l'intérieur. Une tête se montra hors de la portière, celle d'un homme d'un certain âge, avec des traits qui eussent paru vulgaires sans l'expression vivante et intelligente des yeux.

Les yeux aigus examinèrent un instant les jeunes gens avant qu'une voix assez rude demandât :

— Pouvez-vous m'indiquer la route pour me rendre chez sir Stephen Orme ?

Ida allait se glisser à terre, mais elle réfléchit qu'il n'était plus temps. Le mal était fait, si mal il y avait, et elle demeura parfaitement calme sous le regard ironique qui la dévisageait.

— Continuez droit, puis tournez à l'auberge du Bûche-

ron de la Forêt. De là, vous verrez la villa, dit Stafford.

— Merci, dit l'automobiliste.

Et il donna au chauffeur l'ordre de continuer, avec un ricanement qui fit monter le sang aux joues de Stafford. Sans souci de la pluie, il fut sur le point de s'élancer, d'arracher l'homme de sa voiture et de lui demander compte de son rire. La voix d'Ida le ramena à ses sens.

— Quel vilain homme ! dit-elle.

Stafford tressaillit légèrement.

Ida sauta à terre. Stafford la suivit dans le hangar et, la regardant anxieusement :

— Vous êtes terriblement mouillée, dit-il. Je crois que je pourrais essuyer un peu vos vêtements, si vous le permettiez.

De son mouchoir de poche, il épongea ses épaules. Elle se tira légèrement en arrière ; mais, ce mouvement à peine esquissé, les yeux baissés, une légère rougeur aux joues, elle le laissa faire.

— Eh bien ! c'est très suffisant, dit-elle au bout d'un instant.

— Oh ! non ! Je voudrais quelque chose de plus grand, une serviette.

— Une serviette !

Son doux rire enfantin parut à Stafford la plus délicieuse musique.

— Qui imaginerait de se munir d'une serviette pour s'éponger en cas de pluie ?

Il était maintenant à genoux devant elle, épongeant sa robe usagée, comme s'il s'agissait d'une chose très précieuse.

— Je crains que ce ne soit tout ce que je peux faire, dit-il du ton le plus sérieux en se relevant. Est-ce que vraiment vous avez l'habitude de sortir même par un temps comme celui-ci ?

— Mais oui ! Je suis de matière trop épaisse pour fondre et je n'attrape jamais de rhume. D'ailleurs, il me faut sortir par tous les temps pour m'occuper du troupeau.

— N'y a-t-il pas, dans les environs, un homme de peine, un journalier, qui ferait cela pour vous ?

— Non, et d'ailleurs ce n'est pas dans nos moyens. Ainsi, il faut que je m'en charge. C'est une occupation agréable quand il fait beau temps.

— Et vous êtes heureuse ? dit-il, presque involontairement.

— Très heureuse. Pourquoi ne le serais-je pas ? Est-ce si impossible, si déraisonnable ?

— Oui, cela paraît impossible, dit-il avec une impétueuse franchise. Naturellement, j'admettrais que vous le

fissiez occasionnellement, pour le plaisir de sortir à cheval; mais que vous soyez obligée de le faire par tous les temps me révolte.

— Je comprends que cela vous étonne, dit-elle. Vous ne connaissez sans doute que des gens riches. Mon père est pauvre et malade. Si je ne m'occupais de tout, si je n'étais moi-même notre propre intendant..., eh bien! je ne sais ce qui arriverait.

Stafford mordilla sa moustache. Le visage exquis dans lequel les yeux violets semblaient deux pervenches, la ligne délicate de la bouche rose, les cheveux noirs serpentant autour des tempes d'ivoire en anneaux humides, faisaient battre son cœur, le pénétrant d'admiration et d'une sorte d'attente, ... d'attente encore très vague et indistincte.

— Je comprends que cela vous paraisse étrange, dit-elle, suivant le cours de ses propres pensées. Vous êtes habitué à des femmes si différentes.

— Oui, très différentes. La plupart des femmes que je connais seraient effrayées à mort de se trouver sous une averse comme celle que nous avons reçue et elles mourraient de peur s'il leur fallait descendre la colline à cheval. Aucune d'elles ne saurait, au prix de sa vie, soigner un mouton malade.

— Je sais, dit-elle. J'en ai rencontré quelques-unes. Moi-même j'ignorais tout d'une ferme jusqu'à ce que je sois revenue à Héronedale.

— Et vous ne sortez jamais d'ici? Vous n'allez pas à Londres pour un changement, un bal ou d'autres distractions?

— Non, je ne quitte jamais le domaine. Mon père ne pourrait se passer de moi. Est-ce qu'il pleut encore?

Elle alla à l'entrée du hangar et regarda au dehors.

— Rentrez vite, protesta Stafford. Ce toit égoutte, voilà vos cheveux encore tout mouillés.

Elle rit, mais obéit.

— Je suppose que le gentleman de l'auto est un ami de votre père, dit-elle, puisqu'il a demandé le chemin des Grands-Bois. Votre villa neuve vous plaît-elle? Elle est très belle.

— Oui, répondit Stafford distraitement. Une sorte de palais oriental, plutôt trop beau, ... trop riche.

— Mais puisque vous êtes riche! dit-elle en souriant. Est-ce vrai que vous attendez beaucoup d'invités? Je l'ai entendu dire par Jessie.

— Qui est Jessie?

— Ma femme de chambre. Je l'appelle ainsi parce qu'elle m'est très attachée. En réalité, c'est plutôt une

sorte de servante à tout faire. Nous n'avons que peu de domestiques. Je suppose qu'il y en a beaucoup à la villa?

— Oh! oui, beaucoup trop, s'excusa-t-il. Je voudrais que vous visitiez la maison.

— Je vous remercie, mais ce n'est pas possible, dit-elle avec douceur. Je crois qu'il ne pleut plus si fort et que je pourrais partir.

— Cela tombe toujours beaucoup. Vous ne pouvez vous aventurer dehors.

— Je ne puis pourtant rester ici tout le jour, dit-elle rieuse. J'ai beaucoup à faire. Il faut que je m'assure que les moutons n'ont pas décampé et que les vaches sont dans les prairies. Les barrières sont en mauvais état, et c'est étonnant combien vite ces bêtes, par ailleurs stupides, découvrent les points faibles d'une clôture.

— Ce n'est pas un travail qui vous convienne, dit Stafford devenu d'un rouge brique. Vous... vous n'êtes qu'une adolescente et vous n'êtes pas assez forte pour une telle tâche.

Les beaux yeux violets s'agrandirent et, en même temps rieurs et indignés, s'arrêtèrent sur Stafford.

— Je suis plus vieille que vous ne croyez et suis forte comme un cheval, affirma-t-elle, se redressant. Je ne suis jamais fatiguée, ou presque jamais. Un jour, quand je rentrais, ma tâche remplie, Jason m'attendait à la grille pour me dire que les bouvillons s'étaient échappés. Je ne les rejoignis qu'à l'étang de Landel. Vous ne savez pas où c'est? Eh bien! c'est à plusieurs bons milles. En rentrant, il fallut me reposer, car j'avais eu de la peine à les ramener.

Quelque chose dans les yeux de Stafford — pitié, étonnement, indignation que cette jeune fille exquise dût s'abaisser à de si viles besognes — arrêta son expansion. Une fois encore, elle rougit, se troubla légèrement. Puis, sa fierté revenue :

— Vous pensez que ce ne sont pas les occupations d'une dame. Aucune des dames que vous connaissez ne le voudrait faire, même si elle en avait la force.

Tous connaissent la franchise de Stafford. Il ne se déroba jamais ni devant un homme ni devant une femme.

— Ce n'est pas tout à fait ma pensée, dit-il, mais je vous la dirai si vous me promettez de ne pas vous offenser.

Elle réfléchit un instant avant de répondre :

— Je ne m'offenserai pas.

— Eh bien! miss Héron, je pensais que ce travail ne vous convient pas.

— Parce que je suis une jeune fille?

Un sourire jouait sur ses lèvres.

— Non. Si vous étiez une simple fille de ferme, cela ne semblerait pas déplacé; mais vous êtes si fine, si gracieuse, si...

Il n'osa pas dire si belle et finit en bredouillant :

— Vous m'avez promis de ne pas vous fâcher... Vous me semblez une... une belle fleur, et je trouve horrible que vous vous condamnerez à ces viles occupations. Pardonnez-moi mon audace de vous le dire.

Pendant qu'il lui parlait, Ida avait tour à tour rougi et pâli. C'était la première fois qu'on lui disait qu'elle était raffinée, gracieuse, qu'elle ressemblait à une fleur et que, dans ce désert, elle gaspillait ses dons. Ces paroles lui avaient été à la fois très douces et très pénibles. Ses longs cils balayaient ses joues et ses lèvres se serraient pour réprimer leur tremblement. Mais, quand Stafford s'arrêta de parler, elle leva sur lui un regard si grave, si jeune et si doux que le cœur du jeune homme bondit dans sa poitrine.

Heureux serait celui sur qui se leveraient ces yeux illuminés par l'amour.

— Vous ne m'avez pas offensée, dit-elle. Mais pourrais-je rester les mains croisées sur mes genoux ou occupée d'une broderie quand tout s'écroule? Mon père est âgé et affaibli..., vous l'avez vu l'autre soir. — Sa délicatesse l'empêcha d'ajouter que sa débilité mentale en faisait une charge de plus. — Je n'ai pas de frère ni personne qui puisse m'aider. — Elle le regardait avec un sourire de défi. — Mais peu importe, continua-t-elle, je vis seule, je ne vois personne. Personne n'a honte de moi.

— Honte de vous, grand ciel! Si vous saviez combien, au contraire, j'admire votre courage et votre savoir-faire.

— Ne me plaignez pas. Cette vie me plaît. Je suis plus heureuse que si je faisais des visites tout le jour... Il est temps que je parte.

Presque inconsciemment, Stafford lui posa sa main sur l'épaule.

— Attendez encore un instant, je vous en prie, dit-il.

Elle leva sur lui des yeux interrogateurs.

— Vous me dites que vous n'avez ni frère ni personne pour vous aider. Voulez-vous me permettre de le faire? Voulez-vous me laisser prendre la place d'un frère ou d'un ami?

Elle le regarda avec une surprise si vraie que tout autre que Stafford en eût été démonté. Mais Stafford tenait trop à obtenir le consentement sollicité pour s'arrêter à des considérations secondaires.

— Comment pourriez-vous m'aider, dit Ida, amusée, même si...

— ... Vous me le permettiez, acheva-t-il pour elle. Il est vrai que je ne suis pas particulièrement savant, mais je suis tout de même capable de compter des moutons au pâturage et de pousser des vaches dans la prairie. Je sais dresser un cheval, élever les chiens, et je me flatte que je pourrais conduire une charrue si j'y étais obligé...

Les yeux d'Ida erraient distraitement sur la vallée, mais ses oreilles étaient attentives.

— Naturellement, continuait le fermier d'intention, il me resterait beaucoup de choses à apprendre, mais je sais assez vite, et...

— Plaisantez-vous, monsieur Orme? l'interrompit-elle.

— Plaisanter? Je n'ai jamais été plus sérieux, dit-il avec une ardeur qu'il essayait de ne pas laisser voir. Je vous demande une faveur, une réelle faveur. Je suis ici pour des semaines, des mois, peut-être, et je m'ennuierais à mort.

— Même avec la maison de votre père pleine d'invités? dit-elle doucement, avec un sourire légèrement railleur.

— Oh! ils s'amuseront entre eux. De toutes manières, je ne compte pas les avoir sur le dos à longueur de jour et je préférerais de beaucoup vous aider plutôt que de m'en occuper.

Elle poussa en arrière les boucles soyeuses de son front, secoua la tête et, en riant :

— Oh! mais c'est ridicule! Et c'est impossible aussi!

— Pourquoi? Je n'ai encore jamais rencontré d'obstacles à mes volontés.

— Vous obtenez toujours ce que vous désirez?

— Je l'attrape à l'hameçon ou au grappin, dit-il, en riant aussi.

— Mais quelle raison vous pousse à m'offrir vos services? Vous imaginez-vous trouver un amusement?

De nouveau, une lueur espiègle passa dans ses yeux.

— Ce n'est pas amusant, et vous vous fatiguerez vite, croyez-moi. C'est un travail qui forme le caractère. J'ignorais, avant d'avoir conduit une vache et son veau, quel démon habite en moi.

— Mon caractère aurait beaucoup à gagner, répliqua Stafford avec calme. Voulez-vous me permettre de vous rendre service comme un ami ou un frère? Aurez-vous la cruauté de me refuser?

Ainsi mise en demeure, Ida s'impatiente légèrement, et, les sourcils froncés :

— Je crois que vous êtes très... très obstiné, monsieur Orme.

— C'est la qualification exacte, dit-il avec bonne humeur. Je suis une vraie mule quand je veux, et je le veux absolument en ce moment.

— Mais c'est absurde! murmura-t-elle, mi-fâchée, mi-amusée. Et je ne vois pas pourquoi vous tenez à m'aider.

— Peu importe, dit Stafford triomphant, car une femme qui hésite a déjà cédé. Je désire peut-être m'instruire dans l'art de diriger une ferme ou...

— Ou peut-être désirez-vous réellement être utile à une jeune fille qui, bien qu'elle soit une lady, est contrainte aux travaux d'une fille de ferme, dit-elle à voix basse. C'est très bien de votre part, mais...

— Alors je viendrai, demain matin, une heure plus tôt, et vous m'apprendrez à compter les moutons ou vous me montrerez ce que j'aurai à faire, dit-il rapidement.

— Je vous suis bien reconnaissante, mais je refuse.

— Oh! ne soyez pas si méchante. Je ne prendrai pas *Adonis*, mais un cheval plus lourd et plus apte au travail. Je viendrai au ruisseau où nous nous sommes rencontrés la première fois et je vous attendrai.

Il parlait d'un fait conclu.

Avec la sensation d'être dominée, elle leva sur lui des yeux implorants :

— Je ne sais plus que dire... C'est absurde, c'est mal... Je ne comprends pas pourquoi... Enfin, conclut-elle avec un soupir de soulagement, vous serez vite fatigué. Au bout de quelques heures...

— Très bien, acceptons-le comme ça, dit-il avec une exaspérante confiance en lui-même. C'est un marché, *miss Héron*; scellons-le d'une poignée de main.

Il lui tendait la main avec le sourire auquel très peu d'hommes et encore moins de femmes résistaient. Elle essaya d'y répondre, mais, en mettant sa main dans la sienne, son doute persistait. Elle retira sa main — elle dut la retirer, car il la retenait — et, tout de suite, quitta le hangar. Stafford la regarda monter en selle et reprendre la route du manoir, suivie de ses deux gardes du corps, *Bess* et *Donald*.

Alors, avec un sentiment de contentement inusité, Stafford reprit son cheval et le lança au galop pour rentrer à la villa, une pensée dominant toutes les autres : dans quelques heures, il la reverrait.

En passant devant l'auberge du Bûcheron de la Forêt, il mit pied à terre et entra dans la salle privée. Il vit une dame assise dans la baie profonde de la fenêtre. Il souleva son chapeau et murmura une excuse :

— Je vous demande pardon, dit-il. Je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un.

La dame était jeune et jolie, et des soins habiles mettaient sa beauté en valeur. Ses cheveux étaient d'une riche nuance cuivrée, son teint d'une délicate pureté, ses yeux étaient d'un bleu de porcelaine et ses lèvres pleines richement carminées. Son costume de voyage était d'une sobre élégance et sa main dégantée portait des bagues de prix.

Peu impressionné par sa beauté ou son élégance, Stafford ne vit que la dédaigneuse indifférence avec laquelle, rejetée en arrière sur le dossier de sa chaise et tapotant la table du bout de son gant, elle lui répondit :

— Ne vous excusez pas, c'est une salle publique.

Puis, quand il atteignit la porte :

— Croyez-vous qu'il y aura clair de lune ce soir ? demanda-t-elle.

Stafford fut tout interloqué d'être interrogé sur ce point météorologique.

— Je ne serais pas étonné que la lune brillât, dit-il. Dans ces contrées, le climat est extrêmement changeant : puisqu'il pleut maintenant, il est probable qu'il fera beau ce soir.

— Merci, je vous suis très obligée.

— Oh ! mon opinion n'a pas grande valeur, dit-il.

Mais elle continua comme s'il n'avait pas parlé :

— Je vous serais très reconnaissante de dire à mon père — il est dans la cour — que je suis fatiguée et que je préfère attendre la fraîcheur du soir pour me remettre en route.

— Très volontiers ! affirma Stafford.

Il attendit un instant pour voir si elle lui adresserait une autre requête, puis sortit. Dans la cour, il rencontra le gentleman de l'auto de tout à l'heure, facile à reconnaître, près d'une voiture à laquelle un garçon d'écurie attelait deux chevaux.

Stafford s'approcha et, soulevant son chapeau :

— Une jeune dame, qui est dans la salle à manger, m'a prié de vous dire qu'elle préfère rester ici jusqu'à ce soir.

Le gentleman se retourna, étonné, et laissa voir sa contrariété :

— Que diable !... Je vous demande pardon. Elle préfère rester ? Bon...

Il marmonna entre ses dents quelques mots, sans doute un juron, haussa les épaules et dit à Stafford :

— Je vous remercie. Je suppose que ma fille est très fatiguée. Très aimable à vous...

Stafford répondit d'un mot poli et remonta sur *Adonis* que le patron de l'hôtel lui-même avait tenu pour lui.

— Qui est ce jeune homme? demanda l'étranger au patron.

— C'est M. Stafford Orme, le fils de sir Stephen, répondit Groves.

Le gentleman, qui allait entrer dans la maison, s'arrêta court. Ses yeux se rétrécirent et ses lèvres se serrèrent fortement.

— Qu'est-ce que c'est que ce caprice, Maud? demanda-t-il avec irritation en entrant dans la salle.

— Je suis fatiguée. (Elle bâilla derrière sa main soignée.) Je ne puis me résoudre à monter dans cette voiture étouffante. Déjeunons ici et nous partirons à la fraîcheur. D'ailleurs, pour alors, l'auto aura pu être remise en état.

Puis, avec nonchalance :

— Qui est ce gentleman qui était ici tout à l'heure?

Il la regarda, soupçonneux, pendant qu'il enlevait son pardessus.

— Comment le saurais-je, ma chère Maud? Sans doute un fermier ou un marchand de bestiaux des environs.

— J'ai dit un gentleman, insista-t-elle sèchement. Je suis capable, je vous assure, de faire la différence.

Un éclair de colère crispa le visage de son père.

— Vous pourriez monter et vous débarrasser de votre manteau pendant que je commanderai le déjeuner, dit-il froidement.

VI

En regagnant les Grands-Bois, Stafford se demandait ce qu'était ce couple mal assorti. Ces gens n'étaient pas des invités ou ils seraient venus tout droit à la villa, et, pourtant, l'homme s'intéressait à la nouvelle propriété de sir Stephen puisqu'il s'en était informé.

Dans le hall, il rencontra Howard.

— Grand ciel! s'exclama celui-ci. Les vêtements trempés de pluie et le visage rayonnant de soleil! Puis-je te demander où tu as été?

— Oh! juste une promenade pour essayer un nouveau cheval. Un prodige! Je vais me changer et demander que l'on me serve un lunch. J'espère que tu ne m'as pas attendu?

— Espoir bien fondé, cher jeune homme.

Stafford eut vite fait de changer de vêtements, et Howard vint lui tenir compagnie dans la salle à manger.

— Quel appétit, mon cher! De quoi reprendre des

forces, même si tu te mourais d'amour. Tu es un type splendide d'animalité. A propos, est-ce que cela gâterait ton plaisir si je te lisais la liste des invités attendus que sir Stephen m'a remise avec l'aimable souhait que j'y trouve quelques noms d'amis? Que dis-tu de lord et lady Fitzharford, la comtesse de Clamford, l'Honorable Henry Elford, sir William et lady Plaistow?

— Y en a-t-il beaucoup d'autres? s'effara Stafford.

— Ah! oui! Les deux Beltons, sans parler de M. Griffenberg, le roi du rail.

— Je me demande pourquoi tout ce monde, dit Stafford en regardant pensivement son verre de claret transparent.

— Une parfaite symphonie, on peut dire, opina Howard. Le monde, la politique, les finances sont représentés. La présence de Griffenberg indique que sir Stephen a dans la tête une ligne de chemin de fer. Quelques-uns sont là pour alléger le poids. Le spectacle sera amusant.

— Je ne vois pas ma place là dedans, soupira Stafford.

— Beau jeune homme, il y aura de très jolies jeunes filles avec lesquelles tu flirteras. Et je ne doute pas que tu ne trouves des compagnons de bonne volonté pour tes essais de te noyer ou de te rompre le cou. J'espère que le temps s'éclaircira et te sera favorable.

— Je l'espère aussi, car j'ai prophétisé qu'il ferait beau ce soir, et une dame a été assez faible pour se fier à ma parole. Allons tirer mon père de la bibliothèque pour fumer un cigare dans le jardin.

Quand Stafford entra dans la bibliothèque, le visage de sir Stephen s'éclaira d'un bon sourire.

— Rentré, Stafford? Un cigare? Dans le jardin? Puisque tu veux... Vous pourrez finir seul, n'est-ce pas, Murrey? Merci.

Il se leva et consulta sa montre :

— Je suppose que quelques-uns de nos invités seront bientôt ici. M. Howard t'a montré la liste? Connais-tu quelqu'un, Stafford?

— J'ai rencontré lady Clamford et les Fitzharford, mais la plupart sont de trop grands personnages pour moi; ils sont hors de mon humble route. On ne rencontre pas souvent sir William Plaistow ni M. Griffenberg aux réunions mondaines.

— Ah! je ne veux pas qu'ils t'ennuient. Tu pourras en prendre à ton aise et agir à ta guise.

Quelques heures plus tard, les premiers visiteurs arrivèrent, et, avant le dîner, le superbe salon fut rempli d'une foule élégante. Sir Stephen allait d'un groupe à

l'autre; ses manières simples et cordiales se nuançaient d'orgueil lorsqu'il présentait son fils.

— Mon fils, lady Fitzharford. Je crois qu'il a déjà eu l'honneur de vous rencontrer. Je sais à peine qui sont ses amis. Nous avons été si longtemps séparés... Lady Clamford, vous connaissez mon fils? Il a sur moi l'avantage de n'avoir pas, toutes ces dernières années, couru à travers tous les continents et d'avoir vécu dans une atmosphère de grâce et de beauté... Griffenberg, je vous présente mon fils. Nous sommes d'assez vieux amis pour que vous me permettiez de dire que je suis fier de lui.

Stafford, suivant son père, recevait avec lui les compliments et répondait avec aisance. Pourtant, quand l'annonce du dîner mit fin à la corvée, il poussa un soupir de soulagement.

Stafford constatait avec plaisir que, des hommes autour de la table, son père était le plus distingué, et il nota aussi, dans le ton des convives, en s'adressant à lui, la nuance de respect que le succès inspire. Aucun n'était plus à l'aise que sir Stephen, menant la conversation comme s'il n'avait aucune autre préoccupation que le plaisir de ses hôtes. De temps en temps, son regard s'arrêtait sur son fils avec une affectueuse fierté.

Quand les dames se furent retirées, le vin circula librement. La conversation animée effleura tous les sujets. Sir Stephen conta brillamment une ou deux histoires qui obtinrent un vif succès.

— Ne pourrions-nous sortir sur la terrasse? dit le maître de maison. Il fait assez chaud, il me semble.

Tous agréèrent, et les domestiques apportèrent les liqueurs et les cigares. Quelques hôtes arpentèrent la terrasse; d'autres descendirent dans le jardin. Sir Stephen passa son bras sous celui de son fils.

— Tu ne t'es pas trop ennuyé, Staf?

— Oh! non, mon père. Je ne me souviens pas d'un dîner mieux réussi.

— Tant mieux! Quelle admirable soirée!

Un bruit rompit le calme du soir.

— Quelqu'un qui descend la côte, dit sir Stephen.

— A une allure folle, répondit Stafford.

Il ouvrit la grille, inspecta la route et poussa une exclamation :

— Une voiture dont les chevaux sont emballés!

Les chevaux, dont le cocher n'était plus maître, descendaient à une vitesse dangereuse. Stafford avança sur la route. Son père le rappela, mais il n'y prit garde et, quand les chevaux passèrent, il s'élança à la tête du plus proche. Il y eut des martèlements de sabots, des piaffe-

ments, des cris. Le conducteur descendit de son siège et vint prendre la place de Stafford. La portière de la voiture s'ouvrit; le gentleman de l'auberge descendit sur la route et se trouva en face de sir Stephen qui, très anxieux pour son fils, s'était approché.

Les deux hommes s'examinèrent un instant, et, brusquement, sir Stephen se rejeta en arrière avec un cri, un cri étrange qui amena son fils à ses côtés. La jeune fille que Stafford avait vue, l'après-midi, au Bûcheron, descendit de la voiture.

— Nous sommes sauvés? demanda-t-elle avec angoisse. Comment les chevaux se sont-ils arrêtés? Qui...

L'attitude des deux hommes, son père et sir Stephen, lui coupa la parole. Son père, un sarcastique sourire flottant sur ses lèvres épaisses, dévisageait sir Stephen, pâle comme un mort.

— Je crains que vous n'ayez été très effrayée, Mademoiselle, dit Stafford; mais il n'y a plus aucun danger. La jeune fille se retourna vers lui.

— Vous? s'exclama-t-elle, le reconnaissant. C'est vous qui avez arrêté les chevaux?

— La peine n'a pas été grande; ils arrivaient au bout de leurs forces.

D'une entente sans paroles, les deux hommes s'étaient tirés à l'écart.

— C'est vous, Falconer? murmura sir Stephen, les lèvres sèches.

— N'en doutez pas, c'est bien moi! Comment nous rencontrons-nous, comme amis ou ennemis?

Sir Stephen se tourna vers son fils :

— Stafford, dit-il, c'est extraordinaire, je retrouve, ce soir, un de mes anciens amis, Falconer, je vous présente mon fils Stafford.

— Un très ancien ami de votre père, appuya M. Falconer en tendant la main au jeune homme et le fouillant de ses yeux pénétrants.

Puis, se tournant vers sir Stephen dont le visage avait repris sa sérénité :

— M. Stafford Orme et moi, nous nous sommes déjà rencontrés aujourd'hui, dit-il.

Et, en réponse à un regard interrogateur, il compléta :

— A l'auberge du Bûcheron de la Forêt où une panne d'auto nous a contraints à nous arrêter, ma fille et moi, pour quelques heures. Maud, continua-t-il, c'est une bizarre rencontre. Sir Stephen et moi sommes de très anciennes connaissances et nous ne nous sommes pas revus depuis... depuis combien d'années, Orme?

Sir Stephen secoua la tête.

— Depuis trop longtemps pour que nous donnions des précisions à ces jeunes gens. Je suis enchanté de faire votre connaissance, Mademoiselle.

— Nous sommes ici, grâce à votre fils, sir Stephen. Sans lui, nous serions dans l'autre monde ou sur la route du plus proche hôpital.

M^{lle} Falconer avait retrouvé tout son sang-froid et parlait avec la sorte de nonchalance que Stafford avait déjà remarquée à l'hôtel. Vous n'avez pas encore remercié M. Orme, père.

— Les mots exprimeraient mal la reconnaissance que nous lui devons. J'espère que, dans votre acte de courage, vous ne vous êtes pas blessé, monsieur Orme?

Il regardait les habits couverts de poussière du jeune homme et le large accroc de sa manche.

— Ce n'est rien, Monsieur, dit-il, redoutant tout ce qui pouvait ressembler à un éloge.

— Tu n'es pas blessé, Stafford? s'inquiéta sir Stephen avec sollicitude. C'est mon fils unique, Falconer.

Il fixait sur Falconer un regard impérieux que celui-ci comprit.

— Vous paraissez bouleversé, appuya-t-il. Maintenant que ces chevaux sont calmés, nous allons continuer notre route. Nous vous avons donné déjà assez de tracas.

— Où allez-vous donc? demanda vivement sir Stephen. Pourquoi ne pas vous arrêter chez nous?

— Non. Nous poussons jusqu'à la ville prochaine. Ma fille a eu le désir de visiter la contrée des lacs; nous voyageons en touristes.

— Vous êtes donc complètement libres de vous-mêmes, dit sir Stephen. J'en suis heureux. Je n'accepte aucun refus. Vous imaginez-vous que je vais laisser se sauver si vite un vieil ami, après une rencontre si brusque, si imprévue. Mademoiselle Falconer, plaidez ma cause, je vous en prie...

Le regard de M. Falconer s'arrêta un instant, chargé d'une intense curiosité, sur sir Stephen, puis se porta sur sa fille. Les beaux yeux de celle-ci étaient fixés sur Stafford qui ne put faire moins que de joindre ses instances à celles de son père.

— J'espère que vous nous accorderez cette faveur, Mademoiselle? dit-il.

— J'en serai très heureuse, je vous remercie, concédait-elle de son air le plus royal.

Plusieurs des promeneurs du jardin venaient dans l'avenue, et l'on entendit la voix d'Edmond Howard :

— Eh bien! Stafford, qu'est-ce qui se passe?

Sir Stephen saisit l'occasion de présenter les arrivants :

— De très bons amis, monsieur Howard, qui viennent d'avoir un accident de voiture, juste à ma porte, par bonne chance.

— C'est bizarre que nous nous retrouvions dans de telles circonstances, dit la jeune fille à Stafford. Vous avez arrêté nos chevaux avec une belle hardiesse ! Est-ce vrai que vous n'êtes pas du tout blessé ? Votre père doit vous aimer beaucoup pour avoir été si bouleversé ? Quelle splendide demeure !

Elle regarda Stafford avec un intérêt nouveau :

— Votre père est-il le sir Stephen Orme qui est si connu ? L'idée ne m'en était pas venue jusqu'à maintenant.

Le soin de faire descendre les malles de la voiture épargna à Stafford l'ennui de répondre.

— On va vous conduire tout de suite à vos chambres, dit sir Stephen, et, si vous êtes trop fatiguée pour redescendre ce soir, Mademoiselle, on vous servira chez vous ; pourtant, ce serait pour nous un vif désappointement.

— Je ne suis pas fatiguée le moins du monde, affirma vivement M^{lle} Falconer.

Sir Stephen se tourna alors vers son fils :

— J'espère que tu n'es pas blessé, Stafford ?

Celui-ci répondit avec un peu d'impatience :

— Mais non, je ne le suis pas. Je monte changer de vêtements. Je serai redescendu dans cinq minutes.

— C'est bizarre comme les choses arrivent, continua sir Stephen, regardant encore son fils avec une anxiété qu'il cachait mal. Je n'ai pas vu Ralph Falconer depuis je ne sais combien d'années, et le hasard le jette à ma porte...

— Vous feriez bien de rentrer au salon, père, conseilla Stafford. Nos invités vont croire qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire.

— Tu as raison, Staff.

Pourtant, il attendit d'avoir vu Stafford monter allégrement avant de suivre le conseil.

Quand M^{lle} Falconer redescendit, elle avait changé sa robe de voyage pour une riche toilette du soir.

— Je regrette que nous vous donnions tant de peine, dit-elle à Stafford, et je vous retiens loin de vos invités.

— Nous pendons la crémaillère, dit le jeune homme en riant. Mon père a l'intention de rester quelque temps en Angleterre et il a fait bâtir cette maison.

— Le retour de sir Stephen n'est pas définitif ? dit M. Falconer. Un homme étonnant, votre père, monsieur Orme. Ne l'avez-vous jamais entendu parler de moi ? Nous étions de grands amis autrefois.

— Nous avons vécu beaucoup à part.

— C'est juste, approuva M. Falconer.

Sa fille dinait sans se hâter, parlant à Stafford de sa voix étudiée et le regardant sous ses paupières à demi baissées. Soudain, elle leva les yeux et, les posant sur le jeune homme :

— Je suppose que la jeune demoiselle que nous avons vue ce matin avec vous est votre sœur ?

Quoique d'une nature simple, Stafford était homme du monde, et la question directe, pas plus que le regard inquisiteur, ne lui causa aucun embarras.

— Je n'ai ni frère ni sœur ; je n'ai que mon père, dit-il. Cette jeune dame est une amie.

— Ah !

Puis, après une pause :

— Elle est très jolie.

Stafford inclina la tête. L'exquise image d'Ida Héron passa devant ses yeux.

— Vous trouvez ? dit-il.

— Oui. Pas vous ?

— Mais si. Seulement, je ne savais pas si vous le pensiez. Les hommes et les femmes sont rarement du même avis sur la beauté d'une jeune fille.

— Eh bien ! que votre amie soit jolie ne peut faire de doute pour personne. Elle formait un tableau frappant, penchée sur son grand cheval sous la pluie battante. C'est une de vos voisines, sans doute ?

— Oui, dit Stafford, du ton le plus détaché qu'il put.

L'entrée de M^{lle} Falconer dans le salon causa une sensation.

Au bout d'un quart d'heure, la jeune fille semblait aussi à l'aise que chez elle, recevant, comme due, la flatteuse attention que lui valaient sa beauté et son élégance. Lady Clamford lui demanda de chanter et Stafford la conduisit au piano.

La jeune fille avait une voix magnifique et parfaitement cultivée. Dès les premières mesures, les conversations particulières s'arrêtèrent. Les notes liquides tombaient sans effort des lèvres de la chanteuse, comme l'eau des cascades de la montagne, et, à la fin du morceau, des applaudissements éclatèrent.

Sir Stephen se montrait plein d'entrain, allant de l'un à l'autre de ses hôtes avec un mot aimable pour chacun. Une fois ou deux, il s'approcha de M. Falconer qui, debout, appuyé au mur, suivait ses mouvements. Quand les dames se furent retirées, les hommes se rendirent dans la salle de billard.

— Une partie, Falconer ? dit sir Stephen. Vous étiez bon joueur autrefois.

— Oui, autrefois. Mais je n'ai pas joué depuis des années. Je préfère regarder.

M. Falconer s'assit sur une des banquettes et bientôt M. Griffenberg et sir Plaistow furent à ses côtés. Les trois gentlemen engagèrent la conversation sur le ton confidentiel qui caractérise les hommes de la Cité quand ils parlent de la Bourse.

En s'approchant pour offrir du whisky, Stafford saisit les mots :

— Sir Stephen... Chemins de fer... Afrique du Sud...

Dès que le jeune homme se fut un peu éloigné, l'ancien ami de son père demanda :

— Son fils est-il là dedans ?

— Oh ! non ! répondit Griffenberg. Orme ne le mêle pas à ses affaires.

Les uns après les autres, les invités se retirèrent. Falconer allait suivre le dernier, quand sir Stephen lui posa la main sur l'épaule :

— J'aimerais causer amicalement avec vous du vieux temps.

Stafford se retira, laissant les deux amis en tête à tête.

VII

M. Falconer demeura appuyé au mur, son cigare à la bouche, les yeux mi-clos, l'air à la fois narquois et dominateur.

Sir Stephen, devant lui, les sourcils rapprochés, ne savait trop comment commencer l'amicale causerie, et Falconer attendait sans lui prêter aucune aide.

Enfin sir Stephen se décida :

— Vous m'avez demandé sur la route, Falconer, si nous allions être amis ou ennemis. Je crois que j'avais plus de droits de poser la question. Votre réponse eût-elle été celle que je vous ai faite ?

Falconer hésita un instant. Puis, résolument :

— Non. Si jamais un homme eut des raisons de vous appeler son ennemi, c'est moi, Orme.

— A quoi bon remuer le passé ? dit sir Stephen, très rouge.

— Oh ! je n'ai pas besoin de le ressusciter. Il vit toujours ici. (Il toucha sa poitrine de son doigt épais.) Est-il vraisemblable que j'aie oublié votre façon d'agir, que j'aie oublié l'homme qui s'est tourné contre moi et m'a volé ?

— Volé! répéta sir Stephen, les yeux sombres.

— Oui, volé. Vous semblez avoir oublié; mais ma mémoire est meilleure que la vôtre. Et je me souviens du jour où je suis revenu à cette mine d'Australie, où je travaillais avec vous, pour apprendre que, pendant que j'avais pris la route pour chercher des provisions et de l'argent, vous aviez touché le filon d'or, que vous l'aviez découvert et vendu et que, votre coup fait, vous aviez disparu.

— On m'avait affirmé que vous étiez mort, dit sir Stephen, la voix rauque. J'avais entendu dire que vous aviez été tué dans une rixe, à Melbourne.

— Oui? ricana Falconer. Eh bien! je ne vous crois pas.

— Aussi vrai que le Ciel m'est témoin...

Falconer l'interrompit :

— Vous n'avez pas attendu de savoir si la nouvelle était vraie ou fausse. Vous êtes parti avant que j'aie eu normalement le temps de revenir. Non — il répondait à un geste de protestation, — aussitôt que votre associé a eu le dos tourné, vous l'avez trahi. Les deniers touchés, vous vous êtes éclipsé.

Sir Stephen, les mains derrière le dos, sa belle tête inclinée sur sa poitrine, arpenta la salle, puis vint se planter devant son accusateur.

— Falconer, vous me jugez mal. Je ne vous ai pas trahi comme vous m'en accusez. Il est vrai que, trouvant un bon prix, j'ai vendu le droit d'exploitation; mais je vous jure que j'avais l'intention de vous réserver la moitié de la somme. La nouvelle de votre mort se répandit. Un témoin m'affirma vous avoir vu tomber dans la rue au cours d'une querelle, et il ajouta que vous étiez mort et enterré. Je quittai le camp le soir même où l'argent me fut versé. Il n'eût pas été sûr d'y rester. Vous connaissez la place. Un mois ne s'était pas écoulé qu'il ne me restait plus un sou. Si j'avais eu des doutes sur votre mort, il n'était plus temps de m'enquérir. Mais, sur mon honneur, je n'avais aucun doute.

— Vous aviez perdu l'argent? Il semble que vous en avez trouvé d'autre, dit Falconer, jetant un regard autour de lui. Une fois remis d'aplomb, pourquoi ne vous êtes-vous pas inquiété de votre ancien associé?

Sir Stephen releva la tête, rencontra sans broncher le regard accusateur de l'autre.

— La chance s'était tournée contre moi, cette vieille chance qui nous avait servis tous les deux. J'étais en Afrique, sur le trimard, trouvant de loin en loin un jour de travail dans une ferme, vous connaissez la vie. Un

jour, je vis un enfant cafre jouant avec des pierres brutes.

— Des diamants? Je sais. J'ai lu l'histoire des débuts du grand sir Stephen Orme, ricana Falconer.

— Je m'en vante, dit sir Stephen en rougissant. Ce fut le point de départ. Avant le soir, j'avais ces pierres dans les mains. Grand ciel! je revois encore le lieu, le soleil sur la colline, le gosse sale jouant dans la poussière... L'affaire des diamants me fournit des ressources pour m'occuper de l'achat de terrains. Des villes se bâtissaient, la valeur de ma mise de fonds se multipliait par mille. Vous avez entendu parler du traité?

Falconer fit de la tête un geste d'assentiment.

— Oui, le traité avec le gouvernement; la concession de tout un territoire pour un titre.

— Non. Le titre, c'est pour une autre affaire que je l'ai obtenu. Alors, je me suis marié. J'ai épousé une femme de bonne famille qui m'aimait, qui avait confiance en moi. Elle ne savait rien du passé que vous et moi étions seuls à connaître. Et je tenais tant à son estime que j'aurais mieux aimé mourir que de la perdre.

— Oui, je le vois, le passé était mort et enterré en même temps que moi, et Black Steve, enterré aussi, s'est réincarné dans sir Stephen Orme, le millionnaire, le haut et puissant gentleman dont la tête est farcie de secrets d'Etat et le coffre-fort plein de reçus de prêts à tous les gouvernements. Oui, oui, je comprends que vous ayez enterré le passé aussi bien que votre ancien compagnon. La charmante et délicate lady Orme ne devait rien entendre.

Sir Stephen se leva, et, les mains en avant, en geste d'imploration :

— Elle est morte, Falconer!

Falconer haussa les épaules.

— Et votre fils? Il ignore tout, comme sa mère, naturellement.

— Oui, il ne sait rien. Il me croit ce que le monde me croit, un homme honnête sorti d'une condition très humble. Vous l'avez vu; vous comprenez mes sentiments pour lui. Et, ici encore, je choisirais la mort plutôt que de perdre son affection, Falconer, je vous ai tout dit, je suis dans vos mains et je vous fais appel...

Sa voix s'étrangla; il la raffermît pour continuer :

— Vous aussi, vous avez un enfant. Vous avez pour votre fille la même affection que j'ai pour mon fils... Je suis à votre merci, et non seulement moi, mais mon fils et tout son avenir.

Il essuya la sueur de son front et poussa un long soupir.

DEUX FIANCÉES

Falconer continuait de fumer en contemplant le plafond avec une indifférence affolante. Enfin, il se décida à rompre le lourd silence :

— Oui, dit-il, il suffirait que j'ouvrisse la bouche pour faire tomber votre château de cartes, pour vous dépouiller de votre manteau d'honneur, si, par exemple, au déjeuner de demain matin, je régalaïis vos hôtes de l'histoire de sir Stephen Orme quand il n'était encore que Black Steve. Un mot de moi, hein ! Orme !... Ma parole, je ne vois pas pourquoi je ne le dirais pas ; depuis bon nombre d'années, je laisse mijoter le morceau. Oui, oui, je l'ai savouré à l'avance, j'attendais le moment psychologique, comme on dit. Mais, cette fois, il est arrivé.

Le visage cendreau de sir Stephen se crispa.

— Si vous étiez pauvre, je vous offrirais de l'argent, mais vous ne l'êtes pas, votre fille porte des bijoux.

— Je ne manque pas d'argent, dit Falconer. Vous n'êtes pas le seul que la chance ait favorisé. Mais, même si j'étais dans la misère, je ne vendrais pas ma vengeance pour cent mille livres.

Sir Stephen se leva. Un calme effrayant, une insensibilité de roc remplaçaient l'abattement de tout à l'heure.

— C'est bien, dit-il, d'une voix redevenue ferme et résolue. Je vous ai fait un appel que vous n'avez pas voulu entendre. Vous prendrez votre revanche et vous me flétrirez, n'est-ce pas ?

Falconer approuva froidement, d'un signe de tête.

— Vous imaginez-vous, Falconer, que je supporterai de vivre sous une telle menace ? Vous devriez mieux me connaître.

L'autre choisit avec soin un nouveau cigare. Quand il l'eut allumé :

— C'est votre affaire, dit-il, très calme. Je n'ai pas à intervenir...

Une fois de plus, les lèvres de sir Stephen se tordirent et son front se couvrit de sueur. Effaré, comme une bête traquée qui essaie d'échapper au chasseur, il regarda à droite et à gauche. Puis, brusquement, avec un cri de rage, il bondit sur son adversaire, les mains en avant pour le prendre à la gorge. Mais Falconer avait prévu le mouvement et tenait déjà un revolver dans sa main.

— Imbécile ! dit-il. Croyez-vous que j'aurais eu l'imprudence de rester en tête à tête si je n'avais été armé ? Je ne vous ai pas cru si changé que je puisse me fier à vous. Allons, en arrière, l'ami, ou je vous tue comme un chien.

Sir Stephen, livide, les yeux exorbités, les mains sur sa poitrine, tomba sur une chaise. Falconer remit en hâte

son revolver dans sa poche et, poussant du pied un guéridon portant des verres et un flacon de brandy :

— Là, prenez donc un peu de brandy. Vous êtes trop vieux pour jouer ce jeu et votre cœur n'est plus assez solide. D'ailleurs, nous ne sommes plus dans un camp de mineurs ni dans une forêt, mais dans le palais de sir Stephen Orme, sur les bords du lac de Bryndermere.

En tâtonnant, comme s'il était subitement devenu aveugle, sir Stephen étendit la main pour chercher le flacon de brandy ; il s'en versa un demi-verre qu'il but d'une lampée. Falconer le surveillait de son œil de faucon.

— Ça va mieux. Ecoutez mon conseil, Orme. Avec un cœur qui flanche comme le vôtre, il faut vous garder de toutes les émotions.

Il attendit quelques instants, puis il reprit, ayant abandonné son ton agressif :

— Je puis maintenant répondre à votre appel. Je n'ai pas l'intention de vous dénoncer. Je me juge suffisamment vengé. Je ne rêvais pas davantage que de vous voir ramper à mes pieds et me demander grâce. Le grand Stephen Orme ! Si j'avais voulu vous démasquer, je l'eusse fait dès ce soir, dans votre salon ; j'aurais raconté devant vos illustres invités, devant votre fils et ma fille, l'histoire de Black Steve. Je ne l'ai pas fait et je ne le ferai pas.

Sir Stephen poussa un long soupir.

— Falconer, dit-il, d'une voix étouffée, comment vous exprimerai-je ma reconnaissance ?

— Je vous dispense de reconnaissance, Orme. Je ne vous reparlerai plus du passé, c'est fini. Vous devez vous rappeler que je n'aime pas les demi-mesures. Passez-moi le brandy. Merci.

Sir Stephen, infiniment soulagé moralement, avait de la peine à triompher du malaise physique.

— Parlez-moi de vous, dit-il avec effort. Qu'êtes-vous devenu, qu'avez-vous fait depuis... depuis le vieux temps ?

Falconer haussa les épaules :

— J'ai eu des alternatives de bonne chance et de mauvaise. Comme vous, je me suis marié et, comme vous encore, je suis veuf. Je n'ai qu'une fille, Maud. Pendant que je travaillais pour elle, je la faisais élever dans un excellent pensionnat sur le continent et, maintenant que c'est une jeune fille, je suis revenu m'établir en Angleterre.

Il y eut une pause, puis Falconer demanda :

— Quelle nouvelle partie engagez-vous maintenant, Orme ?

Sir Stephen, les yeux à terre, réfléchissait. Brusquement, il se redressa avec une soudaine décision,

— Cette fois, c'est en Afrique, dit-il. J'ai une concession et un traité avec le gouvernement pour la construction d'une ligne de chemin de fer. Griffenberg et les autres sont d'accord ou à peu près. Il y a des millions à gagner si je puis mener l'affaire à bien; mais, pour moi, ce ne sont pas les millions qui comptent, j'ai une autre ambition.

— Le titre de pair pour sir Stephen Orme.

— Pour le fils de Stephen Orme, corrigea l'intéressé. C'est pour lui que je tente ce dernier effort; pour moi, j'en ai plus qu'assez. Les Beltons travaillent le Ministère Colonial et Plaistow noue des alliances dans la Cité. Associez-vous avec nous, Falconer. Ne me refusez pas. Je serai trop heureux de vous offrir cette compensation pour le passé.

Il se leva, sa stature imposante dominant Falconer qui s'était levé aussi.

— Je réfléchirai, dit celui-ci. C'est une vaste entreprise qui peut vous porter au pinacle ou...

— Ou me jeter à terre, c'est vrai. Mais j'ai confiance.

Sir Stephen accompagna Falconer à la porte et lui tendit la main :

— Merci, Falconer. Merci pour mon fils.

Falconer prit la main brûlante, la serra un instant et la laissa retomber.

— Bonne nuit! dit-il.

Sir Stephen revint dans la salle de billard. Son sentiment de délivrance se fût changé en appréhension s'il avait pu voir à travers la porte fermée le rictus qui contractait la bouche de son ancien ami et la lueur méchante qui allumait ses yeux.

VIII

Sous la pluie qui continuait de tomber plus fine, Ida avait repris la route du manoir et la suivait toute pensive, tout étonnée de se sentir le cœur plus léger, presque joyeux. Innocemment, elle attribuait cette heureuse disposition à la rencontre de Stafford Orme.

Elle avait si peu d'amis et menait une vie si retirée, si solitaire, que le jeune homme était entré dans sa vie comme un rayon de soleil dans la brume d'un jour de novembre. Pourquoi lui avait-il fait cette offre extraordinaire? Pourquoi un homme du monde, et riche, désirait-il apprendre à compter les moutons et les détails d'une ferme? Quel plaisir pouvait-il trouver à chevaucher à

travers la vallée en compagnie d'une jeune fille aussi simple qu'elle?

Si quelqu'un lui avait affirmé qu'il ne recherchait qu'une chose : sa société, elle serait demeurée incrédule, car personne ne lui avait jamais dit qu'elle était charmante et faite pour éveiller l'amour.

Elle était bien sûre que c'était, chez M. Orme, une fantaisie qui passerait bientôt, et peut-être avait-elle eu tort de favoriser ce caprice. Mais pouvait-elle lui opposer un refus? Et aussi, elle reconnaissait sans arrière-pensée que ce serait un plaisir de le revoir.

Dès qu'elle fut entrée dans le vestibule, Jessie vint au-devant d'elle, tenant à deux mains son tablier plein d'œufs.

— Voyez, miss Ida, ce que les poules ont pondu; elles ont bien travaillé, n'est-ce pas?

— Oui, dit Ida en souriant. Vous pourrez en porter au marché pour la première fois de la saison.

— Je crois, miss Ida, qu'il ne sera pas nécessaire d'aller au marché de Bryndermere. Jason vient de me dire que les domestiques du château neuf courent la campagne pour acheter des œufs, du beurre, de la crème, des poulets, et ils paient bien meilleur prix que les gens du pays.

Ida rougit. Quelque chose en elle protestait à la pensée de vendre les produits de l'antique manoir de Hérondale aux propriétaires de la villa neuve. Elle lutta contre sa fierté :

— Oui, Jessie, pourquoi pas?

Elle savait bien *pourquoi* elle ne s'en souciait pas.

— Oh! miss Ida, si vous saviez comme il est beau, le château neuf. Ma cousine Suzie connaît une des femmes de chambre et elle dit qu'il y a cinquante chambres et que quelques-unes, tout en or et en ivoire, sont belles comme le ciel ou comme la chambre du roi dans son palais de Windsor.

— Le lunch est-il bientôt prêt, Jessie?

— Oui, miss. Suzie m'a raconté aussi que le fils de sir Stephen est le plus beau gentleman qu'elle ait jamais vu et qu'il est très recherché dans la plus grande société de Londres. Un de ces jours, il épousera une des belles dames qui sont au château, une duchesse; il n'y aura rien de trop beau pour lui... Mais je vous tiens là à vous raconter les nouvelles, miss Ida, et vous êtes toute trempée.

Quand Ida redescendit, son père était déjà à table, un livre ouvert à côté de lui. Il leva à peine les yeux.

Ordinairement, Ida lui racontait sa promenade du matin et tous les légers incidents de la ferme.

Aujourd'hui, elle ne pouvait lui parler du fils de sir Stephen Orme. Dans l'affaiblissement de sa mémoire et

de toutes ses facultés, un seul sentiment demeuraît vivace : sa haine pour l'audacieux qui s'était permis de bâtir sur les terres qu'il continuait de regarder comme siennes.

Vers le milieu du repas, sir Héron leva les yeux vers sa fille.

— Ida, dit-il, je voudrais que vous me donniez cinq cents francs pour acheter un livre rare que j'ai vu dans un catalogue.

— Lequel, papa?

— *Reliques...* et un ou deux autres.

— Vous êtes très dépensier, papa chéri. Cinq cents francs, c'est une grosse somme. Vous avez déjà un exemplaire de *Reliques*, je l'ai vu dans votre bibliothèque.

— Mais pas avec des notes, dit-il; la nouvelle édition a des notes.

Sans discuter davantage, Ida se leva, alla à l'antique bureau, en tira un coffret où elle prit un billet de cinq cents francs.

Les yeux éteints du vieillard brillèrent.

— Vous en avez beaucoup de pareils dans le nid, eh! Ida?

— Mais non, père, très peu. Pas assez pour payer les comptes du trimestre; mais j'espère m'arranger. Vous me montrerez le livre quand vous l'aurez reçu, n'est-ce pas? Je n'ai jamais vu le dernier que vous m'aviez dit avoir commandé.

Le vieillard prit le billet avec une sorte d'avidité sournoise.

— Veillez à vos dépenses, Ida, dit-il. N'oubliez pas que nous sommes pauvres, très pauvres, et il coûte cher de vivre, de payer des domestiques.

Ceci était une des redites familières du vieillard inconscient.

Quand sa fille l'eut quitté, sir Héron erra autour de la bibliothèque en marmottant des phrases incohérentes, la main serrée sur le billet dans la poche de sa robe de chambre. Ida, revenue aux écuries, fit seller le poulain. Elle pensait qu'il serait bien agréable d'avoir assez d'argent pour payer toutes les dépenses sans priver son pauvre père des livres qu'il convoitait.

Le dressage du poulain occupa toute l'après-midi. Livrée tout entière à l'absorbante occupation, elle réussit à tenir Stafford Orme hors de ses pensées. Mais, quand après le dîner elle se retrouva seule dans le salon, l'image du beau jeune homme qui désirait « l'aider » se dessina de nouveau, très vivante.

Le matin se leva avec l'exquise transparence d'un beau jour suivant un jour pluvieux. Ida, en s'habillant, éprou-

vait la joie légère que cause l'attente. Après qu'elle se fut assurée que son père n'avait pas besoin d'elle, elle se hâta de revêtir son costume de cheval.

Avant qu'elle eût monté *Rupert*, Jason s'approcha.

— Miss Ida, si vous poussez jusqu'au coteau du Moulin, vous jetterez un coup d'œil à l'étable des bouvillons, s'il vous plaît? William dit que le toit va tomber.

— J'irai, répondit Ida de sa voix claire.

— Et puis, miss, une grosse pierre de l'écluse s'est détachée. Si on ne répare pas avant l'hiver, nous serons inondés.

Elle fit un signe d'assentiment et lança son cheval. Elle savait que si elle ne se hâtait pas, Jason l'accablerait de cent autres plaintes.

Elle avait résolu de ne pas aller tout droit à la rivière; elle remonta la colline, ses yeux errant autour d'elle à la recherche d'un cavalier. Quand, après une demi-heure, elle n'eut vu personne, un vif désappointement l'envahit. M. Orme avait-il oublié sa promesse ou, à la réflexion, l'avait-il jugée ridicule?

Soudain, elle se souvint qu'aucune heure n'avait été fixée. Elle revint sur ses pas et, surprise charmante, elle vit Stafford longant la vallée à toute allure. Son cœur battit plus vite; une riche pourpre colora ses joues. Elle arrêta sa monture et, son menton dans sa main, toute songeuse, elle regarda le jeune homme venir.

Stafford avait pris un cheval robuste et remplacé son élégant costume de la veille par des vêtements d'étoffe épaisse et chaussé des guêtres de cuir.

Il s'était, de son mieux, donné les apparences d'un fermier et, de le constater, fit flotter sur les lèvres d'Ida un sourire amusé. Mais rien ne lui ôtait son air de distinction. Soudain, il vit la jeune fille et se dirigea vers elle au galop.

— Je craignais de vous avoir manquée, dit-il. Je suis en retard, n'est-ce pas? Après le déjeuner, je n'ai pu me délivrer tout de suite de quelques odieux bavards.

— Vous n'êtes pas en retard, puisque nous n'avions convenu d'aucune heure, répondit-elle rapidement, quoique son cœur battit très fort. C'est à peine si je vous attendais.

— Vous ne croyiez pas que je serais venu? Pourquoi?

— Vous auriez pu changer d'avis.

Il retint la réponse qui lui montait aux lèvres et dit simplement :

— Où allons-nous d'abord? Vous voyez, j'ai pris un cheval plus robuste.

— Il est beau, mais me plaît moins que celui d'hier. Ne l'ai-je pas vu glisser en montant la colline?

— Glisser? J'étais si heureux qu'il aurait pu tomber sur le nez sans que je m'en aperçusse.

— Irons-nous d'abord voir les moutons? proposa-t-elle toute confuse.

— J'irai partout où vous voudrez. Rappelez-vous que je suis votre élève.

— Un grand élève!

— Mais très humble et qu'avant longtemps vous jugerez très sot, je le crains.

En descendant la colline, Stafford la regardait à la dérobée. Depuis la veille, son souvenir le hantait, et aucune des belles dames du château n'en avait détourné sa pensée. Dans ses songes, c'était son visage si doux, ses yeux espiègles qu'il avait revus. Et, ce matin, son charme lui paraissait encore plus pénétrant. Il admirait la nuance à peine rosée de ses joues de nacre, la rondeur de son cou charmant.

— Quelle gracieuse matinée! dit-il. La lumière est si pure que les collines semblent s'être rapprochées.

— C'est la pluie qui a tout lavé. Voici les moutons. Savez-vous comment on les compte?

— En commençant par le numéro un, je suppose?

— Mais où est le numéro un?

Elle parla à un des chiens qui partit aussitôt et rassembla le troupeau.

— Là, ils sont rangés; il faut aller vite.

Stafford commença à compter; mais les moutons se déplaçaient, ceux qui étaient déjà comptés se mêlaient aux autres. Il s'impatienta :

— C'est impossible, dit-il. Ils ne se tiennent pas tranquilles un instant.

— Il y en a cinquante-deux, dit-elle, souriante.

— Vous les avez déjà comptés?

— Oui, et j'aurais eu le temps de les compter deux fois. Recommencez en commençant par le premier du dernier rang et notez le compte dans votre mémoire quand vous arriverez au mouton noir. Gardez l'œil sur lui et repartez. C'est très facile avec un peu d'habitude.

Stafford recommença, en trouva une fois quarante-huit, une autre cinquante-six.

— Je ne suis pourtant pas idiot! s'exclama-t-il, vexé.

— On ne peut apprendre du premier coup, le consola Ida; il faut des semaines. J'ai pleuré les premières fois et, maintenant, je les compte avant même qu'ils remuent.

— Eh bien! j'apprendrai avec le temps.

— Voulez-vous maintenant venir à l'écluse?

Ils arrivèrent devant un barrage de pierres qui arrêtait le courant de la rivière.

— Jason a raison, dit-elle. Plusieurs pierres ont glissé, et il me faudra faire venir des ouvriers de Bryndermere.

— Grâce au Ciel, il ne s'agit plus de compter des moutons, et je me charge de cette besogne, si vous voulez bien tenir mon cheval.

Il avait déjà glissé de sa selle.

— Qu'allez-vous faire? dit Ida.

— Je ne sais pas encore, je vais voir.

Et il entra résolument dans l'eau.

— Oh! laissez donc, laissez donc, protesta-t-elle. Ces pierres sont trop lourdes.

Mais, apparemment, il ne l'entendait pas. Déployant toute sa force, il souleva la plus grosse pierre et, progressivement, la poussa en place. Tour à tour, chaque pierre tombée vint reprendre son rang.

Quand il sortit de l'eau, le sourire de plaisir et d'admiration qui illuminait le visage d'Ida le paya de sa peine.

— Que vous êtes fort! dit-elle. J'aurais cru qu'il fallait au moins deux hommes.

— C'est plus facile que de compter les moutons, dit Stafford, tout fier d'avoir relevé sa réputation.

— Mais vous êtes très mouillé?

— C'était dans le programme du jour. Maintenant, allons voir les jeunes bœufs.

— Il en manque un, dit-elle, dès que les bouvillons furent en vue.

— Vous avez des yeux d'épervier.

— L'habitude. Je croyais les barrières en bon état. Il faut que je retrouve le fugitif.

— Laissez-m'en le soin. Attendez-moi ici.

Pendant qu'il s'éloignait, Ida se posa une fois de plus la question qui la rendait perplexe. Pourquoi est-il venu? C'était inexplicable qu'il s'intéressât à ses humbles soins.

Y avait-il, dans le monde qu'elle connaissait si peu, beaucoup d'hommes comme lui? Combien il était agréable de l'avoir près d'elle, lui parlant, l'aidant! Elle avait souvent souhaité d'avoir un frère sur lequel elle pourrait s'appuyer, et M. Orme était exactement comme elle se représentait ce frère : beau, fort et bon.

Un appel l'arracha à sa rêverie. Le bouvillon pourchassé par le cavalier passait à travers une haie cachant le marais.

Une seconde, elle suivit des yeux la bête rejoignant le troupeau, puis se retourna pour avertir Stafford.

Trop tard, son cheval s'enlevait. En retombant de l'autre côté, sur la rive boueuse, il glissa et roula dans le marais. Stafford, projeté comme une catapulte, tomba sur l'herbe.

Ida sentit au cœur la brûlure d'un fer; elle pâlit, sauta à bas de *Rupert* et s'agenouilla près de la forme inerte.

Stafford ne faisait pas un mouvement. Ida voyait bien ce qui s'était passé. Il était tombé sur la tête et demeurait étourdi. Cela lui était arrivé une fois à elle-même, mais le souvenir n'apaisait pas son anxiété. Elle s'assit par terre et appuya sur ses genoux la tête pâle qui semblait l'accuser. Le jeune homme demeurait si longtemps inconscient qu'elle prit peur...

Était-il mort? Elle se posait la question avec un battement de cœur et une sensation de perte irréparable.

Toute tremblante, elle posa sa main sur son cœur. Il battait, mais faiblement... Elle regarda autour d'elle, désespérée. Jamais elle ne s'était trouvée dans une situation aussi terrible. Non loin de là, une petite cascade tombait d'un rocher. Elle y courut, trempa son mouchoir et baigna le front du blessé, ce beau front dont, même en ce moment, elle remarquait la noble ligne.

C'était son désir de lui être utile qui l'avait conduit à cette catastrophe. Il allait peut-être mourir à son service. Elle frissonna et, sous l'impulsion du chagrin, elle se pencha sur lui, si près que ses lèvres effleurèrent presque le visage rigide.

Comme si une force mystérieuse en avait jailli, ce rapprochement sembla arracher du royaume des ombres le jeune homme inconscient. Il s'agita et ouvrit les yeux. Elle tressaillit et rougit violemment, comme si ses lèvres avaient réellement touché le visage exsangue. Elle attendit que Stafford eût complètement repris connaissance.

— Le bouvillon? murmura-t-il.

Elle humecta ses lèvres sèches et regarda au loin, de peur qu'il ne lût dans ses yeux.

— Le bouvillon est rentré. Mais vous, vous!

— Oh! moi, je suis très bien, dit-il. Sans doute une glissade.

Il s'aperçut alors que sa tête s'appuyait sur les genoux de la jeune fille. Honteux de sa défaillance, il fit un effort pour se redresser.

— C'est de ma faute, dit-il avec un rire forcé. J'espère que le cheval n'est pas boiteux.

— Oh! non, dit-elle, s'efforçant de cacher son émotion. Il s'est relevé et il est là, tranquille, près du mien.

Sa voix s'étrangla et elle tourna la tête, mais pas assez vite pour qu'il ne pût voir sa pâleur et ses paupières alourdies de larmes.

— Qu'y a-t-il, miss Héron? demanda-t-il, anxieux, avec un manque masculin de perspicacité. Vous êtes-vous fait mal? Je ne suis pas tombé sur vous?

DEUX FIANCÉES

Elle essaya de rire, de rire d'elle-même, de son inexplicable faiblesse, de cette faiblesse encore jamais éprouvée et qui l'humiliait; mais deux larmes glissèrent sous ses paupières, coulèrent le long de ses joues, et, malgré elle, elle confessa son émoi :

— Ce n'est rien, je suis très sotte... Mais j'ai eu si grand'peur. Je vous croyais blessé,... mortellement blessé, peut-être tué.

En un instant, il fut debout, lui prit la main et la retint en plongeant dans ses yeux les siens, à la fois plus ardents que le feu et infiniment doux, des yeux qui vont droit au cœur d'une femme.

— Et vous étiez si peinée,... si peinée, dit-il d'une voix étouffée.

Elle essaya de se dégager, de reprendre son attitude hautaine et indifférente. Mais il tenait fermement la petite main; il la sentait trembler. Il voyait ses yeux violets embrumés, et son nom jaillit :

— Ida!

IX

Ida!

C'est presque involontairement qu'il avait jeté le nom harmonieux, mais il ne s'étonnait pas de l'avoir laissé échapper. Il le lui donnait dans ses pensées. Depuis qu'il l'avait entendu, il était sans cesse sur ses lèvres.

Ida se tenait toute droite, la tête inclinée, les yeux à terre. Son cœur battait presque péniblement, agité d'une sorte de crainte... qui n'était pas sans joie.

Avec l'ardeur d'un amoureux, Stafford épiait son visage. Elle était si complètement ignorante de l'amour qu'elle n'eut ni un mot ni un geste qui pût l'éclairer. Il crut l'avoir offensée.

— Pardonnez-moi, dit-il, si je vous ai froissée. Ah! savez-vous pourquoi votre nom s'est trouvé sur mes lèvres?... Vous ne devinez pas? N'avez-vous pas compris que je vous aime?

Elle leva les yeux un instant. Son regard se fixa, songeur, sur les hautes collines, dans le lointain. Puis ses sourcils se rapprochèrent, tout son visage exprima le doute, l'étonnement.

— Je vous aime, répéta Stafford avec force. Pourtant, je n'avais pas l'intention de vous le dire si vite, et même jusqu'à tout à l'heure je ne savais pas que je vous aimais tant. Je suis franc, vous voyez. Je vous dis la vérité entière. Vous ne voulez pas m'écouter?

Elle avait fait un mouvement pour s'écarter, un geste pour repousser le charme dont elle ne pouvait se libérer.

— Je veux tout vous dire, au risque d'être chassé... La première fois que je vous ai vue, vous rappelez-vous? Comme si elle avait pu oublier!

— Quand je vous ai vue descendre la colline, j'ai pensé que vous étiez la plus belle...

La couleur montée au visage d'Ida s'en retirait.

— Et, quand vous m'avez parlé, j'ai pensé que je n'avais jamais entendu une voix si douce; je soupirais de l'entendre encore. Vous n'êtes restée près de moi que quelques minutes. Dès que vous vous êtes éloignée, j'ai compris que vous ne quitteriez jamais plus mon esprit.

Les chevaux remuèrent. Machinalement, Ida tourna la tête vers eux.

— Ils ne partiront pas, dit Stafford. Attendez, attendez encore quelques minutes. J'aurais peur, si je vous laissais aller, de ne plus vous revoir. L'autre soir, au Bûcheron, l'hôtelier m'a parlé de vous, de votre vie solitaire, de vos soins pour votre père. Et le tableau de votre existence dans cette grande maison silencieuse n'a cessé de me hanter. Sans cesse, je vous suis des yeux. Jamais aucune femme n'a encore eu d'emprise sur moi; mais vous, vous, il me fallait vous revoir.

Il s'arrêta un instant. Ce nouvel état d'esprit était pour lui-même une énigme.

— Je sortis de l'hôtel pour me promener; je crois que le seul désir d'apercevoir la maison où vous vivez me poussait. Et, brusquement, vous m'êtes apparue. Je revois la robe que vous portiez... Dans le clair de lune, vous sembliez une fée, un ange. Etes-vous fâchée que je vous le dise? Ne me tenez pas rigueur. Je voudrais mettre mon cœur à nu, c'est difficile...

Il s'arrêta un instant. Les yeux d'Ida demeuraient baissés; ses mains menues pendaient le long de ses côtés. Elle restait immobile.

— Quand vous êtes venue à moi, reprit Stafford, quand vous m'avez parlé, mon cœur a bondi comme à l'annonce d'un bonheur qui m'arrivait, du plus grand bonheur que j'eusse connu. Et, après que vous vous fûtes retirée, la vision resta devant mes yeux. J'ai essayé de me délivrer de l'obsession, je n'ai pas pu, vous étiez toujours près de moi.

L'intensité de son émotion rendait sa voix presque rude, et les mains d'Ida, maintenant, se crispaient sur sa jupe.

— Quand je vous ai rencontrée de nouveau, le lendemain, continua le jeune homme, vous ne pouvez comprendre ce que j'ai senti. Et c'est la certitude que le

destin me poussait vers vous qui m'a donné le courage de solliciter la permission de vous aider. Cette demande vous a paru ridicule, n'est-ce pas? C'est que vous ne savez pas ce qu'était pour moi l'espoir de vous revoir chaque jour. Et maintenant, maintenant, la lumière s'est faite. Je vous aime, Ida. Vous êtes pour moi tout l'univers. Rien d'autre ne compte,... rien.

Les lèvres d'Ida frissonnèrent, mais ne s'ouvrirent pas. Il attendait, ses yeux étudiant les siens, que, par quelque signe, elle mît fin à ses craintes, à son attente.

— Ne voulez-vous pas me répondre? demanda-t-il, d'une voix étranglée. Vous ai-je fâchée?

Alors, elle leva la tête et posa sur lui un regard étrange chez une jeune fille, presque encore une enfant. Elle semblait combattre contre elle-même, combattre pour repousser la demande d'amour qui la charmait.

— Non, je ne suis pas fâchée, dit-elle très bas.

Il fit un pas vers elle; mais elle se retira, et Stafford réprima l'impulsion de la prendre dans ses bras.

— Puisque vous n'êtes pas fâchée, Ida — vous me permettez de vous appeler ainsi? — voulez-vous, en retour de mon amour, essayer de m'aimer un peu?

Elle s'écarta de lui davantage.

— Non, ne me répondez pas encore. Je sais que j'ai parlé trop vite. Vous ne me connaissez pas assez. Aujourd'hui, vous me diriez non et vous me renverriez. Mais, si vous pensez qu'un jour vous pourrez m'aimer...

Il lui prit la main; gentiment, elle la dégagea.

— J'ai besoin de réfléchir, dit-elle, très douce, de comprendre.

Elle regarda encore les montagnes lointaines, comme si leurs mystérieuses hauteurs pourraient lui révéler le secret, lui expliquer le mystère merveilleux. Avec un geste enfantin et gracieux qui enflamma Stafford, elle reprit :

— Non, ne m'approchez pas. Je ne sais pas encore, je ne puis vous répondre si vite... Personne ne m'a jamais parlé comme vous.

Sa pure innocence, son ignorance de l'amour ravirent Stafford.

— On dit que l'amour peut naître au premier regard. Je ne le croyais pas. Maintenant, je sais que c'est vrai, Ida.

— Cela me semble extraordinaire, dit-elle, songeuse. La première fois que je vous ai parlé pour vous reprocher de pêcher dans le Héron, je ne me doutais pas...

Il reprit sa main, et, cette fois, elle la laissa dans la sienne; mais cette concession ne prouvait pas qu'elle céda.

— Si je disais oui... Oh! mais je ne l'ai pas dit! Stafford avait esquissé un mouvement vers elle.

— J'ai dit « si ». Si je disais oui, après, quand vous ne seriez plus là, je pourrais regretter, et il serait trop tard.

— Vous avez raison, dit-il, devenu très grave. Si vous me disiez oui, aucune puissance sur terre ne me ferait renoncer à vous.

Elle ferma à demi les yeux. Quelle chose étrange, l'amour, et combien cela changeait un homme!

— Je ne veux pas vous forcer à me répondre, dit-il après une pause, et, pourtant, je donnerais le reste de ma vie pour le mot que j'attends. J'ai besoin de votre amour, Ida.

— Si j'étais sûre de moi, je vous dirais oui, murmura-t-elle. Mais tout cela est obscur. J'ai besoin d'être seule pour penser.

Son gantelet glissa de sa petite main. Il s'agenouilla pour le reprendre à terre et resta à genoux pour le lui remettre. Il la touchait avec un respect timide. Sa pureté, son exquise candeur lui inspiraient une infinie tendresse.

— Bien-aimée, dit-il, je ne vous presserai pas. Votre amour est un bien trop précieux pour le prendre par surprise. J'attendrai; mais n'oubliez pas que je vous aime de toutes mes forces.

— Vous êtes très bon, dit-elle, troublée. Je le sais. Je devrais peut-être vous dire non.

— Ne le dites pas! Ne le dites pas! s'exclama-t-il avec passion. Laissez-moi le temps de gagner votre cœur.

Elle retira ses mains des siennes avec un profond soupir.

— Laissez-moi partir, j'ai besoin d'être seule...

Stafford alla aux chevaux, lui amena *Rupert* et l'aida à se mettre en selle. Ida inclina la tête, tapota doucement les oreilles de *Rupert* et s'éloigna.

Stafford la suivit des yeux tant qu'il put la voir. Alors il parut s'éveiller et se retrouver, au retour d'une mystérieuse région, dans le monde familier. Il aimait pour la première fois, et l'amour est le meilleur don de Dieu à ses créatures. Mais elle, l'aimerait-elle? La sueur perla à son front.

— Ida, murmura-t-il, vous serez le seul amour de ma vie. Je n'aimerai jamais aucune autre que vous. Ne me repoussez pas, ne me repoussez pas!

X

Une heure après que Stafford était sorti pour rencontrer Ida, M^{lle} Falconer fit son apparition, descendant posément l'escalier de marbre, drapée dans la plus élégante robe du matin, ses magnifiques cheveux cuivrés brillant dans le soleil. Le sommeil de la nuit l'avait reposée et elle paraissait maintenant — jugea Edmond Howard qui se trouva sur son passage — une reine des Incas sortant de la salle du trône.

L'ami de Stafford la salua.

— La matinée est très belle, miss Falconer. Vous trouverez que l'air est délicieusement pur.

Maud Falconer répondit d'un sourire. Quelques-uns des plus jeunes hôtes discutaient avec animation le programme de la journée.

— C'est vous qui allez trancher, mademoiselle Falconer! s'exclama un jeune homme que les autres appelaient Bertie. Il s'agit de choisir entre une promenade à cheval ou un tour sur le lac dans le canot à moteur. J'aurais préféré qu'on hissât la voile. Que décidez-vous?

— Je choisis de m'asseoir à l'ombre avec un livre, dit Maud nonchalamment.

Un éclat de rire salua la décision.

— C'est exactement ce qu'Edmond Howard nous a déjà répondu, se plaignit Bertie.

— M. Howard? Chacun sait que c'est l'être le plus paresseux de la création, protesta lady Clamford. Que fait M. Orme? Où est-il?

Personne ne savait.

— J'ai pris un bain en même temps que lui, ce matin, et, depuis, je ne l'ai pas revu, indiqua Bertie. On peut ne le revoir qu'à l'heure du dîner. Mademoiselle Falconer, si je vous promets de ne pas vous noyer, voulez-vous que nous prenions le yacht?

— Non, merci. Une promenade en yacht, je sais ce que cela veut dire. Quand on a atteint le milieu du lac ou de la rivière, le vent tombe, et vous restez exposé au soleil brûlant. Je m'en tiens à mon premier choix.

Elle sourit à tous et sortit sur la terrasse. Edmond Howard s'y trouvait déjà, un cigare aux lèvres, un roman à la main. Il se leva, résigné, et lui offrit son fauteuil.

— Oh! non, dit-elle. Je me ferais haïr si je prenais votre place et je ne veux pas vous occasionner le trouble d'une émotion aussi épuisante.

Howard sourit avec une franche admiration.

— Arrêtons-nous à un compromis, dit-il. Je vais porter cet autre fauteuil à l'abri du soleil. Serez-vous bien ainsi, miss Falconer?

— Merci, dit-elle, prenant avec grâce possession du nid préparé.

— Mon cigare vous gêne-t-il? Dans ce cas...

— Vous choisiriez un autre asile? Non, j'aime l'odeur du cigare.

Les yeux de Howard se posèrent sur elle avec approbation. Cette jeune fille ajoutait au don de la beauté celui plus rare d'avoir de l'esprit.

— Que sont devenus les autres invités? Quelques-uns, dans le salon, cherchent le moyen de tuer le temps. Où sont les autres, mon père, par exemple?

— Votre père est sans doute dans la bibliothèque, avec les financiers assemblés pour le culte du veau d'or.

— M. Orme est-il avec eux? demanda-t-elle, indifférente.

— Stafford! Ah! non! Tout ce qu'il connaît de l'argent, c'est l'art de le dépenser; mais, cet art, il le connaît à fond. Un des mystères qui obsèdent mon existence, c'est de savoir comment il lui reste toujours de quoi aider un ami.

— Il est si généreux?

Elle étouffa un bâillement derrière sa main.

— Très, approuva Howard.

— C'est un de vos amis, je vois. A propos, savez-vous qu'hier au soir il a arrêté nos chevaux emballés et m'a probablement sauvé la vie?

— Pour l'amour de Dieu, ne le lui dites pas, protesta Howard avec une alarme bien jouée. Stafford a horreur de tout ce qui ressemble à de la mise en scène. Je le connais, je suis son meilleur ami, il ferait tout pour moi et je ferais tout pour lui, excepté me lever de bonne heure ou me promener sous la pluie...

— M. Stafford doit être irrésistible?

— Il l'est, concéda Howard avec mélancolie. Il a le talent d'amener les gens à renoncer à leur volonté pour faire la sienne. C'est un grand favori.

— Des hommes?

Howard la regarda du coin de l'œil.

— Pas exclusivement.

Elle ricana :

— Je devine. Un de ces gentlemen qui courtisent toutes les femmes.

Howard se rejeta en arrière et rit avec ostentation.

— Il flirte, oh! avec quelle facilité! Mais, pour tom-

ber amoureux!... Avez-vous jamais vu un iceberg, Mademoiselle?

Elle secoua négativement la tête.

— Eh bien! quand, naviguant sur l'Atlantique, on en rencontre un, cela vous semble une des plus charmantes choses, ce bloc de glace, si uni, si inoffensif; vous êtes tenté de vous en approcher. Malheur à celui qui se laisserait prendre au charme; il préparerait ses propres funérailles. L'iceberg, c'est Stafford. Il est si franc, si aimable, qu'il paraît inoffensif. Mais, pendant que ses engageantes façons vous conquièrent, méfiez-vous. Il peut, sans même s'en douter, briser votre barque.

— Vous êtes vraiment un ami, ironisa sa belle partenaire.

— Vous pensez que je le trahis? Ma chère mademoiselle Falconer, chacun le connaît. Les salles de bal, les courts de tennis sont jonchés de ses victimes, et lui, sans s'en apercevoir, continue son chemin avec une modestie qui est une merveille parmi les merveilles du siècle.

— Un héros de roman, laissa tomber Maud, ses yeux brillant sous ses paupières baissées.

— Exactement! s'exclama Howard. Beau, brave, hardi, mais invulnérable comme une statue de marbre.

— Avec un marteau, je me chargerais de la briser, répliqua M^{lle} Falconer.

— Oui, je crois. Mais vous ne pourriez réduire Stafford. Parfois, j'ai peur pour lui.

— Peur?

— Peur que quelque jour il ne se heurte à un écueil qui le fera faire naufrage,... une femme. Mais je vous demande pardon, Mademoiselle. Savez-vous que vous avez la dangereuse puissance d'amener les gens à vous dire ce qu'ils pensent — ce que l'on ne devrait jamais faire, ou très rarement. Je me demande pourquoi je vous ai dit tout ceci sur Stafford Orme.

Elle haussa légèrement les épaules.

— Vous parliez d'une femme...

— On ne peut pas vous résister, dit-il avec un soupir résigné. Il peut rencontrer une femme indigne de lui, c'est souvent le cas. Ce bloc de glace que vous ne pouvez briser, une aiguille le fendrait peut-être, le ferait tomber en morceaux. C'est le danger! J'espère que Stafford y échappera. Jusqu'à présent, il est sauf.

Elle pensa à la scène dont elle avait été témoin. Stafford Orme penché sur une jeune fille et l'abritant sous son manteau.

— En êtes-vous sûr? dit-elle, sarcastique.

— Très sûr. Je connais par le menu tous les ex-

ploits de Stafford, du plus léger au plus important. S'il y avait quelque chose de sérieux, je le saurais.

Elle rit, d'un rire doux et prolongé qui, étrangement, rappela à Howard une panthère qu'il avait vue dans le jardin d'un radjah, se baignant dans le soleil, une créature de beauté, de douceur... et de mort.

— Votre conversation est très amusante, monsieur Howard, apprécia-t-elle. Je ne crois pas avoir jamais été aussi... tentée.

— Tentée?

— Mais oui. — Elle tourna vers lui ses yeux moqueurs.

— Vous avez oublié que vous parliez à une femme.

— J'en conviens, et c'est le meilleur compliment que je puisse vous offrir. Mais... ensuite?

— De raconter à une femme les exploits de votre héros, c'est lui adresser un défi.

Howard attendit.

— Et je suis très tentée de l'accepter, acheva-t-elle.

— Ne le faites pas, vous seriez vaincue. Est-ce trop franc, trop brutal?

— Si brutal que j'accepterai, dit-elle.

Pour une première fois, Edmond Howard, l'impassible, fut étonné.

— Vous avez l'intention...? dit-il d'une voix contenue.

— J'ai l'intention d'essayer de faire fondre votre iceberg. Voulez-vous, monsieur Howard, être témoin impartial... et silencieux?

L'audacieuse proposition lui arracha un sourire.

— Sur mon honneur, je tiendrai le jeu, dit-il.

Stafford, à cheval, venait d'apparaître au tournant d'une allée.

Sa préoccupation marquait son visage d'une expression soucieuse. Dès qu'il aperçut Howard, il dirigea sa monture vers la terrasse.

— Bonjour, Stafford! cria Howard. Où t'es-tu égaré ce matin? A quelle fantaisie t'es-tu livré? Tu es en bel état pour te présenter à une dame!

— Quel temps admirable, Mademoiselle! dit Stafford. Quelle délicieuse matinée! Vous êtes seule? Où sont les autres? Une promenade sur le lac ou en voiture vous tente-t-elle?

— Je viens de demander à M. Howard de m'emmener sur le lac, répondit Maud, mais il a refusé.

Stafford rit.

— C'est le plus paresseux des humains, dit-il. Si vous voulez me transférer la demande, je serai à votre disposition après le lunch. Voilà la cloche.

— Merci, dit Maud. Monsieur Howard, voulez-vous

parier qu'il ne pleuvra pas avant notre départ? Mais vous ne pariez jamais, m'avez-vous dit?

— A moins que je ne sois sûr de gagner, Mademoiselle.

— C'est mon cas, répliqua-t-elle en suivant des yeux Stafford qui se dirigeait vers les écuries, et vous le verrez.

XI

Le soleil brillait de tout son éclat quand Stafford fit asseoir Maud Falconer à la poupe d'un léger esquif. Elle cambrait sa taille souple, et Stafford, tout en ramant, l'admirait. Pourtant, son admiration restait parfaitement calme, car, même en la regardant, il pensait à Ida.

Maud jetait de temps à autre un regard voilé sur le pilote. En engageant son pari avec Edmond Howard, elle avait cédé à une impulsion de femme orgueilleuse. Maintenant, elle pensait que cet homme pouvait inspirer une violente passion. Elle ne craignait rien pour elle-même, sa pondération, sa froideur la gardaient de tout sentiment excessif. Ce serait amusant de gagner son pari. Quand sa vanité serait satisfaite, il serait temps d'arrêter le jeu.

Sa belle compagne ne montrant aucun désir d'engager la conversation, Stafford ramait en silence, se laissant aller à ses rêves. Enfin, sentant qu'il devait dire quelque chose, il montra, d'un geste, la ceinture du lac.

— Très beau, n'est-ce pas?

Elle promena un instant ses yeux sur les montagnes ensoleillées.

— Sans doute, mais je n'apprécie pas autant que d'autres, je crains, les beautés de la nature. Je trouve ridicules les gens qui se pâment devant un arbre ou une motte de terre. Je vous choque, peut-être? C'est que j'ai été élevée dans un milieu où l'on bafouait la sentimentalité. L'argent seul comptait.

— Et, sans doute, vous en êtes arrivée à haïr l'argent? dit Stafford, souriant.

— Oh! non, pas du tout. On m'a appris à en apprécier la valeur. Voyez mon père, par exemple, sa grande préoccupation, c'est l'argent, il a passé sa vie à le poursuivre, et regardez le vôtre.

— Ah! non, non, interrompit Stafford en rougissant un peu. Vous vous trompez de juger ainsi mon père.

Elle sourit.

— Chacun connaît la merveilleuse habileté de sir Stephen et son étonnante aptitude d'arriver à ses fins. Je ne voudrais pas vous blesser, monsieur Orme, mais je crois que nos pères sont coulés dans le même moule et sacrifieraient le monde pour atteindre leur but.

— Vous vous trompez, Mademoiselle. Le mien est un des hommes les plus généreux et un des meilleurs cœurs qui soient. Ce qu'il a acquis, il l'a gagné sans jamais faire de tort à qui que ce soit.

Elle haussa les épaules.

— J'envie votre foi... Mais on peut tout vous envier, m'a-t-on dit.

— Voilà un de ces gros vapeurs chargés de touristes qui gâtent le lac, coupa Stafford.

Maud n'accorda qu'un regard au vapeur, et, sans tenir compte de l'interruption :

— On m'a dit que le monde est à vos pieds et que, lorsque vous voudrez choisir parmi les duchesses...

— Sottises! Mademoiselle! Oh! je vous demande pardon. Mais, voyez-vous, mes amis s'amuse! Et, si vous entendez de nouveau de telles sornettes, quelque flatteuses qu'elles soient pour moi, démentez-les hardiment.

— Voulez-vous dire que vous n'êtes pas ambitieux et que vous ferez un mariage... d'amour?

Il s'arrêta un moment de ramer.

— Quelle autre raison pourrait me guider que l'amour? dit-il, d'un ton sérieux.

Le vapeur passait près d'eux, si près que, dans la vague de son sillage, le canot dansa. Maud fit un mouvement.

Stafford, croyant qu'elle allait se lever, posa la main sur son genou pour l'en empêcher. Il s'excusa :

— Je vous demande pardon : une jeune fille a fait un jour, en se levant intempestivement, chavirer un canot que je conduisais.

Elle le regardait sous ses paupières mi-closes. N'ayant pu rencontrer ses yeux, elle tourna les siens vers le vapeur.

— Ah! dit-elle soudain, quelque chose est tombé dans le lac.

— Un homme?

— Non, quelque chose de très petit.

— Un paquet de provisions, peut-être, plaisanta Stafford.

Maud chanta quelques mesures d'un air d'opéra.

— Quelle voix délicieuse vous avez, complimentait-il. Très naturellement, elle reprit la romance et la continua. Stafford laissa le bateau dériver et, appuyé sur les rames, il écouta avec une évidente admiration.

— Quelle joie ce doit être de posséder une voix comme la vôtre!

— Oh! les airs d'opéra ne sont pas ceux que je préfère.

Et elle commença une douce romance, d'une voix si contenue que Stafford se pencha pour mieux saisir les notes tombant des lèvres rouges.

— Je vous remercie, dit-il avec gratitude. Je suis fou de musique... Mais j'oubliais votre thé. Voulez-vous que je vous conduise à l'hôtel du Lac?

— Je suis entre vos mains, acquiesça-t-elle gaiement.

Il reprit les rames.

— Il y a quelque chose qui barbote dans l'eau, dit-elle soudain.

— Un chien; c'est lui que vous avez vu tomber. Voulez-vous tenir le gouvernail un instant?

— Pourquoi?

— Pour que je le repêche. Allez droit sur lui, il est presque à bout de forces.

Et il déployait lui-même toutes ses forces pour arriver plus vite à la bête en péril.

Maud Falconer le regardait avec un intérêt marqué.

— Il a coulé, dit-elle. Reposez-vous maintenant.

— Non, j'arriverai à temps. Gardez le bateau droit.

Le ton de commandement agit sur elle comme tout à l'heure la pression de sa main sur son genou.

Le chien, un petit terrier noir et jaune, levait sur Stafford des yeux suppliants. Il allait couler.

Se penchant, le sauveur le prit dans ses bras.

— Est-il mort? demanda Maud.

— Je ne sais pas. Non.

Il le sécha de son mieux dans son chandail. Puis, ouvrant sa chemise, il glissa sur sa poitrine la malheureuse petite bête.

— Pauvre petit! dit-il. Jamais, tout seul, il n'aurait atteint le rivage. A l'hôtel, nous lui donnerons un peu de brandy. Savez-vous ramer?

— Un peu.

Ils changèrent de place.

— Vous vous en tirez très bien, approuva-t-il au bout d'un moment. Je regrette de vous imposer cette peine, mais, la seule chance de sauver ce petit malheureux, c'est de le tenir au chaud.

— Vous aimez les chiens?

— Mais oui. Pas vous?

— Pas assez, en tout cas, pour risquer une pneumonie. Stafford rit.

— Là, nous sommes arrivés.

Il roula la petite bête dans son chandail, inconscient du regard attentif qui suivait ses mouvements.

Stafford commanda du thé et un cordial pour le chien. Réconforté, le rescapé leva sur son sauveteur des yeux reconnaissants.

— Un joli petit exemplaire de pure race, apprécia le jeune homme.

— Vous n'auriez pas fait plus pour un être humain. Stafford rit.

— C'est un être vivant, dit-il. Vous n'avez pas d'ampoules, j'espère.

Maud tendit ses paumes satinées.

— Non. Tout est bien qui finit bien, conclut Stafford. Avec quelques leçons, vous deviendrez un canotier émérite. Me permettez-vous de vous les donner?

— Mais oui, je vous remercie, dit-elle avec vivacité.

— Puis-je fumer? Quelle étonnante après-midi!

Maud le regardait étendu béatement dans son fauteuil d'osier, ses longues jambes croisées.

— Vous avez l'air heureux, insinua-t-elle, souriante.

— Je le suis, affirma Stafford qui pensait à Ida.

Il y eut un grand silence. Stafford pensait à miss Héron, et Maud pensait à l'homme qu'elle s'était promis de bafouer et pour lequel elle éprouvait une étrange admiration, en même temps qu'il lui inspirait une crainte vague.

— Il est temps de partir, dit Stafford brusquement.

Quand, dans sa chambre, Maud s'assit dans un fauteuil, le beau visage viril, empreint de tendresse, resta devant ses yeux. La voix profonde et riche sonna dans ses oreilles.

Au bout d'un instant, elle se leva, s'approcha du miroir, s'y contempla longuement.

— Oui, je suis belle, murmura-t-elle avec une satisfaction exempte de vanité. Suis-je assez belle?

Elle s'éloigna du miroir du pas onduleux qui avait rappelé à Howard une panthère. Elle rit, d'un rire dur, moqueur.

— Je suis une sotte, dit-elle, presque haut. Ce n'est pas vrai. Si vite... Non, non, je ne puis être si sotte.

XII

— Sur ma parole, Staf, disait Howard, le même soir, dans le salon, c'est la plus agréable réunion à laquelle je me sois jamais joint. Ton père, dans son rôle de maître

de maison, ... je ne trouve pas de mots pour exprimer mon admiration.

C'était bien la pensée de Stafford. Sir Stephen était l'animateur de la fête. Pendant le dîner, il avait entretenu ses voisins des sujets à la mode à Londres, plaisanté avec Bertie et raconté aux hommes des anecdotes piquantes.

— Un homme merveilleux, mon cher, appuyait Howard, qui travaille toute la matinée avec les financiers et, l'après-midi, monte à cheval, joue au tennis, rit et s'amuse comme un jeune homme.

Se rappelant soudain son pari avec miss Falconer :

— Ne penses-tu pas que miss Falconer est la plus jolie femme d'ici... et d'ailleurs?

— Mais oui, acquiesça Stafford distraitement. Elle est très belle.

— Et aimable, et gracieuse, compléta Howard, railleur. Ainsi mon prince daigne l'apprécier? Condescendrait-il à reconnaître qu'elle est intelligente?

— Oui, sans doute; mais, tu sais, je la connais très peu. Elle me fait l'effet d'une personne blasée et froide.

Howard hocha la tête.

— Ces beaux glaçons s'échauffent quelquefois, au moment où on s'y attend le moins. Et alors c'est un geyser qui lance ses jets brûlants. Il faut avoir la précaution de se tenir à distance. Une manière délicate de te dire : « Prends garde! »

Stafford sourit. M^{lle} Falconer le laissait complètement indifférent. Une seule femme l'intéressait, et il se demandait quand il pourrait la revoir et de nouveau lui redire son amour.

Dès que sir Stephen put échanger un mot avec son fils, il demanda :

— Es-tu content, Stafford?

— Certes, mon père.

— Oui, mon plan réussit; mais cette équipe — il jeta un regard aux financiers — est bien difficile à conduire.

— Monsieur Stafford, interrompit lady Clamford, nous voulons demander à M^{lle} Falconer de chanter et nous ne la trouvons nulle part.

Stafford alla à la porte-fenêtre et vit Maud Falconer causant avec son père. Il ne voulut pas interrompre leur conversation et attendit.

— Le jeune Orme est venu te chercher, dit M. Falconer sans tourner la tête.

— Je sais, répondit Maud qui ne s'était pas elle-même retournée. On veut que je chante. J'irai tout à l'heure. Mais vous n'avez pas répondu à ma question. Sir Ste-

phen est-il très riche ou tout ceci n'est-il qu'un trompe-l'œil?

— Pourquoi veux-tu le savoir? En quoi cela t'intéresse-t-il? Oui, il est très riche, acheva-t-il, répondant à un haussement d'épaules. Pour le moment, il joue une grosse partie qui n'est pas sans risques et il a besoin, pour la gagner, d'y engager toute sa fortune.

— Allez-vous être son associé?

Il la regarda avec étonnement.

— Je ne vois pas pourquoi tu me le demandes... Eh bien! je ne suis pas décidé. Je puis, à mon gré, lui rendre service ou lui nuire, car je connais les points faibles de son jeu.

— Et qu'allez-vous faire? demanda-t-elle, les lèvres sèches.

— Je ne sais pas. Cela dépend. Que voudrais-tu que je fisse? dit-il, légèrement sarcastique.

Elle ne répondit qu'au bout d'un instant :

— Il y a très longtemps que vous connaissez sir Stephen, n'est-ce pas? Autrefois, vous étiez amis, et il y a eu entre vous un sujet de discorde?

Son père la regarda de nouveau avec étonnement.

— Oh! je ne suis pas aveugle!

— Oui, il y a entre nous un sujet de discorde.

— Sir Stephen a eu des torts que vous avez l'intention de lui faire payer?

— Que je lui ferai payer largement, si cela me plaît.

— Comment?

Il ne lui répondit pas et s'arrêta pour allumer un cigare.

— Voulez-vous que je vous dise ce que je ferais si j'étais un homme et que j'eusse à me venger de sir Stephen Orme?

— Tu peux toujours le dire, répondit Falconer, amusé.

Elle jeta un regard autour d'elle. Stafford était trop loin pour entendre.

— Si j'étais un homme, et riche comme vous l'êtes, je n'aurais de repos ni jour ni nuit que je ne tiennne en ma puissance l'homme contre lequel j'aurais une vengeance à exercer. J'attendrais jusqu'à ce qu'il soit complètement à ma merci, qu'il me supplie de lui faire miséricorde.

Il lui jeta un regard presque farouche.

— Où as-tu pris ces idées? Pourquoi me dis-tu ça?

— Je ne suis plus un enfant et je commence à connaître la vie. Pourquoi sir Stephen est-il un grand homme, entouré de considération, pendant que vous...

— Où diable veux-tu en venir? s'emporta-t-il.

— Si j'étais à votre place, je voudrais jeter à mes

— pieds le grand sir Stephen. Je n'aurais de cesse avant d'être à même de lui dire : « Le monde vous admire, mais je suis votre maître et vous marcherez à l'air de ma musique, que ce soit une marche funèbre ou une gigue. »

— Je ne te connaissais pas sous ce jour, dit Falconer. Je me demande pourquoi cette haine pour sir Stephen que tu ne connais que depuis deux jours.

— Disons que j'ai à cœur l'honneur de mon père, et admettons aussi que j'aie une partie à jouer et que je vous demande votre aide puisque nos intérêts s'accordent.

— Une partie à jouer ! Quelle partie ? C'est ridicule !...

— Bientôt, vous verrez que je suis une fille dévouée qui veut le bien de son père... C'est vous, monsieur Orme ? On veut que je chante ? Je vous suis. Qu'est devenu notre petit *Tiny* ?

Elle le regardait avec une expression nouvelle dans ses grands yeux langoureux.

— Il dort sur mon lit.

— Êtes-vous toujours aussi bon ou réservez-vous pour les animaux votre pitié et votre tendresse, comme le prétend M. Howard ?

— Howard est un âne, déclara Stafford, rieur.

— C'est vous qui choisirez ce que je chanterai.

— Merci. Ce que vous choisirez vous-même me plaira, répondit Stafford avec la politesse convenable.

Une minute plus tard, elle attaquait, comme emportée par son ardeur, un chant toscan d'une passion brûlante qui exalta même cet auditoire blasé. Stafford en subit l'influence, mais c'était vers Ida que l'emportaient ses vœux irrésistiblement. Il s'éclipsa discrètement.

M. Falconer quitta lui-même le salon pour le fumoir. M. Griffenberg s'y carrait dans un confortable fauteuil. Falconer s'assit près de lui, et, rondement :

— Vous êtes aussi dans la ligne de chemin de fer de notre hôte, Griffenberg ?

— J'en suis. Et vous ?

— Oui. Je suppose que l'entreprise est sérieuse et que Orme saura la mener jusqu'au bout.

— C'est une question de capitaux ; il en faudra d'énormes... Je l'ai aidé en lui achetant ses parts d'Orient. Un peu lourd pour moi, en ce moment.

— Voulez-vous que je vous les reprenne, et nous n'en dirons rien à personne.

— Pourquoi le secret ?

— C'est mon affaire. Tout ce qui vous intéresse, c'est que je vous rends service en vous déchargeant.

— Je vous les céderai. Il y en a un gros paquet, vous savez.

— Je vous ferai tenir le chèque demain.

La manière de M. Falconer de traiter les affaires plut à l'homme de finances.

Pendant qu'ils concluaient leur pacte, Stafford quittait la villa.



Ida Héron était assise devant une des fenêtres du manoir. Un volume gisait sur un guéridon à sa portée; elle était trop agitée pour s'intéresser à un livre ou à un ouvrage de couture.

Tout le jour, les mots passionnés de Stafford l'avaient hantée.

Il l'aimait! Tout l'après-midi, elle s'était répété : « Il m'aime! » Était-ce croyable? Ils s'étaient si peu vus et si peu parlé. Il l'aimait! Il le lui avait dit avec des mots qui lui faisaient battre le cœur et précipitaient son souffle. Il voulait qu'elle devint sa femme, c'est-à-dire qu'elle serait toujours près de lui, sans le quitter jamais.

C'était si étrange, si soudain, qu'elle en demeurait toute bouleversée. Il lui avait demandé de lui donner une réponse. Pourquoi ne le pouvait-elle pas, elle qui savait toujours si clairement ce qu'elle voulait?

En regardant le clair de lune sur la pelouse, elle revoyait sa haute taille, son beau visage. Mais ce n'était pas ses dons physiques qui l'avaient touchée; elle se disait seulement que ce serait très doux de vivre avec lui, d'entendre sa voix profonde et son rire qui le faisait paraître si jeune. Ce serait très doux de l'avoir toujours à ses côtés... Pourtant, elle ne savait pas; elle avait vu si peu d'hommes.

Elle prit une écharpe, la jeta sur sa tête et ses épaules, sans se douter que le lainage d'un rose pâle encadrerait délicieusement son visage; elle sortit, ses deux chiens sur ses talons.

Elle aspira longuement l'air embaumé de la nuit. Jamais le soir ne lui avait paru si beau. Un subtil sentiment, jusque-là inconnu, l'envahissait, un sentiment de joie intense et de bonheur, mêlé d'un peu de crainte, la crainte que l'on éprouve au seuil d'un monde nouveau.

L'amour? Qu'était-ce que l'amour? Aimait-elle? Oh! si seulement elle savait! Que lui dirait-elle quand elle le rencontrerait, et quand le rencontrerait-elle? D'ailleurs, reviendrait-il? Sa froideur l'avait peut-être découragé.

Son cœur se serra, mais presque aussitôt sursauta de joie dans sa poitrine. Il était là; il venait sur la pelouse et il prononçait son nom comme lui seul le prononçait : « Ida! »

XIII

Ida!

C'était la supplication d'un cœur qui aime passionnément, et elle alla droit au cœur de l'aimée. Ida tendit sa main, et Stafford la retint dans les siennes.

— Je suis venu chercher votre réponse, dit-il d'une voix contenue et ardente. Je n'ai pas pu attendre jusqu'à demain. Oh! ne me dites pas non, Ida. Faites-moi confiance, faites confiance à mon amour. Je consacrerai ma vie à vous rendre heureuse. Si vous saviez combien je vous aime! Avez-vous réfléchi? Vous m'aviez promis de le faire.

— J'ai réfléchi. Je n'ai pensé qu'à cela et je veux être aussi sincère qu'avec moi-même... C'est très difficile de savoir... Quand je me dis que vous pourriez partir et que je ne vous verrais plus,... cela me rend très malheureuse...

Il n'attendit pas davantage. L'attirant à lui, il la pressa contre sa poitrine. Elle lutta un peu pour se dégager, rougit, pâlit, puis s'abandonna, et, dans un souffle :

— Je vous aime, Stafford.

Il poussa un cri de joie.

— Vous m'aimez, Ida! En êtes-vous bien sûre? Depuis quand?

— Je ne sais pas... Je crois que je l'ai compris quand... vous m'avez... embrassée...

Elle le regardait avec la candeur d'un enfant qui éprouve en même temps de la joie et de la peine.

— Ida! je suis heureux! Je suis heureux! Et vous, aimée, l'êtes-vous un peu?

— Oui, mais c'est si étrange. Est-ce vrai?

— Ce n'est pas étrange, chérie. Chérie, c'est vrai. Mon amour durera autant que ma vie. Et le vôtre?

Elle fixa sur lui ses yeux profonds.

— Avez-vous bien compris, petite fille, le don que vous me faites? Vous serez ma femme, vous serez à moi.

— Je me donne à vous pour la vie, Stafford. Je me mets pour toujours dans vos mains.

— Je saurai conserver le dépôt, affirma Stafford avec conviction.

Ils demeurèrent un moment silencieux, savourant leur bonheur que les mots n'auraient pas exprimé.

Ce fut Stafford qui rompit le charme.

— Maintenant, chérie, tracez-moi ma ligne de conduite.

Je devine que vous avez, dans votre petit doigt, plus de bon sens que moi dans ma tête obtuse.

Elle rit doucement, et, d'un geste léger, il caressa la tête aux cheveux souples.

— Puis-je aller, dès demain, trouver votre père? Si je m'écoutais, je resterais ici toute la nuit à monter la garde jusqu'à ce qu'il soit l'heure de me présenter.

Elle se serra plus près de lui, saisie d'une crainte soudaine.

— Mon père! Je l'avais oublié... Il ne voudra pas; il ne voudra jamais.

— Pourquoi? Parce que je ne suis pas digne de vous, Ida?

— Pas digne? Oh! Stafford! (Elle plongeait, dans ceux du jeune homme, ses grands yeux pleins d'amour.) C'est moi qui ne suis qu'une petite fille sans expérience, à demi paysanne. Nous sommes très pauvres, quoique nous habitions un château et soyons encore considérés comme de grandes gens : les Héron de Hérondale.

— Je le sais, Ida... Oh! chérie, que vos cheveux sont doux!... Vous êtes une famille d'importance, les seigneurs du pays, tandis que nous, nous sommes d'humble origine. J'ai peur de l'opposition de votre père.

— Ce n'est pas cela, murmura-t-elle. Vous seriez de la plus haute naissance que mon père refuserait aussi bien. Il ne veut pas que je le quitte, et je ne pourrais pas le laisser.

— J'irai à lui demain, je lui parlerai, je gagnerai ma cause.

Tout attristée, elle secoua sa jolie tête.

— Et votre père à vous, que dira-t-il?

— Oh! lui! Il sera enchanté! C'est le meilleur des pères. Il sera heureux que j'aie choisi une femme, et, quand il vous verra..., eh bien! il tombera lui-même amoureux. Je crois que vous aimerez mon père, Ida. Il le mérite, quand on le connaît à fond, et, déjà, je l'entends nous dire de sa bonne voix franche : « Sois heureux, Stafford, et que Dieu vous bénisse, chère petite Ida. »

Il rit, un peu confus de son émotion.

— Je suis sûre que je l'aimerai, dit la jeune fille, et j'espère qu'il m'aimera.

— Oh! il publiera vos louanges à son de trompe. Chérie, j'irai demain solliciter le consentement de votre père? Ida se troubla visiblement.

— Non, dit-elle très bas. Il vaut mieux ne pas venir. J'ai peur. Il pourrait dire non, et ce serait la fin de mon bonheur.

— Pensez-vous donc, petite aimée, que je vous aban-

donnerais, que je tiendrais son refus pour un congé définitif? Non, Ida, rien ne me fera renoncer à vous. Le feriez-vous vous-même, chère aimée?

— Non, dit-elle résolument. Désormais, rien ne pourra changer mon cœur; je ne vous le reprendrai jamais. Mais ne venez pas, Stafford... Mon père n'est pas bien... Il est vieux et très affaibli de toutes manières..., il mène une vie très retirée. Si votre demande lui déplait, elle lui occasionnera un transport de colère... qui le rendra plus malade... Je ne puis pas courir le risque...

Elle fondit en larmes...

— Il me serait si doux, Stafford, d'avoir un père comme en ont les autres enfants. Le mien est malade... Peut-être ai-je tort de vous le dire, mais il vaut mieux que vous sachiez, et je ne pourrais avoir un secret pour vous... Il nous faudra attendre... Je ne crois pas que ce soit très long... Vous attendrez que je sois libre d'aller à vous... Vous n'oublierez pas la petite campagnarde qui vous aime...

— J'en serai toujours orgueilleux, et, quand elle sera ma femme, aucune ne sera plus admirée.

Un sourire reparut sur le petit visage éploré.

— Aussi admirée que cette jeune fille qui est à la villa et que l'on dit si belle?

— De laquelle parlez-vous? demanda Stafford de la meilleure foi.

— Une blonde qui a des yeux magnifiques et une admirable chevelure; elle est toujours vêtue à ravir, au dire de Jessie; je vous cite mes auteurs.

— Ce doit être M^{lle} Falconer, dit Stafford, caressant les cheveux noirs lustrés.

— Est-elle vraiment belle?

— Oui, je crois.

Elle eut un joli rire jeune.

— Vous croyez? Vous n'êtes pas sûr?

— Si, elle est très belle et elle a une voix splendide. Voyez, chérie, cela peut ne pas vous sembler très gentil pour M^{lle} Falconer, mais je ne lui ai accordé que peu d'attention. Depuis que je vous ai vue au bord de la rivière, je n'ai plus d'yeux pour une autre femme.

— C'est étrange, dit pensivement Ida. Si vous ne m'aviez pas rencontrée la première, c'est elle, peut-être, que vous auriez aimée?

— Non, chérie. Même si je ne vous avais pas rencontrée, je ne me serais pas épris de M^{lle} Falconer. Sa beauté ne m'attire pas. Cette belle personne pourrait se changer brusquement en tigresse; c'est du moins ainsi que je la juge. Non, vraiment, en aucun cas, je ne l'au-

rais aimée, tandis que vous, Ida!... Ah! si j'étais sûr de votre cœur comme je le suis du mien!...

— Vous pouvez être sûr, dit Ida lentement, que je vous aimerai aussi longtemps que je vivrai... Nous pourrions être séparés sans que pour cela mon amour faiblisse. Peut-être rencontrerez-vous dans votre monde une femme aussi belle et plus aimable que M^{lle} Falconer qui vous fera oublier la petite fille de Héronedale. Alors, Stafford, vous n'aurez pas besoin de me le dire, je le sentirai là. (Elle pressa sa main sur son cœur.) Vous n'aurez pas besoin de m'avertir ni de vous excuser. Il faudra vous tenir à l'écart : c'est tout. Je ne vous adresserai aucun reproche, aucune plainte. Je garderai le silence, le silence absolu.

— Très chérie, murmura-t-il avec une sorte de crainte — car elle était devenue blanche comme de l'ivoire, — pourquoi me dites-vous cette chose cruelle au moment où nous échangeons nos serments? Croyez-vous que je pourrais vous être infidèle? Aucune autre femme ne me fera jamais vous oublier.

Elle se tourna vers lui, et, ses deux mains sur les épaules de Stafford :

— Jurez-moi, jeta-t-elle dans un petit cri tragique, jurez-moi!

Puis, aussitôt, confuse de son transport :

— Non, ne jurez rien, Stafford. Je suis aussi sûre de votre amour que du mien. Mais, si jamais une autre vous arrache à moi, eh bien! je ne veux pas que vous me le disiez. Promettez-moi que vous ne direz rien. Je supporterai de vous avoir perdu tant que vous serez loin. Mais, si je vous voyais...

Elle se jeta sur sa poitrine avec l'abandon d'un enfant.

Un sanglot monta à la gorge de Stafford.

— Ida, dit-il, surmontant son émotion, je vous jure de vous aimer pour jamais.

— Mais, si vous rompez votre serment, promettez-moi, Stafford, de ne plus essayer de me revoir. Jurez-le-moi, jurez!

XIV

Un bonheur trop complet ne va pas sans une certaine angoisse. Ida se demandait si c'était bien elle la jeune fille qui avait, jusqu'à présent, vécu à Héronedale, ou si elle avait changé avec une autre.

Son jeune bonheur avait opéré en elle une telle trans-

formation que Jessie et Jason et même le bouvier William, qui passait pour simple d'esprit, remarquaient l'animation plus vive de son teint, l'éclat de ses yeux, le timbre joyeux de sa voix. Seul, l'indifférent sir Héron ne s'en apercevait pas.

Pourtant, personne ne se doutait de la cause de cette allégresse; aucun d'eux n'avait jamais vu ensemble Ida et Stafford, bien que ceux-ci se rencontrassent tous les jours aux abords de la rivière ou du lac. Ils échangeaient les éternels propos d'amour, se félicitaient du doux présent et attendaient avec confiance un avenir plein de bonheur.

— J'ai l'intention de prendre le taureau par les cornes, dit Stafford un jour.

— Vous parlez de votre père ou du mien?

— Des deux. Nous venons de passer une quinzaine délicieuse qui, tour à tour, me paraît une année ou une heure; mais ceci ne peut se prolonger. J'ai hâte que vous soyez mienne pour jamais. Dès que mon père, son affaire mise sur pied, aura retrouvé sa liberté d'esprit, je lui dirai que je suis le plus heureux des hommes et je lui demanderai qu'il se charge de négocier avec votre père.

Ida poussa un soupir.

— Oui, oui, je sais bien, chérie, que sir Héron sera difficile à aborder. Je ne le ferai pas moi-même, je ne suis pas diplomate. Mais personne ne résiste à mon père, et je sais que j'agirai bien en lui faisant confiance de mes projets d'avenir.

— Que pensera-t-il quand vous lui avouerez que vous voulez épouser une simple petite fille sans fortune? Croyez-vous que le grand Stephen Orme sera comblé de joie?

— Je crois que, quand il vous verra... Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-il brusquement.

Ça, c'était une amazone qui traversait la bruyère. Son costume de cheval moulait admirablement son buste souple, et le rayon de soleil perçant les nuages mettait en lumière son beau visage.

— C'est M^{lle} Falconer, dit Ida tranquillement; c'est elle, n'est-ce pas?

— Oui, dit Stafford, indifférent.

— Elle nous a vus.

— Eh bien! qu'importe? D'ailleurs, elle n'a pas retourné la tête en passant.

— Justement, répliqua Ida, avertie par son instinct de femme. Elle nous a aperçus du haut de la colline.

Elle suivit un instant des yeux l'amazone qui s'éloignait et elle frissonna.

— Qu'avez-vous, chérie? demanda-t-il, inquiet, lui prenant les mains.

— Je ne sais pas. (Elle essaya de rire.) Il m'a semblé que l'on me marchait sur le cœur... Je suis très sotte... Elle est très belle, Stafford. Vous avez raison de dire que c'est une statue splendide,... ou plutôt non, une statue n'est pas ainsi pleine de vie, de puissance. Elle m'a presque paru ce que vous dites aussi, une tigresse... endormie pour le moment,... mais...

Stafford rit avec bonne humeur, amusé par la folie imaginaire de cette enfant aimée.

— Je vous assure, petite fille, que M^{lle} Falconer est une femme ordinaire, sans rien de mystérieux. Et, si elle nous a vus, j'en suis content. Je voudrais vous prendre par la main et dire à tous : « Voici le trésor que j'ai trouvé. »

Tant qu'elle avait été sous les yeux de Stafford et d'Ida, Maud Falconer avait continué sa promenade tranquille.

Loin de leurs regards, elle éperonna son cheval. Un feu sombre allumait ses yeux, et la colère crispait ses lèvres rouges. Pourtant, quand, devant la villa, elle mit pied à terre, elle avait repris son calme habituel. Une demi-heure plus tard, Stafford la trouva sur la terrasse, une tasse de thé à la main.

— Vous arrivez au bon moment, dit-elle, lui jetant un regard aigu auquel Stafford ne prit pas garde, tant le souvenir d'Ida lui était encore présent. Voulez-vous que je vous verse une tasse de thé? Avez-vous été très loin?

— Non, pas très loin. Mais, vous aussi, vous avez fait une promenade. C'est étonnant que nous ne nous soyons pas rencontrés.

— Étonnant, répéta-t-elle. Je n'ai rencontré ni vu personne.

Une auto s'arrêta au bas des degrés. Falconer en descendit. En passant, ses yeux pénétrants s'arrêtèrent un instant sur les deux jeunes gens, l'un près de l'autre. Stafford se leva et salua.

— Heureux de vous revoir, monsieur Falconer, dit-il cordialement. Londres est-il toujours à la même place?

— Eh oui! La vieille ville est toujours là, regardant, impassible, les choses et les hommes passer, s'enflammer et s'éteindre... Non, merci, je prendrai tout à l'heure le thé dans ma chambre.

— Et, en fille dévouée, je vais aller vous le servir.

Maud se leva et suivit son père.

— Eh bien? dit-elle quand il se fut installé dans un fauteuil.

— Eh bien! je suis de retour, dit-il, la regardant avec un sourire énigmatique. Je suis revenu parce que sir Stephen signe le traité ce soir. C'est la conclusion.

Elle inclina la tête.

— Et vous? Avez-vous...?

Il étendit sa main large et la referma.

— Oui, je le tiens serré. Un tour de vis et il sera écrasé comme un citron.

— Vous êtes habile, dit-elle, avec un sourire de satisfaction. Arriver à ce résultat en moins d'une quinzaine...

— Le travail a été dur... Il m'a coûté des efforts et de l'argent. Je tiens Black Steve — je veux dire sir Stephen — sous mon pouce. Ce soir, le soir de son triomphe, je vais le briser comme une coque d'œuf.

— Vous allez le ruiner?

— Je le ruinerai.

— Sans rémission?

— Sans rémission! Il ne lui reste pas une planche de salut.

— Si, une encore, dit-elle très bas, comme se parlant à elle-même.

— Hein? Qu'est-ce que tu dis? Il lui reste une chance? Laquelle, je te prie?

Elle leva sur lui des yeux froids et soutint, sans broncher, le regard paternel.

— Le mariage de son fils avec votre fille.

M. Falconer sursauta, devint rouge pourpre; ses yeux s'emplirent de colère.

— As-tu perdu l'esprit? gronda-t-il. Parles-tu sérieusement ou est-ce que tu plaisantes? Avec toi, l'on ne peut jamais savoir. Si c'est une plaisanterie, je la trouve de mauvais goût.

— Je ne plaisante pas et je suis en possession de tout mon bon sens, affirma Maud, parfaitement calme. Je vous parle très sérieusement.

Il se leva avec impatience.

— Tu veux dire que toi... que lui... Que le diable vous emporte!... S'il y eut jamais un homme à plaindre, c'est bien celui qui est ton père.

— Pourquoi? Ne suis-je pas toujours une fille dévouée? Ne suis-je pas, pour le moment, parfaitement franche avec vous?

— Tu es toujours une énigme pour moi, dit-il. On ne peut jamais savoir le fond de ta pensée. En somme, quel jeu joues-tu?

— Faut-il que vous soyez obtus, mon pauvre papa! Je suis sûre qu'il n'y a pas une femme ici qui n'ait deviné que

j'aime Stafford Orme, malgré mes efforts pour le cacher.

— Tu aimes Stafford Orme?... Eh bien! pourquoi cet âne ne vient-il pas tout de suite faire sa demande?

— Pourquoi? Parce qu'il n'en a pas la moindre envie.

M. Falconer s'emporta :

— Hein? Tu ne vas pas dire, fille sans honte, que tu aimes un homme qui... avant que...

Un rire léger lui coupa la parole :

— Je n'ai aucune honte de dire que je l'aime, mon père. Nous n'avons pas, sur le sujet, les mêmes idées.

M. Falconer passa la main sur son front.

— Tu me rends fou. Oui, me dire en face que tu aimes le fils de mon ennemi, que tu veux l'épouser! Oser me demander d'oublier ma juste vengeance et de me servir de mon emprise comme d'un levier pour le forcer... Te reste-t-il la notion du bien et du mal? Es-tu dépourvue de toute fierté?

Cet éclat ne souleva chez Maud aucune émotion.

— Il y a quinze jours, je me serais posé la même question, dit-elle froidement. Maintenant, il est trop tard.

— Tu veux dire?

— Je veux dire que je l'aime si profondément que la vie sans lui...

— Il te faudra pourtant vivre sans lui, car je ne t'aiderai pas. Le fils de Stephen Orme! Non, ôte-toi cette idée de la tête, ma fille.

Elle rit légèrement, se leva, posa sa main sur le bras de son père.

— Mon papa chéri, dit-elle, d'une voix douce, mais qu'une violente passion contenue à grand'peine faisait vibrer, vous ne savez pas ce que c'est que l'amour, et vous ne me connaissez pas très bien. Je ne me connais moi-même que depuis quelques jours. J'ai été imprudente; j'ai joué avec le feu et je me suis brûlée.

La passion éclatait dans ses yeux, dans la torsion de ses lèvres rouges. La pression sur le bras de son père se resserra. Après une pause de silence, elle reprit :

— Je suis venue à vous, père. Vous me demandez de chasser mon amour... Croyez-vous que je n'ai pas essayé? Je l'ai combattu. Je me suis moquée de moi-même. J'ai ri de ma faiblesse. J'ai cru avoir triomphé du sentiment qui, chaque jour, s'insinuait... et je me trompais. Le seul son de sa voix me fait frissonner. Ayez pitié de moi, papa... Mais non, je n'implore pas la pitié. Ce que je vous demande, c'est votre sympathie et votre aide...

Elle leva sur son père ses beaux yeux pleins de prière et d'orgueil brisé.

— Il faut m'aider, papa. Je l'aime. Je veux être sa femme. Je ne pourrais pas vivre sans lui.

M. Falconer mordait sa lèvre épaisse.

— Tu parles comme une folle, gronda-t-il.

— Oui, je suis folle, je suis folle, je le sais. Mais je ne recouvrerai jamais la raison... Jour et nuit, c'est à lui que je pense...

Elle se couvrit le visage de ses deux mains; puis, les abaissant, elle reprit, avec la même passion :

— Et, tout le jour, il faut me contenir pour que l'on ne s'aperçoive pas de ma folie, car je sens des yeux qui m'épient quand je le regarde, des oreilles qui écoutent le son de ma voix quand je lui parle. Il me faut, tout le jour, me tenir le cœur à deux mains quand je sens que l'amour déborde.

M. Falconer arpentait la chambre, marmonnant des jurons. Cette étrange fille, capable de souffrir si intensément, était son enfant, la chair de sa chair, et il l'aimait. Il vint se planter devant elle.

— Et lui, ce Stafford? Ne m'as-tu pas dit qu'il reste indifférent?

— Je vous ai dit la vérité. Il ne m'accorde aucune attention.

M. Falconer, son amour-propre blessé, proféra de nouvelles imprécations.

— Et pourtant, malgré tout, tu veux l'épouser?

Elle inclina la tête.

— Peut-être y en a-t-il une autre dans le chemin? suggéra-t-il.

— Oui, dit-elle avec décision. C'est une jeune fille du pays, la fille d'un fermier, je crois.

— Et cela ne t'a pas guérie?

Elle secoua la tête.

— Il ne s'agit que d'un caprice passager. La petite lui plaît et s'est emparée de son imagination. Elle ne le retiendra pas longtemps.

Elle repoussa, d'un geste de la main, l'obstacle invisible. Son père la regardait avec stupéfaction.

— Sais-tu bien ce que tu cherches, ma petite fille? Une vie de désillusions, l'enfer d'être mariée à un homme qui ne vous aime pas.

Une flamme monta à ses yeux et à ses joues.

— Qui ne m'aime pas, dit-elle, d'une voix basse et vibrante, qui ne m'aime pas encore, mais qui m'aimera. Ne croyez-vous pas que je saurai lui apprendre à m'aimer? Ne suis-je pas digne de l'être? Croyez-vous qu'un homme pourrait me résister si j'entreprenais de le conquérir? Je connais ma puissance; chaque femme connaît son pou-

DEUX FIANCÉES

voir. Livrez-le-moi une semaine et vous verrez... Il me rendra dix fois plus que je ne lui donne. N'ayez pas peur de l'avenir, mon père, je m'en charge. Aidez-moi *maintenant* comme je vous l'ai demandé.

— Tu me demandes trop, dit-il, sévère.

Elle devint d'une pâleur de marbre, l'éclat de ses yeux s'éteignit.

Il la regarda avec épouvante, craignant qu'elle ne s'évanouît. Il la soutint.

— Je mourrai, murmura-t-elle. Je mourrai de chagrin.

Il réprima un cri et lui serra violemment les mains. Il murmura comme si les mots lui étaient arrachés :

— Je ferai ce que tu veux. Tu arrives toujours à tes fins. Mais rappelle-toi : un jour tu regretteras de m'avoir forcé à t'obéir.

Elle poussa un long soupir de contentement et, les mains sur les épaules de son père, elle l'embrassa.

— J'accepte le risque, dit-elle avec un rire forcé.

Puis, après un moment :

— Vous jouerez soigneusement votre rôle, n'est-ce pas, père chéri? Laissez croire à sir Stephen que c'est le désir de Stafford.

— Laisse-moi gouverner mon jeu, gronda-t-il. J'essaierai de t'épargner la honte. Va, maintenant, j'aime mieux être seul.

XV

Pendant que, ce même soir, Stafford, s'habillant pour le dîner et la fête qui devait suivre, se demandait s'il serait sage de parler sur-le-champ d'Ilda à son père, Howard entra chez lui.

Etudiant son ami d'un œil approbateur :

— Une cravate blanche, ce soir, Staf?

— Oui, il y a un bal, dit Stafford distraitement.

Que dirait son père? L'approuverait-il et se rendrait-il à Hérondale dès le lendemain? Oui, ce n'était pas douteux.

— Un bal. Rien de plus important? N'as-tu pas noté les alternatives de doute et d'espoir qui ont agité nos financiers, ces jours derniers?

— Non, je n'ai rien remarqué de plus que d'habitude.

— C'est heureux d'être jeune et dégagé de tout souci. Eh bien! je crois que c'est ce soir qu'aura lieu l'annonce du grand événement... Quelque chose flotte dans l'air, et je m'imagine que l'on va nous annoncer officiellement la

fondation de la société. Il s'agit de l'établissement d'une ligne de chemin de fer.

— Je sais, interrompit Stafford légèrement, tu me l'as déjà dit. Je n'ai jamais douté de la mise sur pied. Père réussit dans tout ce qu'il entreprend.

— Combien de fois te proposes-tu de danser avec cette déesse grecque?

— Tu parles de...

— De M^{lle} Falconer, naturellement.

— Quelle arrière-pensée dicte ta question?

— Pardon, si je suis impertinent. Mais je gage qu'à cette heure toutes les dames de la fête se la posent comme moi.

Et, sans tenir compte du froncement de sourcils de l'autre, il continua :

— Je connais la paresse de ton pauvre intellect. Pourtant, tu dois bien te douter que l'attention particulière que tu accordes à M^{lle} Falconer a été remarquée.

— Hein! Mes attentions pour M^{lle} Falconer? Tu te moques, je pense?

— Railler? Avec toi, c'est perdre son temps. Je suis très sérieux. Peut-être eût-il été plus exact de dire : l'attention dont M^{lle} Falconer t'honore.

— Ecoute, mon vieux, c'est une sottise. M^{lle} Falconer et moi, nous sommes bons camarades... J'apprécie aussi sa superbe voix. Mais de là à t'imaginer... Non, mon vieil Edmond, laisse-moi rire, car aujourd'hui c'est toi qui fais l'idiot.

— Très bien, répondit philosophiquement Howard.

Comme celui-ci l'avait dit, une animation particulière régnait dans les salons. Stafford, dans le hall, vit la belle Maud Falconer descendre l'escalier. Elle était habillée d'une superbe toilette argent et noir qui mettait admirablement en valeur sa beauté de type classique.

Elle s'arrêta un instant dans sa marche triomphale.

— Avez-vous vu mon père, monsieur Orme? demanda-t-elle, avec le sourire qui adoucissait son visage chaque fois qu'elle s'adressait au jeune homme. Savez-vous s'il est descendu?

— Non, dit-il.

Et, oubliant la recommandation de Howard, il ajouta :

— Quelle splendide robe, Mademoiselle!

— Vous me rassurez, répliqua Maud. Je doutais un peu, mais maintenant...

Sir Stephen, descendu au dernier moment, jeta à son fils un regard d'amour et offrit son bras à lady Clamford. Son attitude exprimait la joie du triomphe. De toute évidence, c'était un homme heureux.

Après le dîner, dès que les dames se furent retirées, les financiers se rapprochèrent de sir Stephen, et Griffenberg demanda :

— Eh bien ?

— Oui, c'est fait. Un avion nous amènera mon secrétaire vers minuit. Nous nous retrouverons dans la bibliothèque — disons à minuit et demi ? — pour les signatures. Est-ce entendu, Plaistow ?

Sir William, dans un grognement, donna son approbation.

Le bal commença vers dix heures. De nombreux invités étaient venus de tous les points de la contrée et, la plupart, visitant pour la première fois la villa, s'émerveillaient.

Quoique Stafford n'eût fait que rire des propos de Howard, de s'en souvenir l'empêcha d'inviter Maud Falconer. Enfin, au bout d'une heure, ne pouvant différer sans impolitesse, il s'approcha d'elle.

— Une danse, dit Maud, quand Stafford eut présenté sa requête. Il m'en reste une, une seule, justement celle-ci.

Il glissa son bras autour d'elle et l'entraîna. Maud frissonna. Stafford dansait bien. Il goûta la parfaite harmonie de leurs mouvements rythmés, et le plaisir lui fit oublier même sa partenaire. Quand celle-ci s'arrêta brusquement, il sortit de son rêve.

— Etes-vous fatiguée ? s'inquiéta-t-il. Mademoiselle Falconer, vous dansez admirablement.

Une faible rougeur monta à ses joues.

— On dit que, lorsqu'il y a accord dans la danse, il n'y en a pas dans l'amitié, dit-elle.

— Vraiment ? Je me demande qui peut inventer ces sots dictons. Il me semble plutôt que d'avoir partagé un plaisir facilite les bons rapports. Ne le croyez-vous pas ?

— Je le crois, dit-elle d'une voix contenue. Je ne danserai plus ce soir. Je... je me sens un peu fatiguée.

— A votre gré. Pour mon compte, je regrette votre décision. Vous avez fait, sans doute, une trop longue promenade cet après-midi. Voulez-vous que je vous conduise un peu à l'écart ? Je vous ferai apporter une coupe de champagne.

— Non, merci, dit-elle précipitamment, craignant de le voir s'éloigner.

Il la conduisit à la serre des fougères et lui trouva un siège, près d'un bassin avec un jet d'eau. Quand elle se fut assise gracieusement, il remarqua, pour la centième fois, combien elle était belle, et, pour la centième fois, la compara à Ida, à sa douce fiancée qui restait toujours infiniment au-dessus.

Maud parut sortir d'un rêve.

— Savez-vous, monsieur Orme, depuis quand nous sommes vos hôtes? Je disais ce soir à mon père que nous ne pouvons demeurer davantage. Il est grand temps que nous prenions congé.

— Mais non, protesta Stafford. Si le séjour vous plaît, prolongez-le autant que vous voudrez.

— Si le séjour me plaît? répéta Maud.

Elle leva un instant les yeux sur lui :

— Pouvez-vous croire que, chez vous, je ne suis pas heureuse?

— Au contraire, j'espère que vous l'êtes, et mon père le souhaite aussi. Je suis sûr d'exprimer sa pensée en vous disant qu'il ferait tout pour que vous vous plaisiez chez lui.

— Vous admirez votre père? Vous l'aimez beaucoup?

— Il n'y eut jamais meilleur père! affirma Stafford avec conviction.

— Et sir Stephen pense qu'il n'y eut jamais un fils qui pût être comparé au sien. Je crois que vous seriez tous deux disposés à vous sacrifier l'un pour l'autre. Est-ce que je me trompe, monsieur Orme?

De nouveau, elle chercha ses yeux et lui sourit. Stafford était devenu très sérieux.

— C'est vrai. Il n'est pas de sacrifice que je ne ferais pour l'amour de mon père. Mais, jusqu'à présent, tous les sacrifices sont de son côté. Toute sa vie, il a travaillé pour moi. Il travaille encore... Ah! voici M. Falconer.

L'homme d'affaires était dans la porte, l'air soucieux. Quand son regard se porta sur les deux jeunes gens, ses lèvres se serrèrent.

— J'espère que vous n'allez pas nous enlever déjà M^{lle} Falconer, Monsieur? dit Stafford, souriant.

Ralph Falconer secoua la tête.

— Sir Stephen vous demande de le rejoindre dans la bibliothèque, monsieur Orme, et il désire que je vous accompagne.

— Je vous suis, si Mademoiselle veut bien m'excuser.

Il se leva et il crut voir que la main de Maud, sur son bras, tremblait.

— Se passe-t-il quelque chose de particulier, Monsieur? demanda Stafford, comme il suivait Falconer.

— Je ne pense pas. Simplement une question d'affaires, j'imagine. Le secrétaire de votre père, M. Murrey, arrive de Londres, et je crois qu'il a apporté des nouvelles.

Stafford jugea l'explication boiteuse. Il remarqua l'agitation des financiers causant entre eux, dans le hall, avec animation et il surprit des regards dirigés vers lui.

Dans son cabinet, sir Stephen, une boîte de dépêches ouverte devant lui, accueillit son fils avec une joyeuse exclamation :

— Toi, Stafford ! Tu ne pouvais mieux arriver. Ne vous retirez pas, Falconer. Vous n'êtes pas de trop pour entendre la bonne nouvelle.

Ses yeux, où brillait un éclair de joie, allaient de l'un à l'autre.

— Murrey vient juste de m'apporter ces papiers, dit-il. Je ne vais pas t'ennuyer de détails, Staf ; tu sais que, depuis quelque temps, je travaille à mettre sur pied une vaste entreprise. Tous ces jours derniers ont été un terrible suspens, mais, ce soir, c'est le succès. Je sais, Staf, que tu ne te soucies guère de l'argent, et, franchement, je puis dire que, pour moi non plus, ce n'est pas la question principale, quoique le profit énorme ne sera pas à dédaigner. Mais c'est la route ouverte aux honneurs.

— Si son plan réussit, votre père deviendra pair du royaume, monsieur Stafford, interrompit sèchement Falconer.

— Si ? répéta sir Stephen, souriant.

Falconer, d'un signe du menton, indiqua la boîte de dépêches. Sir Stephen l'ouvrit et en tira une large enveloppe.

Il la tint un moment entre le pouce et l'index, enfin la déchira, en tira une feuille de papier qu'il étudia un instant. Aussitôt, le sourire s'évanouit, son visage devint d'une pâleur cendreuse.

Stafford, épouvanté, passa un bras autour de ses épaules pour le soutenir.

— Qu'y a-t-il, père ? De mauvaises nouvelles ?

Sir Stephen promena autour de lui des yeux égarés qui enfin se fixèrent sur Falconer.

— Tu m'as trouvé, ô mon ennemi, murmura-t-il, les lèvres blanches.

Stafford, atterré et ne comprenant pas, regardait tour à tour les deux hommes.

Sir Stephen souleva la main et, s'adressant à son fils :

— Cet homme, ... cet homme m'a trahi.

Stafford foudroya l'autre du regard. Falconer ne broncha pas.

— Permettez-moi de m'expliquer, dit-il froidement. Votre père emploie un mot violent pour qualifier un procédé courant dans le monde des affaires.

— Non, soupira sir Stephen. La trahison n'est pas chose commune.

Falconer se tourna vers Stafford :

— Il se trouve, monsieur Orme, que votre père et moi

nous poursuivions tous les deux la même affaire. Il s'agit de l'acquisition de terrains et de certains droits qui permettront l'établissement d'une ligne de chemin de fer dans la partie la plus pleine d'avenir de l'Afrique australe.

Sir Stephen se tenait penché en avant, les yeux fixés sur le masque épais de son adversaire.

Falconer continua :

— Votre père avait des raisons d'espérer qu'il obtiendrait ces droits : il ne pouvait se douter que j'en poursuivais moi-même l'obtention depuis plusieurs années. La victoire m'est restée. Et ces documents, sans doute, en apportent la preuve. C'était une question de prix... J'ai mis la plus forte enchère... Naturellement, il y a eu quelques complications dont je vous épargne les détails. Il est probable, d'ailleurs, que vous n'y comprendriez rien. C'est une simple question d'affaires.

— Non, c'est une vengeance, protesta sir Stephen, d'une voix rauque. Stafford, dans le passé, j'ai fait tort à cet homme. Je m'en suis repenti et je lui ai offert de réparer. Il a repoussé mon offre et, ici, dans cette maison même, il m'a affirmé avoir pardonné et oublié. Il a feint l'amitié... et, à l'abri de ces beaux sentiments, il a travaillé à ma ruine.

— Votre ruine? répéta Stafford à voix basse. N'exagérez-vous pas, mon père?

— C'est la ruine, affirma sir Stephen, d'une voix qui s'étranglait. Si tu en doutes, tu n'as qu'à le regarder.

Le sourire sardonique de Falconer fit tressaillir Stafford.

— Est-ce vrai, monsieur Falconer?

— Dans un sens, oui. C'est-à-dire que je tiens dans mes mains le sort de votre père.

Sir Stephen poussa un gémissement.

— C'est vrai, Stafford. Je vois clair, maintenant.

— Naturellement, mon cher Steve — oh! pardon, sir Stephen, — je suis, comme vous le dites, le maître de la situation. Vous l'avez été autrefois. Les rôles sont renversés, chacun son tour.

Sir Stephen retomba lourdement dans son fauteuil. Enfin, s'adressant à son fils :

— Il a raison, dit-il, c'est son tour. Mais, ce qui m'est bien plus dur que la perte d'argent, c'est la perte de mon honneur. Je ne pourrai supporter d'entendre réveiller le passé. Il le sait, Stafford, il le sait...

L'angoisse de son père, devenu subitement un vieillard, affola Stafford. Il se tourna vers Falconer :

— N'aurez-vous pas pitié? implora-t-il. Si mon père a eu envers vous des torts graves, votre vengeance n'est-elle pas trop sévère?

Falconer regarda l'un après l'autre le père et le fils.

— Je crois que vous m'avez mal compris, dit-il sèchement. Je n'ai pas l'intention de ruiner votre père ni de lui enlever son bon renom. J'en aurais le droit et, en rentrant ici, cet après-midi, j'y étais résolu. Mais j'ai entendu une chose qui a ébranlé ma résolution.

Sir Stephen se pencha en avant, ses yeux ardents sur son ennemi, et Stafford lui pressa l'épaule en marque d'affection.

— Qu'avez-vous entendu, monsieur Falconer? demandait-il, s'efforçant au calme.

— J'ai entendu que vous aviez le désir d'épouser ma fille Maud, monsieur Orme. Il n'est pas d'usage de ruiner délibérément son gendre.

XVI

Rien, dans l'attitude de Stafford, ne trahit le choc reçu. Il demeura immobile, regardant M. Falconer avec des yeux sans expression. Un instant, il crut que celui-ci avait perdu la raison, puis pensa qu'il y avait erreur, que M. Falconer avait mal entendu le nom.

Mais, visiblement, les deux hommes attendaient qu'il s'expliquât. Le sang lui monta au visage. Cet homme disait-il vrai quand il répétait que lui, Stafford, passait pour être épris de Maud Falconer? La honte d'avoir un démenti à lui infliger le fit pâlir. Et, pourtant, il fallait décliner le soi-disant honneur.

Sir Stephen s'agrippait des deux mains aux bords de la table.

— Stafford, est-ce vrai? dit-il, d'une voix pâteuse, mais empreinte d'un indicible soulagement. Je ne savais pas, tu ne m'en avais pas parlé.

Stafford se tourna vers lui, désespéré. Comment s'expliquer devant cet homme, le père de la jeune fille?

— Tu ne me l'as pas dit, continuait sir Stephen, mais je ne me plains pas, mon enfant. Tu avais bien le droit de choisir ton moment, et les amoureux se plaisent à garder leur secret le plus longtemps possible.

Falconer, impassible, continuait d'étudier le père et le fils.

— Je sens que je suis de trop, dit-il, et je crains d'avoir parlé un peu prématurément, mais les événements m'ont forcé la main. Orme, j'ai voulu vous rendre votre repos d'esprit, vous prouver que la vengeance, dans ces circons-

tances, m'était impossible. Je vous laisse vous entendre avec votre fils.

« Je dois ajouter que, comme la plupart des pères modernes, je suis dans les mains de ma fille. Puisque ces jeunes gens se sont arrangés entre eux, le seul parti à prendre, c'est de leur lâcher la bride de bon cœur. Encore un mot, Orme. Nous garderons, dans l'entreprise, nos positions respectives, celles que nous avions vis-à-vis l'un de l'autre jusqu'à aujourd'hui, c'est-à-dire comme si vous aviez gagné sur toute la ligne, ainsi que vous pensiez l'avoir fait. »

Et, avec un salut s'adressant au père et au fils, il se retira.

Stafford s'était inconsciemment retiré en arrière, derrière son père qui passait sa main sur ses yeux comme un homme frappé d'un éblouissement à la suite d'un grand danger auquel il vient d'échapper par miracle. Il lui posa la main sur l'épaule, et sir Stephen tressaillit comme s'il avait oublié la présence de son fils.

— Stafford, dit-il péniblement, je n'ai échappé que de peu... Je suis humilié que tu aies été témoin de ma défaite...

— Ne prenez pas la chose trop à cœur, mon père, murmura Stafford, sans trop savoir ce qu'il disait.

— Ce n'est pas mon premier échec. Comme tous les hommes qui ont connu le succès, il m'a fallu en subir beaucoup. Je me redressais et reprenais la montée avec d'autant plus d'ardeur que la chute avait été plus profonde. Mais ceci..., ceci m'eût écrasé définitivement.

— Serait-ce la ruine complète, mon père? Ne vous resterait-il aucune ressource?

— Aucune, répondit sir Stephen, la tête courbée sur sa poitrine. J'ai engagé dans cette aventure tout ce que je possède et même davantage. Je ne puis te donner, Stafford, toutes les précisions sur le plan poursuivi. Il suffit que je te dise que, si je n'avais pas obtenu la concession, le Tribunal eût prononcé ma banqueroute. Et j'entraînais, dans le même gouffre, beaucoup de gens, beaucoup d'amis qui m'ont fait confiance.

Stafford respira péniblement. Il voulait se raccrocher à l'espoir qu'il lui restait une chance de sauver Ida qu'il aimait et, par-dessus tout, garder son honneur.

— Même s'il en était ainsi, mon père, dit-il, beaucoup d'autres ont connu la mauvaise fortune, l'ont combattue et se sont relevés. Vous n'êtes pas vieux, vous avez encore devant vous de longues années, vous êtes habile... et vous n'êtes pas seul, ajouta-t-il plus bas. Je sais que je ne suis guère capable de vous seconder beaucoup, mais je

ferais tous mes efforts. M. Falconer nous a battus; nous ne sommes pas écrasés, nous nous relèverons. Cela ne vous ressemble pas de vous laisser aller au découragement.

Sir Stephen releva la tête, fixa sur son fils un regard singulièrement mêlé d'orgueil, de surprise et d'appréhension.

— Que me racontes-tu là, Stafford? Où veux-tu en venir? Tu as entendu Falconer : il me laisse la concession, et personne ne saura qu'il m'avait volé le marché. Tu aimes sa fille; il n'a pas l'intention, il te l'a dit, de faire tort à son futur gendre.

Il se leva et arpena la pièce.

— Je sais, mon enfant, continua-t-il, que ceci blesse ta fierté; mais, je t'en supplie, ne permets pas à ton orgueil de dresser un obstacle.

— Mon père..., commença Stafford qui ne pouvait pas plus longtemps cacher la vérité.

Sans lui laisser le temps de formuler sa protestation, son père s'arrêta devant lui, le visage convulsé.

— Non, non, Stafford, je t'en prie, n'écoute pas ton orgueil, écoute plutôt ton malheureux père. Tu ne sais pas..., tu ne comprends pas... Ah! s'il ne s'agissait que d'une perte d'argent!

Il eut un rire sauvage.

— Crois-tu que je m'en soucierais, à moins que ce ne soit pour toi? Non, mille fois non. Je suis encore jeune..., je recommencerais, j'aurais le monde devant moi et j'en ferais de nouveau la conquête... Mais il s'agit de bien autre chose. Ralph Falconer peut tout m'enlever : ma fortune, mes amis..., ma réputation d'honnête homme...

Stafford tressaillit et son visage se durcit. Sir Stephen remarqua le changement et, dans une ardente invocation :

— Je t'en supplie, mon fils, ne te détourne pas de moi; ne sois pas sans pitié. Ne me juge pas plus sévèrement que je ne mérite. Tu as mené, sur une route unie et toute droite, une existence facile, entourée d'honneurs. Moi, il m'a fallu combattre, et quelquefois les mains liées, contre des ennemis qui ne songeaient qu'à me dépouiller. J'ai été contraint parfois de me servir de leurs armes... et j'ai été obligé d'employer des moyens que tu désapprouverais. Mais, je t'en prie, Stafford, ne te détourne pas. J'aurais tout donné pour que, ceci, tu ne l'apprisses jamais. Ralph Falconer connaît tout mon passé et il pourrait me faire perdre cette réputation d'honnête homme que je me suis efforcé d'acquérir pour te laisser un nom sans tache.

Stafford étouffa un gémissement.

Sir Stephen s'approcha de lui.

— Pardonne-moi, Stafford; pardonne-moi de te faire tant souffrir. Sans Falconer, tu n'aurais jamais su. Mais il était nécessaire de t'expliquer pourquoi il nous faut le prendre pour allié plutôt que de nous en faire un ennemi. Stafford, mon enfant, ne me repousse pas...

La violence de son émotion étouffait sa voix. Stafford lui tendit la main, et son père s'y accrocha comme l'homme qui se noie s'accroche à la bouée de sauvetage.

— Que Dieu te bénisse, mon fils! Je connaissais ton cœur et j'aurais dû savoir que tu ne me renierais pas. Tu comprends bien que ce n'est pas pour moi seul que je combats, mais que je lutte surtout pour l'amour d'un fils dont je suis orgueilleux.

— Je sais, mon père, balbutia Stafford.

Sir Stephen lui serra la main à la briser.

— Essaie d'oublier ce que je t'ai dit sur le passé, Stafford, et regardons l'avenir, ton avenir. La route, devant toi, est riante, Staf. Tu as choisi une aimable jeune fille, très belle et d'une distinction parfaite. Elle n'est que la fille de Ralph Falconer, c'est vrai, et j'avais pour toi de plus hautes ambitions, mais qu'importe, Maud saura tenir sa place parmi les femmes du plus haut rang.

« J'aurais voulu te voir marié dans la noblesse, Stafford, mais le titre viendra. Epouse la jeune fille que tu aimes et j'obtiendrai le titre de pair que je te léguerais. Je n'aurai pas travaillé en vain. Je laisserai un beau nom à mon fils. »

De nouveau, sa voix s'enroua.

— Je ne parle, mon enfant, que de ce que j'ai fait pour toi. Mais ne crois pas que j'oublie tout ce que tu me rends. Trop de pères ne recueillent que de l'ingratitude et de l'indifférence. Toi, tu me rends mon affection, je le vois, je le sens. Et, aujourd'hui, tu me paies au centuple en t'interposant entre moi et le malheur. Sois béni, Stafford, et que tu reçoives, en retour, tout le bonheur que tu mérites.

Un silence tomba qui laissa percevoir le murmure des voix et les rires des gens dans la serre. Stafford demeurait immobile, comme pétrifié. Il avait la sensation d'être saisi entre les tentacules d'une pieuvre sans pouvoir se dégager de l'étreinte. Il se sentait même incapable de protester. Enfin, il se leva, et la pièce tourna autour de lui.

Son père lui mit les deux mains sur les épaules.

— Il ne faut pas que je continue plus longtemps, Staf, dit-il affectueusement. J'oublie que je te retiens loin d'elle et elle doit t'attendre. As-tu l'intention d'annoncer

ce soir vos fiançailles? Ce serait une excellente occasion.

La musique de danse martelait douloureusement le cerveau de Stafford. Qu'allait-il répondre à son père qui attendait, tout souriant?

— Non, père, pas ce soir. Je préfère m'entendre d'abord avec M^{lle} Falconer.

— Très bien. Tu as le droit de choisir ton moment.

On frappa à la porte. C'était Murrey, le secrétaire.

— M. Griffenberg et sir William désirent vous voir, sir Stephen, dit-il, d'un ton significatif.

— Très bien, Murrey. Fâché de les avoir fait attendre. Je suis à eux tout de suite.

Avec un regard de gratitude à son fils, le brillant financier, langé, une fois de plus, sur la voie du triomphe, sortit pour faire part du succès à ses associés.

Resté seul, Stafford essaya de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Par son silence, il avait consenti à épouser Maud Falconer.

Comment l'avait-il pu, pendant que la douce vision du joli visage pur, des grands yeux violets, tour à tour doux et pensifs, confiants et pleins de tendre amour, d'une autre jeune fille n'avait pas cessé un instant de flotter devant lui? Ses yeux étaient fixés sur un rayon chargé de livres, mais ce qu'il voyait, c'était une gentille amazone, son aimée, l'unique aimée, descendant la colline ensoleillée, ses boucles folles soulevées par la brise, ses lèvres rouges entr'ouvertes par un sourire — le petit sourire grave qui, sous ses baisers, s'était fait plus grave encore et plus tendre.

Oh! qu'il l'aimait!... Et il ne pouvait plus conserver d'espoir... Il lui avait fait des serments... Il ne lui était pas permis de les tenir. Son devoir envers son père primait tout. Il fallait sauver, non point sa fortune qui n'eût compté pour rien, mais son honneur.

Et, même s'il n'était pas contraint d'épouser Maud Falconer, comment pourrait-il aller demander à Godfrey Héron, de haut lignage, de donner sa fille au fils d'un homme dont le passé était tel qu'il demeurerait à la merci d'un Falconer?

Stafford se leva et étendit les bras, comme pour repousser un poids trop lourd.

Le bal était dans son plein, et la joyeuse animation avait gagné même les plus rebelles.

Parmi les femmes élégantes, il distingua Maud Falconer, et celle-ci, comme attirée par un aimant, tourna les yeux vers lui. Aussitôt, un rayon les éclaira et une ombre de sourire arqua ses lèvres.

Ce regard et ce sourire produisirent sur Stafford un

singulier effet. La musique de la valse se changea en marche funèbre, et ce défilé brillant devint un cortège de funérailles. Il se rejeta en arrière, épouvanté, et gagna un petit salon où était dressé le buffet.

— Champagne! commanda-t-il.

Après qu'il eut bu une seconde coupe, il allait retourner au salon quand plusieurs hôtes entrèrent, tous hommes de la finance, exultant de la joie du triomphe.

M. Griffenberg s'exclama gaiement :

— Vous savez la bonne nouvelle? C'est splendide, merveilleux! Votre père est un homme étonnant. Il nous rend des points à tous, n'est-ce pas, Plaistow?

Sir William acquiesça d'un sourire.

— Orme, nous allons vider une coupe en l'honneur de la plus grande entreprise que sir Stephen ait encore tentée. Non, non, vous ne pouvez pas vous dérober.

Une vague d'amertume le submergea. Mais la tension dépassa ses forces et il se laissa aller. Il retourna au buffet. Le vin pétillant fut généreusement versé. Après quelques coupes, Stafford, d'abord morne et silencieux, devint aussi excité que les autres.

Falconer, qui se tenait un peu à part et gardait tout son sang-froid, ne cessait de le surveiller. Quand il jugea le moment favorable, il s'approcha du jeune homme.

— J'ai entendu s'enquérir de vous dans le salon de danse, Stafford, dit-il.

C'était la première fois qu'il se servait de ce nom, et le jeune homme en reçut le choc escompté. Il promena autour de lui le regard de l'homme qui a beaucoup bu, puis, d'une voix que lui-même ne reconnut pas :

— J'y vais, Monsieur; je vous remercie.

Il se dirigea vers la porte. Son père le retint d'un geste et alla à lui.

— Tu vois leur joie. Même pour eux, c'était une affaire de haute importance. Tu nous as tous sauvés, Staf.

Ses yeux se promenèrent, triomphants, autour de la salle de bal. Ils s'arrêtèrent sur Maud Falconer debout près d'une colonne de marbre blanc.

— Elle est très belle, Staf, murmura sir Stephen, la plus belle de toute cette assemblée. Je ne m'étonne pas que tu en sois amoureux.

Stafford rit, d'un rire dont son père n'eût pas manqué de remarquer l'amertume si l'amoureux supposé ne s'était précipitamment éloigné. Le fiancé par force alla vers Maud.

— C'est la danse que vous m'aviez promise, je crois, dit Stafford.

Personne, en regardant danser Stafford, ne se fût douté

qu'il venait de boire trop libéralement et que la tête lui tournait, pendant que son cœur battait désordonnement.

Il dansait machinalement, comme dans un songe, et demeurait absorbé. En passant devant une des portes, la jeune fille s'arrêta et demanda :

— Ne voudriez-vous pas que nous sortions un peu, il fait si chaud ?

— Très chaud, répéta-t-il, comme s'il se réveillait. Sortons, si cela vous plaît.

En passant dans une zone de lumière, Maud vit son visage contracté, ses lèvres serrées, son regard sombre. Elle frissonna.

Dès qu'ils furent dehors, Stafford respira longuement.

— Oui, il faisait chaud là dedans, dit-il.

Ils marchèrent lentement, croisant d'autres couples qui avaient, comme eux, fui le tumulte. Stafford commanda brusquement :

— Allons dans le jardin, nous serons plus tranquilles. J'ai à vous parler.

— Comme vous voudrez, dit-elle.

Son cœur battait très vite, et Stafford, s'il n'avait été si absorbé par ses propres pensées, eût remarqué qu'elle haletait.

Ils descendirent dans la demi-obscurité du beau jardin où les bruits de la fête n'arrivaient qu'assourdis. Stafford s'arrêta un instant. La tranquillité du lieu éveilla avec vivacité le souvenir des soirées d'Hérondale, des heures paisibles et chargées d'amour passées avec Ida. Chère douce Ida, tant aimée... Une douleur aiguë lui traversa le cœur. Il essaya de l'arracher comme on enlève une épine qui vous déchire.

— Que désirez-vous me dire ? demanda Maud avec une douceur persuasive.

Il continua de marcher, regardant droit devant lui. Enfin, se tournant pour la regarder en face :

— Ne le savez-vous pas ? dit-il.

— Je préfère que vous me le disiez, dit-elle, le regardant aussi fermement qu'il la regardait, quoique ses lèvres tremblassent. Je pourrais me tromper.

Poussé par le désespoir, il répondit sans détour :

— Je vous ai amenée ici, Mademoiselle, pour vous demander si vous consentiriez à devenir ma femme.

Stafford put voir la pâleur subite du beau visage. La main de Maud se serra sur son bras.

— Et vous désirez que je vous dise oui ? demanda-t-elle, très émue.

Un flot de sang monta au visage de Stafford, et ses yeux se baissèrent devant le regard fixé sur lui.

— Quelle autre réponse peut-on souhaiter quand on pose la question? dit-il, s'efforçant à sourire.

— De tout votre cœur? Eh bien! de tout le mien, je vous réponds : « Oui! »

Elle se serrait légèrement contre lui et levait vers le sien son visage irradié d'amour, d'un amour si ardent que Stafford, touché malgré lui, se pencha vers elle. Brusquement, elle se rejeta un peu en arrière.

— Est-ce vraiment de tout votre cœur? murmura-t-elle. Jamais encore vous ne m'avez dit un seul mot d'amour. Est-ce de tout votre cœur?

Les sourcils de Stafford se contractèrent et ses dents se serrèrent. Puisqu'il lui fallait mentir, autant valait le faire bien. Son sacrifice serait plus généreux. Sachant à peine ce qu'il disait, le cerveau encore excité par les fumées du champagne et le cœur déchiré par l'autre amour, il bégaya :

— Avant ce soir, je ne savais pas... Mais vous pouvez avoir confiance. Si je vous demande de m'épouser, c'est que j'ai la volonté d'être un bon mari; je le souhaite sincèrement.

De tels parjures font sans doute pleurer les anges. A peine le jeune Orme eut-il renié son premier amour qu'il se souvint de son autre serment prononcé à genoux : « Je vous aime pour la vie. »

Une demi-heure plus tard, tous deux remontaient les marches de la terrasse. Stafford était demeuré presque muet. C'était elle qui lui avait raconté comment elle l'aimait depuis le premier jour, depuis leur promenade sur le lac. Elle disait combien elle avait lutté contre ce sentiment qu'elle désespérait de voir partager et comment il l'avait dominée en dépit de sa volonté.

Stafford répondait par monosyllabes.

Le bal touchait à sa fin, et les danseurs désertaient le salon pour le buffet. En entrant, Stafford aperçut Howard venant à lui et, subitement, il se réveilla.

— Howard, dit-il, présente-moi tes félicitations. M^{lle} Falconer m'a promis d'être ma femme.

Howard ne broncha pas, mais regarda attentivement son ami. Ses paupières battirent légèrement. Il serra la main de Stafford et, s'inclinant devant Maud :

— Je vous félicite tous les deux de tout cœur, dit-il. J'espère que vous serez le couple le plus heureux du monde.

Maud dégagea son bras de celui de Stafford.

— Il est temps que je me retire, dit-elle. Bonsoir.



Le fumoir, quand Stafford le traversa, était plein de gens parlant fort, riant. Sir Stephen et Ralph Falconer étaient assis l'un près de l'autre, causant eux aussi avec entrain. Stafford eut l'impression que toute cette assemblée joyeuse insultait à son chagrin... A demi fou de rage, il prit un verre sur un plateau, l'avalait d'un trait et alla à son père.

— Présentez-moi vos félicitations, dit-il, d'une voix haute qui résonna dans la salle. M^{lle} Falconer vient d'accepter la demande en mariage que je lui ai adressée.

Un brusque silence succéda au bruit des conversations. Sir Stephen avait saisi la main de son fils et le félicitait chaudement. Stafford fut aussitôt entouré. Très pâle, mais le sourire aux lèvres, il répondit aux congratulations avec une amabilité de commande, pendant que, souffrant des tourments d'enfer, il se demandait s'il tiendrait jusqu'au bout ou n'allait pas plutôt se livrer à un éclat et proférer des malédictions.

Une heure plus tard, quand il se trouva enfin dans sa chambre, il ouvrit la fenêtre toute grande pour que l'air frais de la nuit rafraîchît son front brûlant. Ses lèvres parcheminées ne pouvaient prononcer aucune parole, mais son cœur exhalait un cri désespéré : « Ida! Ida! »

XVII

Au bout d'une heure, la première agitation passée, Stafford put envisager avec plus de calme sa pénible situation et calculer les conséquences du pas qu'il avait fait. Sa vie était gâchée, irrémédiablement, et non seulement la sienne, mais aussi celle de la jeune fille qu'il aimait, la seule qu'il eût jamais aimée.

Ida! Comment allait-il agir vis-à-vis d'elle? Il lui avait formellement promis que si ses sentiments changeaient il n'essaierait pas de la revoir. Aujourd'hui, la prudente exigence d'Ida le sauvait de lui-même. S'il allait à elle, sa résolution d'épargner son père fondrait comme neige au soleil. Son amour balaierait tout autre sentiment, et il trahirait Maud Falconer bien plus facilement qu'il n'avait trahi Ida Héron.

Et, pourtant, il ne pouvait abandonner son aimée sans une explication, sans un mot d'excuse ou d'adieu. Qu'allait-il lui dire? Avouer la vérité? Il ne le pouvait sans accuser son père. Alors il fallait accepter pour lui tout

l'odieux de sa conduite, se laisser juger sans foi et sans honneur.

Il s'assit devant sa table à écrire et prit une plume. Sa main tremblait si fort qu'il dût attendre un instant avant de commencer. D'ailleurs, qu'allait-il écrire? Il l'aimait toujours passionnément et n'aimerait jamais qu'elle. Pourtant, il n'osait pas le lui dire. Il se borna à écrire son nom. Mais, à peine eût-il tracé les lettres que le nom si doux sembla le regarder avec reproche. Il déchira la feuille, en reprit une nouvelle et la déchira encore, quoiqu'il n'y eût tracé que le même mot. Enfin, au bout d'un long moment et en désespoir de cause, il écrivit sans s'arrêter :

« Je vous ai promis, Ida, de ne plus paraître devant vous si un obstacle m'empêchait de remplir ma promesse. L'obstacle est survenu. Un gouffre nous sépare. Il ne vous serait pas possible de m'épouser. Je ne dois rester pour vous qu'un pénible souvenir.

« Quoique vous sachiez combien je vous aime, vous ne pourrez jamais mesurer l'étendue de mon chagrin d'abandonner mes droits sur vous, de m'arracher de vous... Il le faut pour jamais. Je ne vous demande pas de me pardonner. Si j'avais su ce que je sais, je serais mort plutôt que de vous avouer mon amour et de vous demander le vôtre. Oubliez-moi ou, si vous gardez un souvenir, vous pourrez toujours penser que je suis le plus infortuné des hommes, un malheureux prisonnier qui, les pieds et les mains liés, est obligé de se laisser conduire le long d'un chemin qu'il n'a pas choisi. Je n'ose vous en dire davantage, vous exprimer combien le sacrifice me coûte. Même si vous m'oubliez, moi je ne pourrai vous oublier un seul instant et ne cesserai jamais de pleurer comme un homme qui a perdu le ciel entrevu.

« STAFFORD. »

Il relut sa lettre et ne la déchira pas, sachant bien qu'il n'arriverait jamais à faire passer dans des mots froids et vulgaires les sentiments dont son cœur était plein.

Alors il retourna la lettre pour ne plus voir le nom qui le torturait.

Sa première préoccupation, le lendemain matin, fut de faire parvenir sa missive. Il la glissa donc dans son habit de chas et descendit pour se rendre aux écuries. Mais, comme il traversait le hall, son père l'aperçut et l'appela :

— Te voilà de bonne heure, Stafford; je ne m'attendais pas à te voir levé si tôt après la veillée prolongée d'hier soir. Tu parais un peu fatigué.

Il souriait avec l'indulgence d'un père qui ne veut pas reprocher à son fils d'avoir légèrement excédé les bornes de la sobriété.

— Un peu de migraine. J'ai, hier au soir, trop fumé et trop bu. Vous, mon père, vous paraissez en aussi bonnes dispositions que jamais.

— C'est que mon travail n'est pas achevé, et, depuis sept heures, ce matin, je suis attelé à la besogne. Il me faut mettre tout au point avant le départ de Griffenberg et des autres qui nous quittent ce soir.

— Ils partent aujourd'hui?

— Oui, c'est un exode à peu près général. Même Falconer et sa fille — pardon, Staf, je voulais dire Maud — avaient aussi l'intention de se retirer. Je les ai décidés à rester jusqu'à demain. J'ai pensé que tu aimerais les accompagner à Londres.

— Oui, dit Stafford, impassible; mais je ne veux pas vous laisser seul ici.

— Mais si; ceux qui resteront se suffiront entre eux. Il est tout naturel que tu accompagnes Maud.

— Tout naturel, répéta Stafford.

— J'ai pensé que tu aimerais acheter un présent pour ta fiancée et je verse mille livres à ton compte en banque.

— Merci, mon père. Vous êtes très généreux.

— Tout ce qui est à moi est à toi, mon cher garçon, déclara sir Stephen en souriant.

En quittant la bibliothèque, Stafford se dirigea vers les écuries. Une forte tentation le saisit de seller un cheval et de se rendre à Héronedale pour y porter lui-même sa missive. Non, jamais il n'oserait courir le risque de rencontrer Ida.

Stafford trouva le garçon donnant à son favori *Adonis* un dernier lustre.

— Il est beau, n'est-ce pas, monsieur Stafford? dit le groom.

— Très beau, approuva brièvement Stafford. Je désire que vous portiez cette lettre à son adresse. Vous pouvez prendre *Adonis*. Je n'ai pas l'intention de le monter aujourd'hui. Héronedale se trouve de l'autre côté de la rivière. Voici la lettre, il faut qu'elle soit remise de bonne heure. Il n'y a pas de réponse; vous reviendrez aussitôt.

— Très bien, Monsieur. Voulez-vous avoir la bonté de la mettre dans la poche de ma selle? Je ne voudrais pas la toucher avant de m'être lavé les mains.

Déchargé de sa lettre, Stafford, désirant éviter toute rencontre, descendit jusqu'au bord du lac.

De sa fenêtre, Maud Falconer, dans le plus élégant déshabillé du matin, suivait tous ses mouvements.

— Il lui a écrit, murmura-t-elle. Est-ce une rupture définitive ou ne peut-il s'y résigner? Je donnerais beaucoup pour lire cette lettre.

Après quelques instants, elle griffonna rapidement deux ou trois billets et, les enveloppes en main, gagna les écuries.

Pottinger finissait de seller *Adonis*. Il salua la jeune fille. Elle aborda l'homme d'écurie avec un sourire qui ensorcela cette âme simple. D'un coup d'œil, Maud vit le veston du laddie accroché à un portemanteau et ses poches béantes. Elles ne décelaient aucune missive. Elle sut que la lettre était dans la poche de la selle.

— Quel beau cheval! dit-elle, complaisante. Son poil est doux comme du satin.

— M. Stafford s'y connaît, Mademoiselle. Il ne faudrait pas lui présenter un cheval mal soigné.

— Non, je crois. Allez-vous jusqu'à Bryndermere ce matin, Pottinger? Si vous y allez, vous me ferez le plaisir de porter ces lettres chez le mercier et chez le pharmacien et de me rapporter les choses que je demande.

— Certainement, Mademoiselle.

— Où vais-je mettre mes lettres? Dans cette poche?

Elle déboutonna le fermoir, tout en causant avec l'homme d'écurie.

— Est-ce que je me trompe ou le paturon de votre cheval n'est-il pas un peu enflé?

Pottinger, horrifié, s'agenouilla pour examiner le membre suspect.

Puis, se redressant, très soulagé :

— Non, Mademoiselle, il n'y a rien.

Mais Maud avait eu le temps de voir la lettre de Stafford.

— Je me suis trompée, tant mieux, dit-elle avec assurance.

Elle quitta les écuries en chantonnant. Cinq minutes plus tard, elle y était de retour.

— Ne vous occupez pas de mes commissions, Pottinger, dit-elle aimablement. J'irai moi-même au village. Je reprends mes lettres.

Avec celle de Stafford parmi les siennes, elle s'éloigna sans hâte et monta à sa chambre. Elle posa une bouilloire sur le réchaud électrique et maintint l'enveloppe sur l'eau chaude jusqu'à ce que la patte se soulevât. Elle en retira le feuillet et le lut avec attention.

D'abord une rougeur ardente monta à ses joues, puis s'en retira lentement, remplacée par une pâleur cendreuse.

Chaque mot de la lettre de renonciation la poignardait, éveillait un transport de jalousie furieuse. Sa lecture

achevée, elle se remit debout, les mains crispées, la tête en arrière, l'œil flambant, superbe dans sa colère. Elle allait jeter sa lettre à la tête de Stafford, reprendre la parole donnée la nuit dernière. Puis, soudain, une immense détresse l'envahit; elle retomba dans le fauteuil et se couvrit le visage de ses deux mains... Elle ne pouvait pas. Non, elle ne pouvait renoncer à lui, elle l'aimait trop; elle était faible envers elle-même, faible contre son cœur. Son amour était plus fort que son orgueil.

Toute chancelante, elle essayait de se persuader que cette passion de Stafford n'était qu'un caprice qu'elle aurait bientôt fait de lui faire oublier.

— Il l'oubliera! Il l'oubliera! cria-t-elle, se tordant les mains. Je saurai bien la lui faire oublier. Son seul avantage, c'est d'avoir été rencontrée la première. S'il m'avait vue d'abord... Je la hais, je la hais! Quand il m'embrassait, hier au soir, c'est à elle qu'il pensait... Mais elle ne me l'arrachera pas. Elle l'a perdu et je l'ai gagné; je saurai le garder.

Elle replaça la lettre dans son enveloppe et descendit aux communs sans rencontrer personne.

— J'ai encore une fois changé d'idée, Pottinger, dit-elle en riant. Faites-moi mes commissions, s'il vous plaît. Voyez, je remets les lettres.

XVIII

Ce même jour, Ida, en descendant le matin à la salle à manger, chantonnait à mi-voix. Elle était si heureuse qu'il lui fallait extérioriser sa joie. Peut-être, après tout, Stafford, s'il se présentait, ne serait pas repoussé. Le cerveau affaibli du vieillard se laisserait peut-être pénétrer et influencer, assez du moins pour que l'accès de la maison fût permis au jeune homme. Ida n'espérait rien de plus. Tant que vivrait sir Héron, elle ne l'abandonnerait pas et ne penserait pas au mariage, mais la satisfaction des relations acceptées lui donnerait — et aussi à Stafford — la patience d'attendre.

Elle était si pleine de ses heureuses pensées qu'elle s'inquiéta à peine en trouvant le vieillard plus absorbé que de coutume.

Quand Jason vint annoncer que M. Wordley, l'avoué de la famille, demandait à voir sir Héron, il se leva péniblement et se rendit à sa bibliothèque.

Ida fut arrêtée dans le hall par Jessie. Jessie avait aujourd'hui des nouvelles qui lui démangeaient la langue :

— Savez-vous, mademoiselle Ida, qu'il y a eu un bal hier au soir à la villa des Grands-Bois? Tout le beau monde du comté y assistait. Il y avait des toilettes et des diamants! C'était comme dans les contes de fées.

Ida sourit. Elle n'était pas envieuse.

— La plus belle de toutes, c'était M^{lle} Falconer. Sa robe ressemblait à un coin du firmament semé d'étoiles.

Ida rit.

— C'est très poétique, approuva-t-elle.

— M. Stafford a dansé plusieurs fois avec elle. L'on croit bien, à l'office, qu'il va l'épouser.

Ida rougit, mais aucune arrière-pensée ne la troubla. Elle était aussi sûre de Stafford que d'elle-même.

Elle laissa Jessie très désappointée du peu d'effet de ses nouvelles et se heurta presque à M. Wordley sortant de la bibliothèque.

— Vous ne partez pas encore, monsieur Wordley? lui dit-elle.

— Ma petite fille, dit-il — je puis bien vous appeler ainsi, puisque je vous ai fait sauter sur mes genoux, — l'état de votre père me cause les plus grandes inquiétudes.

— Il est affaibli, avoua Ida.

M. Wordley hocha de nouveau la tête :

— Oui, affaibli de toutes manières. Ida, ma chère enfant, il est absolument nécessaire que je vous avertisse... Votre père vous parle-t-il quelquefois de ses affaires?

— Je sais que nous sommes pauvres; je lutte pour soutenir la maison.

— Vous savez que le domaine est grevé d'hypothèques?

— Je sais qu'il y a à payer des intérêts très lourds.

— Des intérêts lourds... qui ne sont pas tous payés. Et le principal créancier réclame... le capital.

— Le capital?... Comment le pourrions-nous?

M. Wordley était sur des épines.

— Ce créancier a le droit..., pourrait demander peut-être...

— Demander quoi?

— Que Héronedale soit vendu.

Ida devint très pâle. Elle balbutia :

— Héronedale vendu... C'est impossible. Que deviendrait mon père? Il en mourrait.

Le bon M. Wordley se troubla davantage.

— Ecoutez, ma petite Ida, dit-il, paternel. Pour vous, je tenterai l'impossible. Je prendrai un nouvel arrange-

ment. Dites-vous bien, petite enfant, que vous n'êtes pas toute seule pour soutenir la lutte.

Elle accompagna son visiteur jusqu'à la route et le quitta.

Toute triste, elle revint sur ses pas; ses occupations journalières l'appelaient et une nouvelle pensée chassa les nuages de son front. Elle allait retrouver Stafford; elle lui dirait tout. Elle ne pouvait garder vis-à-vis de lui aucun secret, et il la consolerait.

Quand elle arriva au bord du lac d'où l'on voyait la villa, le contraste entre l'opulence de cette magnifique propriété et la pauvreté de son père la frappa péniblement. Que dirait le riche sir Stephen d'une belle-fille sans le sou?

Une élégante embarcation traversait le lac, et le bruit des rires vint jusqu'à elle. Stafford était-il à bord avec M^{lle} Falconer, riant et plaisantant avec elle? Cette pensée lui fut un peu pénible. Comme elle revenait vers Héron-dale, le bruit du trot d'un cheval le long de l'avenue la fit tressaillir... Ce n'était qu'un groom qui la salua en passant et prit la route de Bryndermere.

Dès qu'elle fut descendue de cheval, Jessie vint à elle.

— On vient juste d'apporter cette lettre pour vous, miss Ida. Ce que je vous ai raconté ce matin était bien vrai. Le groom nous a dit que le mariage de M. Stafford avec M^{lle} Falconer est arrangé.

Ida pâlit légèrement, mais se força à rire. Ce bruit était vraiment trop ridicule.

Elle n'avait jamais vu l'écriture de Stafford. Pourtant, la lettre était de lui — sa première lettre d'amour. Sans doute lui expliquait-il pourquoi il n'avait pu venir la rejoindre ce matin.

Elle ouvrit la missive sans se hâter et n'en saisit pas le sens. Il lui fallut la relire deux fois. Alors le papier lui échappa des mains, et elle demeura sur place, figée.

Le coup était tombé si brusquement — comme l'éclair qui foudroie le jeune peuplier — qu'elle n'en sentit pas d'abord la douleur; elle demeurait seulement étourdie.

Ce n'était pas vrai, ce ne pouvait être vrai. Stafford ne lui avait pas écrit, ce n'était qu'une laide plaisanterie de quelque méchante personne. Oui, c'était l'explication, et, quand Stafford allait venir, ils riraient tous deux. Elle l'écouterait avec ravissement lui dire qu'il l'aimait, qu'il l'aimerait toujours, que rien, rien ne les séparerait.

Soudain, elle sentit au cœur une morsure. Le racontar de Jessie : « Le mariage de M. Stafford avec M^{lle} Falconer est arrangé », venait de lui traverser l'esprit.

La chambre tourna autour d'elle.

Elle ne sut pas combien de temps dura cette faiblesse; ce fut un appel ou plutôt un gémissement venant de la bibliothèque qui l'y arracha.

Elle reprit la lettre à terre, la cacha dans son corsage, et, ses jambes flageolantes la portant à peine, elle gagna la bibliothèque. Sir Héron était devant sa table, affaissé dans son fauteuil.

Elle alla à lui et, posant la main sur son bras :

— Qu'y a-t-il, père? demanda-t-elle très douce. Etes-vous malade?

Le vieillard la regarda avec égarement.

Ida l'entoura de son bras.

— Papa, dit-elle très bas, c'est moi, Ida.

— Ida, Ida, oui, Ida, répéta le vieillard avec effort. Je les ai perdus, Ida. Je ne peux plus me rappeler.

— Qu'avez-vous perdu, père chéri?

— Les papiers... Je ne sais plus.

Sa détresse poignante fit saigner le cœur d'Ida.

— Ne vous tourmentez pas, père chéri. Non, ne vous levez pas. Jessie va vous apporter un réconfortant.

Le malade, qui avait vainement essayé de se lever, retomba lourdement dans son fauteuil; ses yeux devinrent plus vagues.

Effrayée, Ida appela Jessie.

— Il est très mal, miss Ida, déclara la servante.

Oui, il était très malade. Tout inexpérimentée qu'elle fût, Ida le voyait bien et elle dépêcha Jason en toute hâte à Bryndermere pour qu'il ramenât un médecin et le vic-
caire.

L'agonie de sir Héron dura deux jours, pendant lesquels Ida ne quitta pas son chevet. L'intelligence du moribond s'était réveillée, mais non sa mémoire, et, dans son regard qui suivait chacun de ses mouvements, la jeune fille lisait son angoisse, son angoisse qui s'exprimait dans des mots à peine articulés :

— Je ne peux pas me rappeler... Ma pauvre enfant... Hérondale... Je les ai perdus... perdus... Mon Dieu, ayez pitié...

Quand il rendit le dernier souffle, sa tête s'appuyait sur l'épaule d'Ida.

Alors seulement la malheureuse enfant sentit tout le poids de son fardeau, le tragique de sa situation. Elle avait perdu son père, son fiancé; elle restait seule en face de la ruine.

XIX

C'était le matin des funérailles. Ida était seule dans la bibliothèque. Une pluie fine tombait, brouillant le paysage, ajoutant à sa tristesse.

Dès que la nouvelle de la mort de sir Héron s'était répandue, ses plus proches voisins étaient venus offrir leurs condoléances et leurs services. Ida avait accepté avec gratitude leur sympathie, mais avait poliment décliné leurs offres bienveillantes. Puisque celui qui aurait dû être à ses côtés n'était pas là — Stafford, parti à Londres depuis deux jours, ignorait complètement le coup qui l'avait frappée, — elle ne voulait de l'aide de personne; elle resterait solitaire dans sa douleur, comme elle l'avait été dans la vie.

M. Wordley entra dans la bibliothèque.

— Une voiture remonte l'avenue, ma petite fille, dit-il. Je crois que c'est votre oncle, M. Héron.

John Héron, un avocat retiré du barreau et habitant Londres, était le seul parent, d'ailleurs éloigné, de sir Héron. Ida ne le connaissait pas.

— Je vais le recevoir, dit-elle en se levant.

— Non, mon enfant, attendez-le ici. Avez-vous quelque désir que je pourrais lui exprimer?

— Un désir? répéta Ida étonnée.

— Peut-être avez-vous pensé que vous pourriez faire une visite à ces parents? Votre cousin est marié; il a un fils et une fille.

— Mon père ne m'en a jamais parlé. Pourquoi irais-je chez eux? Ils ne m'ont pas invitée.

M. Wordley toussa discrètement.

— Sans doute désireront-ils vous recevoir chez eux... pour quelque temps. Et je suis d'avis que vous acceptiez.

— Je crois que cela ne me plairait pas, répondit Ida distraitement.

— Je crains que vous ne vous trouviez bien seule ici, ma pauvre enfant. En fait, je ne crois même pas possible que vous y restiez seule, ajouta-t-il, évitant le regard direct des grands yeux tristes.

— Je me trouverai seule partout, objecta Ida, et bien plus isolée encore chez des gens que je ne connais pas qu'ici avec Jessie et Jason.

— Nous n'allons pas discuter la question maintenant, mon enfant. Je m'efforcerai d'agir au mieux de vos inté-

rêts. Je vais recevoir M. Héron et je vous l'amènerai.

Il revint quelques minutes plus tard, très soucieux, accompagné d'un homme de haute taille, fort maigre et d'apparence sévère, qui posa sur l'orpheline un regard scrutateur et dénué de bienveillance. Le nouveau venu tendit une longue main décharnée.

— J'espère, mon enfant, que vous supporterez votre épreuve avec une noble résignation, dit-il d'une voix grave. Nous sommes nés pour la douleur.

Il repoussa, d'un geste pompeux, le plateau que Jason apportait.

— Ma famille et moi, nous sommes des abstentionnistes, déclara-t-il solennellement. J'espère, ma chère nièce, que vous ne faites pas usage de ces boissons qui sont à l'origine de presque tous les maux de l'humanité?

C'était plus que la patience de M. Wordley n'en pouvait supporter.

— Il n'est pas d'humeur agréable, le parent, murmura-t-il à la jeune fille. Mais je le crois consciencieux, et il peut avoir du cœur.

— Oui, accorda Ida. C'est très bon de sa part d'être venu de si loin.

Jessie entra, portant à sa maîtresse un vêtement et un chapeau de deuil.

Presque aussitôt, le funèbre cortège se mit en marche.

Le même vicaire qui avait baptisé Ida et la voyait, chaque dimanche, prendre sa place dans le banc seigneurial de sa famille avait peine à refouler l'émotion qui faisait trembler sa voix en récitant, devant la dalle ouverte du tombeau où reposaient déjà tant de Héron, les dernières paroles de supplication et d'espoir.

John Héron avait préparé un petit discours de circonstance, mais M. Wordley, devinant son intention, lui ôta la possibilité de le prononcer.

L'avocat conduisit sa nièce à sa voiture et la ramena au château où un déjeuner avait été préparé pour une douzaine d'invités. John Héron présida la table avec sa dignité triste, bien de circonstance, car tous pensaient avec mélancolie à la pauvre orpheline qui avait demandé à rester dans sa chambre.

Quand l'homme de loi se trouva seul avec John Héron, il lui déclara :

— Il est très fâcheux de troubler cette pauvre enfant un tel jour, mais je crois que c'est nécessaire.

— Insinuez-vous que vous avez des choses pénibles à lui apprendre?

— Oui, je le crains.

Il fit appeler Ida.

Quand il l'eut fait asseoir, il lui posa affectueusement la main sur l'épaule.

— Votre cousin et moi désirons parler avec vous de l'avenir, ma chère Ida. Il sera indispensable, à un moment ou à un autre, de vous mettre au courant des affaires. Je pense qu'il vaut mieux que ce soit tout de suite. Je vous ai déjà parlé de la gravité de la situation. Un examen attentif des papiers de votre père a confirmé mes craintes. Le domaine est lourdement hypothéqué, et, malgré votre excellente administration, les charges sont allées en s'aggravant. Le principal créancier a déclaré sa volonté formelle d'être remboursé; sa créance est si forte que je doute — à quoi bon vous dissimuler la vérité, — je sais même que la vente du domaine ne suffirait pas à le désintéresser, ... et votre père ne paraît avoir laissé rien d'autre derrière lui.

— Voulez-vous dire que c'est la ruine complète? demanda Ida.

— Je le crains, mon enfant. Je gardais l'espoir de trouver des valeurs qui vous conserveraient une situation indépendante et je ne puis vraiment m'expliquer qu'il n'y ait rien, rien... Il est vrai que, depuis plusieurs années, votre père me tenait dans l'ignorance de ses affaires. Je suis peiné, profondément peiné... Il vous reste à prendre une décision, Ida. Je ne crois pas que vous puissiez continuer à vivre ici, même avec la sévère économie de ces dernières années.

— Alors, il me faudra m'en aller, dit Ida, la mort dans le cœur.

— Je crains que ce ne soit nécessaire; mais, grâce à Dieu, petite fille, vous n'êtes pas sans amis. Lord Bannerdale m'a chargé de vous dire, et lady Bannerdale vous l'a écrit, que leur maison vous attend; ils seront infiniment heureux de vous recevoir comme leur enfant, et je suis sûr aussi que chaque maison des alentours vous serait ouverte avec joie.

Ida secoua la tête.

— Les Héron n'ont jamais reçu la charité, même de leurs meilleurs amis.

Le bon Wordley la vit frissonner.

— Je vous comprends, mon enfant. Mais il y a une autre invitation que vous pourriez accepter sans déchoir ni rougir. Je suis sûr que votre cousin, M. John Héron, serait très heureux...

Il attendit une seconde et regarda M. Héron. Celui-ci se décida, à regret :

— Je n'approuve pas les sentiments de ma nièce qui la font repousser la bienveillante hospitalité de ses amis,...

c'est de l'orgueil qui me semble déplacé. Quoi qu'il en soit, bien que je ne sois pas riche et que ma modeste maison ne puisse être comparée à ce château, ma nièce sera bienvenue chez moi. Il ne sera pas dit que je suis resté sourd à l'appel de l'orphelin.

— Très bien, très bien, cher Monsieur, interrompit M. Wordley. Je crois que le plus tôt sera le mieux. Ida, ma petite, je vous engage à partir avec votre oncle dès demain. Je fermerai la maison et en confierai la garde à Jessie et à Jason. Je m'occuperai de vos intérêts comme des miens. Je ferai vendre ce que nous sommes libres de vendre et je vous ferai, en attendant, une avance d'argent.

Il lui tendit une enveloppe, mais Ida lui repoussa doucement la main.

— Vous vous trompez, petite fille, insista l'avoué, ce n'est pas un cadeau. Vous êtes toujours une Héron de Hérondale, et je ne m'aventurerais pas à vous offrir...

Sa voix s'enroua et il finit hâtivement :

— Cet argent vous appartient.

— Merci, dit Ida très émue. J'accepterai l'hospitalité de mon cousin jusqu'à ce que j'aie trouvé le moyen de gagner ma vie.

Elle se tourna vers John Héron :

— Je suis très vigoureuse et j'aime le travail; je saurais diriger une ferme... Je puis, il me semble, trouver à m'employer.

— Oui, oui, mon enfant. Nous y penserons, approuva M. Wordley. En attendant, vous allez vous reposer.

Ida demeura éveillée toute la nuit, écoutant le vent et la pluie. La voix de la tempête s'accordait avec ses pensées. Comparée à ses autres pertes, celle de la maison, si aimée qu'elle fût, ne lui pesait guère. Ce n'était qu'une épine ajoutée à son chagrin, à la douleur encore plus sensible de l'abandon de l'aimé. Elle essayait d'oublier Stafford; chaque pensée qu'elle lui accordait lui semblait volée au souvenir qu'elle devait à son père. Mais le cœur ne connaît que sa propre loi, et c'était la voix de Stafford qu'elle entendait au-dessus du bruit de la tempête. Inconsciemment, ses lèvres répétaient les mots de tendresse qu'il lui murmurait au bord du ruisseau ou sur les pentes de la colline.

... Un brouillard épais enveloppait le château quand elle le quitta, et les collines qu'elle avait si souvent parcourues à cheval semblaient baigner dans leurs larmes.

Suivie de ses deux chiens fidèles, elle voulut faire une dernière fois le tour des écuries, jeta un regard à la cha-

pelle en ruine où son père se rendait la nuit dans son sommeil.

Elle ne put retenir ses sanglots quand le vieux Jason et Jessie, tout en pleurs, vinrent lui faire leurs adieux.

M. Wordley aussi était là, mais il ne put prononcer que quelques mots indistincts.

Enfin, vers le soir, après un long voyage, Ida se trouva dans le salon des Héron, attendant d'être présentée à la famille.

Ce salon mesquin, d'une pauvreté bien différente de celle du salon de Hérondale, étonna Ida; son manque de confort et sa vulgarité la frappèrent comme une note de musique dissonante. John Héron monta un peu la flamme du poêle à gaz qui chauffait la pièce et annonça :

— Je vais chercher votre tante.

M^{me} Héron, une petite femme menue et fanée, tendit la main à sa nièce sans songer à l'embrasser.

— Ainsi, vous voilà des nôtres, chère miss Héron. Je suis contente de vous voir...

Son ton était cordial; Ida en fut touchée.

— Je vous remercie, dit-elle, reconnaissante.

C'était le tour d'Isabelle.

— Moi aussi je suis très heureuse de votre venue, dit-elle, amicale. Vous devez être fatiguée après ce long voyage. Je ne vous appellerai pas Mademoiselle, puisque nous sommes cousines. C'est trop froid. Je dirai Ida, voulez-vous?

— Je vous en prie, répondit Ida, pressant légèrement la robuste main qui enserrait la sienne, et un sanglot dans sa gorge l'empêcha d'en dire davantage.

XX

La salle à manger était d'une vulgarité prétentieuse, et, sur la table, dans des plats craquelés et dépareillés, une épaule de mouton trop cuite voisinait avec des légumes froids.

Pendant qu'Ida essayait de manger une tranche de viande durcie, sa tante et sa cousine l'examinaient avec une curiosité à peine voilée et échangeaient des regards d'intelligence. Mi-flattées, mi-jalouses, elles notaient le joli visage et la grâce de la silhouette dans la simple robe noire.

Presque aussitôt, le rejeton masculin de M. John Héron se présenta. C'était un jeune homme content de lui-même,

de son visage rasé, de ses cheveux aplatis et gommés. Joseph Héron se piquait de suivre de tout près la dernière mode.

« Du premier coup, il déplut à Ida, et son aversion grandit quand, à diverses reprises, elle trouva, fixé sur elle, son regard chargé d'une admiration ouverte.

— Je crains, ma nièce, dit l'ancien avocat, que beaucoup de choses ne vous manquent ici. Nous sommes des gens très simples et prenons notre plaisir dans l'accomplissement de la tâche journalière.

Ida protesta qu'elle n'avait pas été habituée à chercher des distractions extérieures.

Joseph monopolisa la conversation.

— L'animation est très vive au Stock-Exchange, dit-il. La nouvelle Compagnie Sud-Africaine est lancée, et les parts ont déjà presque doublé de valeur. Si vous voulez profiter d'une bonne occasion, papa, il faut vous hâter.

— De quelle Compagnie s'agit-il? demanda M. Héron avec une vivacité peu en rapport avec sa gravité habituelle.

— D'une société créée par sir Stephen Orme. On dit que le grand financier y gagnera des millions avec le titre de pair du royaume. C'est une sorte d'entreprise nationale.

Le nom de sir Stephen avait frappé Ida comme un coup apportant une douleur physique. Elle pâlit.

— Sir Stephen Orme est un exemple du travail récompensé, pontifia M. Héron. Je ne suis pas ordinairement partisan de la spéculation, mais, comme je disposerais d'une part du profit pour des œuvres charitables, je puis, en cette occasion spéciale...

— Il faut vous hâter. Les actions montent tous les jours.

— Puisque ces messieurs s'occupent d'affaires, dit M^{me} Héron, s'adressant à Ida, nous ferons mieux de passer au salon.

Le reste de la soirée, M^{me} Héron et Isabelle accablèrent Ida de questions sur sa vie passée et la situation de fortune dans laquelle la laissait la mort de son père. Elles n'avaient que des intentions bienveillantes, mais leur indiscretion fatiguait la pauvre enfant et l'attristait. Les deux femmes ne purent cacher leur étonnement qu'elle eût refusé l'invitation de lady Bannerdale, une grande dame.

Ce fut avec un véritable soulagement que l'exilée se retrouva seule dans sa chambre.

Toute fatiguée qu'elle fût, la pauvre transplantée eut de la peine à s'endormir. Le changement trop brusque

l'étourdissait. Il n'était pas nécessaire que Joseph Héron nommât sir Stephen pour lui rappeler Stafford. Sa pensée ne la quittait guère, et, couchée, les yeux grands ouverts, elle se répétait la lettre qu'il lui avait envoyée et dont elle savait par cœur tous les mots. Pourquoi Stafford, qui l'aimait si passionnément, l'avait-il abandonnée? Devant cette douleur, tout s'effaçait : le chagrin de la mort de son père, les ennuis, les petites misères de sa vie nouvelle.

XXI

Comme Isabelle en avait averti sa cousine, la vie, chez l'avocat, était très monotone. Sa tranquillité n'eût pas déplu à Ida, pourtant habituée à une vie active en plein air, si sa délicatesse et son raffinement n'avaient été choqués par la vulgarité de ses parentes, ne prenant d'intérêt à d'autres conversations que celles concernant les faits et gestes de leurs voisins ou de leurs connaissances, épiés avec une curiosité plutôt malveillante.

Une autre chose aussi était sujet de désagrément : les attentions trop prononcées de son cousin Joseph. Le jeune fat, qui lui avait accordé, dès le soir de son arrivée, une admiration déplacée, estimait fort ses propres mérites et ne doutait pas un instant d'avoir produit lui-même une vive impression sur la jolie campagnarde.

C'était vainement qu'il avait quelquefois sollicité la faveur de l'emmener à une matinée au théâtre. Ida s'était retranchée derrière son deuil. Vint un jour pourtant où elle ne put se dérober.

Isabelle avait joint ses instances à celles de son frère, et, à bout de défense, Ida dut céder.

Le concert était réellement fort beau. Ida, reportée aux beaux jours de Hérondale, à ses doux soirs d'été, écoutait avec ferveur. Une remarque intempestive du cousin Joseph la fit tressaillir.

— Vous n'avez certainement jamais vu une aussi belle salle ni une réunion aussi élégante, lui disait-il. Tout le gratin est ici. Tenez, c'est sir Stephen Orme qui est là-bas, dans cette loge, et il a près de lui une femme rudement belle. Regardez.

Ida vit la superbe blonde qu'elle avait aperçue un jour, à cheval, descendre la colline de Hérondale, et qui était Maud Falconer. Un homme était assis près d'elle : Stafford. Ce que lui avait raconté Jessie était donc vrai? Jusque-là, elle avait voulu conserver un doute.

— Que vous êtes pâle ! remarqua son cousin. Etes-vous malade ?

— Non. La chaleur m'incommode un peu ; ne vous occupez pas de moi.

Elle combattait contre l'horrible faiblesse et elle essayait de détourner les yeux du beau visage de l'infidèle. Mais elle ne pouvait vaincre l'attraction.

Stafford avait les traits tirés et son air absent contrastait avec l'animation de son père. Celui-ci, éclatant de joie triomphante, causait avec la jeune fille près de lui. Ce fut dans un rêve qu'Ida vit, à la fin du concert, Stafford se lever et écouter debout, comme tous les auditeurs, l'hymne national, qu'elle le vit relever sur les épaules de Maud son écharpe de fourrure.

Elle n'entendit pas Joseph qui lui parlait.

— J'espère, ma petite cousine, que vous avez eu du plaisir et que vous ne regrettez pas d'être venue. Je n'ai, moi, jamais passé une soirée meilleure.

Il glissa son bras sous le sien.

— Je n'ai jamais passé une soirée aussi douce, et, désormais, si vous le voulez, Ida, tous mes jours et mes soirs seront embellis de votre société. Ma position me permet de m'établir, et votre manque de fortune me laisse indifférent. Je suis assez sûr de faire mon chemin pour n'écouter que mon cœur. Nous pourrions nous marier dès maintenant. Qu'en dites-vous, Ida ?

— Pardon, Joseph, je n'ai pas bien compris, j'étais un peu distraite... Vous me demandiez ?

Vexé, il essaya de rire.

— Je vous demande de devenir ma femme.

Ida dégagea sa main qu'il pressait.

— Pardon, j'avais cru que vous plaisantiez.

— Non, je ne plaisantais pas. Je suis sûr que je vous ferais une vie très heureuse.

— Je vous remercie, Joseph, mais il ne m'est pas possible de vous répondre comme vous le souhaitez. Je n'ai pas l'intention de me marier et je vous prie instamment de ne jamais revenir sur ce sujet.

— Savez-vous ce que vous dites ? gronda-t-il, irrité.

— Oui. Je ne voudrais pas vous faire de peine, mais je vous ai donné une réponse définitive.

Il devint écarlate.

— Nous verrons bien, dit-il, avec une rage concentrée.

XXII

Il faisait chaud dans la Cité, mais les hommes de finance ne montraient aucun signe de fatigue.

Le pas de sir Stephen était plus allègre que jamais, son visage plus ouvert, sa voix plus joyeuse. Le financier avait rajeuni.

Le succès est un merveilleux élixir, et sir Stephen le buvait à longs traits. La vaste entreprise dont il avait été le promoteur marchait à souhait. Une seule ombre à son bonheur : le refus de son fils d'habiter avec lui le splendide hôtel qu'il avait loué et installé sur un pied princier. Stafford avait allégué son goût de la vie simple, mais il lui était impossible de refuser d'assister aux fêtes brillantes qui se succédaient. Il ne pouvait se dispenser d'être aux côtés de sa fiancée qui y tenait le rôle principal.

Maud Falconer était, en un seul jour, sortie de l'ombre où elle avait vécu. Elle était maintenant presque aussi célèbre que sir Stephen ; sa beauté, sa fortune, la haute position à laquelle elle était destinée, fournissaient aux journaux mondains un thème largement exploité.

Quand il n'était pas contraint d'être chez son père, Stafford passait à peu près tout son temps dans la solitude de son appartement particulier ou dans le fumoir d'un cercle tranquille. Il avait physiquement beaucoup changé, tellement changé que son père paraissait presque plus jeune que lui. Sir Stephen était trop absorbé par ses affaires pour remarquer l'altération qui n'échappait pas aux amis du jeune homme et spécialement à Edmond Howard. Celui-ci devinait, sous ce masque impassible, une secrète tristesse qui le rongait.

Un après-midi, il le surprit dans sa chambre, affalé dans un fauteuil.

— Tu dors, Brutus ! s'exclama gaiement Howard. Parbleu, il fait meilleur chez toi que dehors au soleil. Te rappelles-tu que, ce soir, au palais de ton illustre père, se déroulera une sorte de féerie ?

— Je l'avais oublié, mais Maud a eu soin de m'adresser un mot pour me le rappeler. Je t'envie de pouvoir éviter la corvée.

— Hélas ! moi non plus, je ne puis me soustraire. Je suis attaché aux roues du char de ton père. Sir Stephen

exerce sur moi le même empire que le grand Napoléon sur ses plus fidèles briscards.

Stafford ne trouvant rien à répondre, Howard continua avec la douce placidité qu'il affectait :

— Mon petit doigt m'a murmuré que, ce soir, sir Stephen recevra un titre nouveau. On en fait un pair du royaume, et, sur mon honneur, il n'y a pas, à la Chambre des Lords, un autre plus digne du titre. Il portera noblement la robe et la couronne et, si je puis le dire sans que tu me jettes ton cigare ou ton livre à la tête, son fils sera son parfait successeur. Te vois-tu, Staf, avec la robe et le bonnet bordé de velours?

Stafford grogna quelques mots que son ami accepta pour réponse, et il y eut un silence.

— Dans son billet, Maud me charge de te rappeler que l'on compte sur toi de bonne heure, avant que la foule arrive, dit Stafford.

— Très bien, j'essaierai de me réveiller pour être prêt assez tôt. Il s'agit, dans l'espèce, d'organiser le cotillon, sujet sur lequel je suis aussi ignorant qu'un crocodile. Ma seule consolation, en donnant des conseils, c'est de savoir que personne ne les suivra.

En descendant l'escalier, Howard poussa, entre les dents, un juron chagrin, plein de conviction.

XXIII

En obéissance au désir de Maud Falconer, Howard se présenta de bonne heure, le soir, à l'hôtel de Grosvenor Square. Les salons étaient encore déserts quand Maud vint y rejoindre le jeune homme. L'élégance de sa toilette, l'éclat de sa beauté frappèrent Howard. Elle lui tendit la main, et il crut voir que cette main tremblait.

— Stafford ne vous a pas accompagné? dit-elle. Je pensais qu'il serait venu de bonne heure. Son père l'attend.

Puis, changeant brusquement de sujet :

— Savez-vous ce qui va se passer ce soir? C'est encore un secret, mais je puis vous le dire sans trahir la confiance de sir Stephen... Il me raconte tout, plus volontiers même qu'à Stafford, si étrange que cela puisse paraître; il m'aime beaucoup.

— Je ne vois pas qu'il puisse en être autrement, dit Howard, saluant avec une gaie courtoisie.

— Eh bien! à moi, cela semble extraordinaire, dit-elle

avec une pointe d'amertume. Si peu de personnes m'aiment !

— Avez-vous vu Stafford aujourd'hui ?

— Je l'ai vu il y a quelques heures, chez lui.

— Chez lui, répéta-t-elle. Est-il malade ?

— Malade ? dit Howard, riant. Mais non. De ma vie, je ne l'ai vu de meilleure humeur.

Les yeux de Maud le scrutèrent.

— Alors, il était très différent de ce qu'il se montre à l'ordinaire ? dit-elle. Monsieur Howard, vous êtes son ami, son ami le plus intime, et je voudrais que vous me disiez... Mais non, vous ne parlerez pas... Personne ne voit, que moi seule qui, sans cesse, l'étudie ; personne ne se doute qu'il souffre. Et je me désespère...

Ce brusque éclat qui lui ressemblait si peu, ce subit abandon de son orgueil épouvantèrent Howard.

— Je crois, dit-il, que vous usez du privilège des femmes de laisser courir leur imagination, Mademoiselle. Stafford est très bien... et parfaitement heureux. Comment pourrait-il en être autrement ?...

Elle étouffa un soupir, comme si elle comprenait l'inutilité d'insister, et ce fut Howard qui, après une pause, reprit :

— Vous ne m'avez pas dit le grand secret ?

— Dans quelques heures ce ne sera plus un secret. Sir Stephen attend le décret de son élévation officielle à la Pairie. L'annonce sera faite ce soir.

Stafford entra dans le salon, la salua gravement et lui baisa la main.

— Vous conspirez tous les deux comme d'habitude, dit-il en souriant.

— Oui, nous avons réglé le cotillon, dit Howard. Maintenant, je vais retrouver sir Stephen...

Dès qu'il se fut éloigné, Maud se rapprocha de Stafford et, posant d'un geste à la fois timide et affectueux sa main sur son bras :

— Que vous êtes bon d'être venu si tôt, murmura-t-elle. Stafford, êtes-vous très bien portant ?

Elle étudiait anxieusement son visage creusé et pâli.

— Vous montrez moins d'entrain que vous n'en aviez il y a quelques semaines.

Il haussa légèrement les épaules.

— Je suis très bien. Les invités sont-ils nombreux, ce soir ?

— Plus nombreux que jamais. La plus grande fête que nous... que sir Stephen ait encore donnée. Vous danserez avec moi, Stafford ?

— Autant de fois que vous voudrez.

— Nous sommes seuls, et vous ne m'avez pas embrassée, Stafford.

Il se courba légèrement et l'embrassa froidement.

— Ah! Stafford, murmura-t-elle, combien j'ai hâte d'être délivrée de toutes ces corvées et que nous nous trouvions seuls à la campagne.

— Pourquoi n'y allons-nous pas tout de suite? demanda-t-il avec l'oubli le plus complet de ce qui se passait autour de lui.

Elle rit.

— Nous en aurons bientôt la liberté, et je m'en réjouis pour sir Stephen qui a réellement besoin d'un vrai repos. L'effort fourni ces temps derniers l'a épuisé plus qu'il ne s'en doute.

— Je ne m'en étonne pas; il ne connaissait plus, je crois, ni jour ni nuit.

Presque aussitôt, sir Stephen entra dans le salon. Il paraissait, ce soir, vieilli et fatigué; mais, à la vue de son fils, son visage s'éclaira.

— Ah! tu es là, Stafford. J'avais besoin que tu sois là. Nous allons avoir une fête splendide. Ce soir, c'est la dernière représentation. Dès demain, nous serons libres d'abandonner la scène. Où aimerais-tu aller, Stafford?

Stafford haussa les épaules avec indifférence, et son père le suivit des yeux dans la foule, préoccupé. Stafford dansait avec Maud, et elle posait la tête presque sur son épaule... Elle était heureuse et oubliait ses craintes.

Un peu plus tard, Stafford se heurta à M. Falconer, posté dans une embrasure de porte et contemplant la fête, l'œil sévère, l'air absorbé. Il tressaillit quand Stafford lui parla.

Ils n'avaient échangé que quelques mots lorsqu'un domestique s'approcha de M. Falconer et lui remit un câblogramme. Celui-ci l'ouvrit, le relut deux fois et devint très pâle.

— Une nouvelle désagréable? dit Stafford.

M. Falconer regarda Stafford presque fixement pendant quelques secondes, hocha la tête et s'éloigna sans lui répondre autrement.

Sir Stephen se dégageait avec peine d'un groupe qui l'entourait. Il exultait, et sa voix, riche, profonde, tremblait quand il annonça :

— Stafford, on m'apporte à l'instant...

Il tenait à la main un pli officiel.

— C'est le pli ministériel, c'est la Pairie! clama Maud, essayant de contenir sa joie triomphale.

— Je vous félicite, mon père, dit Stafford cordialement.

Sir Stephen lui tendit la main en souriant. Mais il

était devenu très pâle, et ses lèvres se violaçaient.

— Mes congratulations, sir Stephen — je veux dire lord Highcliffe, — dit un des assistants.

Le chœur des louanges reprit :

— Aucune distinction ne fut jamais mieux méritée.

— Jamais titre ne fut plus honorablement gagné.

— Et ne sera plus noblement porté! conclut un troisième.

Sir Stephen continuait de sourire en serrant les mains tendues.

Stafford, seul, remarquait la fatigue du triomphateur et son effort soutenu. Il s'en inquiéta :

— Venez vous asseoir un instant, mon père, dit-il, dès que les courtisans se furent un peu écartés.

Sir Stephen consentit et suivit son fils dans la bibliothèque. Un domestique s'approcha, portant un câblogramme. Howard l'arrêta au passage.

— Portez ça au secrétaire, commanda-t-il avec autorité.

Et, se retournant vers Stafford :

— Ne laisse pas ton père ouvrir le pli. C'est une mauvaise nouvelle. Griffenberg vient de me le dire.

Mais sir Stephen, maintenant lord Highcliffe, avait saisi la petite scène et, avant que Stafford fût intervenu, il prit lui-même le message, et son beau visage rayonnait toujours de la joie du succès quand il le décacheta.

Sa pâleur s'accentua, ses lèvres se violacèrent davantage, ses yeux hagards cherchèrent autour de lui pendant que, dans un souffle, haletant, il murmurait :

— Stafford..., mon fils!...

Les bras de Stafford étaient déjà autour de lui, le soutenant.

— Je suis là, mon père.

Les yeux éteints s'arrêtèrent un instant sur lui et se fermèrent. Un médecin, qui se trouvait dans l'assistance, s'était élancé.

Tous les secours de la science étaient désormais inutiles. L'honorable lord Highcliffe n'était plus de ce monde.

XXIV

En un instant, la fête se changea en scène de deuil. Les invités se dispersèrent. Stafford demeura seul avec son père.

Le lendemain, les journaux furent pleins du récit de la fête, de sa fin tragique.

Tous s'accordaient à louer la belle carrière du nouveau lord qui n'avait porté son titre que pendant une heure. Les mieux informés parlaient de la maladie de cœur que le défunt avait voulu ignorer en dépit des avis de son médecin lui conseillant d'abandonner momentanément des occupations trop fatigantes.

Aucune allusion ne fut faite au câblogramme que sir Stephen avait reçu avant sa mort.

Stafford haïssait toute ostentation. Les funérailles du premier baron de Highcliffe furent donc sans faste, autant du moins que le permettait la haute position du défunt.

Ce ne fut que quelques jours plus tard que se répandit la rumeur d'une catastrophe, d'un échec du plan immense du grand financier.

Un matin, Howard, entrant chez son ami, le trouva la tête dans ses mains. Stafford souleva vers l'arrivant son visage décomposé et, lui montrant un journal :

— Tu as vu ceci? demanda-t-il.

Howard inclina la tête.

— Alors explique-moi. Je ne voulais rien apprendre avant qu'il fût enterré et, de jour en jour, pieusement, je reculais. Mais il faut maintenant que je sache. Quelle est la teneur de ce câblogramme que tu as essayé de l'empêcher de lire?

— Tu as eu les journaux? demanda Howard, rassemblant tout son courage pour une tâche pénible.

Stafford secoua la tête.

— A peine. Je ne suis capable de rien, pas même de penser. Le coup a été si brusque qu'il m'a anéanti. Je ne sais plus qu'une chose : la bonté de mon père, son affection pour moi. C'était le meilleur des pères, Howard. Et, maintenant, je ne puis croire que c'est fini, que je ne le reverrai plus jamais. Je l'aimais tant, j'en étais si fier... Howard, tu peux parler, va; je crois que rien ne peut plus me faire de mal.

Howard pressa les mains de son ami.

— Mon bon Stafford, si tu savais comme il m'est dur de venir ajouter à ton chagrin; mais il est nécessaire que tu saches. La dépêche annonçait une rébellion des indigènes qui ont détruit le travail commencé, anéanti l'œuvre qui ne pourra être reprise avant peut-être des années. C'était l'anneau faible dans la chaîne. Ton père le savait et avait pris toutes les précautions possibles. Une sottise querelle entre les travailleurs et des errants au bord des frontières a mis le feu aux poudres et changé en désastre un magnifique succès.

— C'est cela qui l'a tué, murmura Stafford. La ruine

de l'entreprise entraînait sa ruine, je suppose, et celle des commanditaires.

— Je le crains. Ton père avait engagé toutes ses ressources, et la chute brusque, au moment suprême de l'exaltation, l'a brisé. Sa dépense nerveuse, tous ces derniers mois, avait été trop forte.

— Et les autres? répéta Stafford. Y a-t-il beaucoup de gens ruinés? Qu'ai-je à faire?

— M. Falconer et Murrey s'occupent des affaires. Ils ont réclamé ta présence, mais je t'ai exonéré de la corvée. Je savais que tu ne pourrais leur être utile.

— Non, je ne leur aurais été d'aucun secours. M. Falconer s'y entend mieux que moi. Je lui suis reconnaissant de me prêter son aide. Je l'ai à peine vu. Je n'ai reçu personne que toi.

On frappa à la porte.

— M. Falconer demande si milord veut bien le recevoir, annonça un valet.

Stafford fronça les sourcils. Le « milord » sonnait à ses oreilles comme une moquerie.

— Je descends le rejoindre, dit-il. Viens avec moi, Howard.

Quand ils entrèrent dans la bibliothèque, les deux hommes qui s'y trouvaient déjà se levèrent : M. Falconer, le visage impénétrable; M. Murrey, l'air affligé. Stafford les invita à s'asseoir et prit lui-même un siège devant la table. M. Falconer prit la parole.

— Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir vous laisser en paix plus longtemps, Stafford, dit-il, mais les circonstances nous contraignent. Nous avons examiné à fond les affaires de votre père, et il m'est pénible de vous dire que le résultat de l'examen n'est pas favorable.

« Votre père avait engagé tout entière son immense fortune dans cette œuvre gigantesque; il avait foi en elle et s'était réservé la majeure partie des parts de fondateur. Ces parts sont aujourd'hui à peu près sans valeur, et il est douteux qu'elles en reprennent jamais. En tout cas, leur réalisation permettra à peine d'acquitter les charges — elles sont très lourdes — qui grèvent l'entreprise. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre. »

Stafford inclina la tête.

— Les créances seront-elles entièrement payées ou la somme réalisée sera-t-elle insuffisante? demanda-t-il.

— Pour parler net, elle ne sera pas suffisante.

Stafford promena ses yeux autour de la pièce. Tout ici était magnifique, et la villa était plus somptueuse encore.

Il pensa, avec regret, aux sommes que son père y avait

dépensées les derniers mois, et il lui sembla soudain impossible de croire à la pauvreté.

— Qu'y a-t-il à faire? demanda-t-il, troublé et soudain vieilli.

— Je ne sais pas, répondit M. Falconer, et ce n'est pas à moi de le dire. Il y a demain une réunion des directeurs et administrateurs de l'Afrique du Sud. Une décision sera prise, sans doute.

— Et je ne puis rien faire? demanda Stafford, d'une voix étouffée. Il ne me reste absolument rien? Pas un sou?

M. Falconer toussa légèrement.

— Nous pensions que vous étiez au courant du dépôt fait en votre nom, dit-il.

— Quel dépôt? Je suis fâché de paraître si obtus, mais je n'entends rien aux affaires.

— C'est sans doute pour cela que votre père a déposé en banque à votre crédit, sans vous en parler, une provision de cent mille livres, déclara M. Falconer.

— Lequel dépôt, ayant été fait quand votre père était en possession de toute sa fortune, ne peut vous être disputé, ajouta Murrey. Il est au-delà de l'atteinte des créanciers. Nous pensions que vous le saviez, milord.

Stafford ne manifesta aucune satisfaction.

— C'est une large provision, continua Murrey. Sir Stephen, pardon, lord Highcliffe, était un homme prévoyant et il a voulu, au cas où la fortune lui manquerait, que vous soyez, vous, à l'abri de la trahison du sort. Il savait déjà qu'un titre lui serait octroyé et il a voulu vous mettre à même de le soutenir. Naturellement, ce n'est pas la dixième partie de ce qui vous serait revenu sans cette malheureuse rébellion dans l'Afrique du Sud.

Stafford ne l'entendait plus. Cette nouvelle preuve de l'affection de son père, du soin de son avenir, l'attendrissait, et une douleur poignante le traversa.

— C'est très sage, approuva à son tour M. Falconer. Quoi qu'il arrive, lord Highcliffe est en parfaite sécurité. Bien placé, ce capital peut rapporter un bon revenu... Les choses auraient pu être pires.

Stafford, en s'excusant, fit signe à Howard de le suivre et se retira. Sans qu'il s'en doutât, ses manières étaient aussi seigneuriales que s'il était issu d'une lignée de comtes remontant à cinq siècles.

Quand les deux jeunes gens se retrouvèrent dans la chambre que Stafford n'avait guère quittée depuis la mort de son père, il se retourna vers son ami :

— A quelle heure et à quel endroit se tiendra demain cette réunion, Howard?

— A Gloucester House, à midi.

Stafford réfléchit un instant, puis :

— Howard, veux-tu te charger de faire vendre mes chevaux et mon yacht? Je ne vois rien d'autre dont je puisse me débarrasser. Quel remords de penser à tout l'argent que j'ai gaspillé et dont je pourrais faire maintenant meilleur usage!

— Mais, mon cher ami, il te reste cent mille livres.

Stafford posa sa main sur l'épaule de Howard et le regarda dans les yeux. Howard comprit... et approuva sans paroles; il poussa seulement un soupir.

Quand son ami fut parti, Stafford essaya d'envisager l'avenir. Mais c'était le passé qui se déroulait devant lui, et c'était moins son père qu'il revoyait que la douce Ida. En se sacrifiant lui-même, il ne s'était pas sacrifié seul. Il avait imposé à Ida de partager son sacrifice. Le sort le punissait de son infidélité forcée.

Il demeura des heures à évoquer la chère image, à revivre leurs rencontres au bord de la rivière, à repasser leurs paroles d'amour, à savourer les baisers échangés. O Dieu! quelle banqueroute! Il avait tout perdu. Tout lui avait été enlevé : son père, sa fortune, sa fiancée...

Ce n'était pas à Maud qu'il pensait.

XXV

Le lendemain, à midi, les actionnaires de la Compagnie des Chemins de Fer du Sud de l'Afrique vinrent nombreux à la réunion annoncée.

En sa qualité d'administrateur, M. Griffenberg prit la présidence. Quand il informa l'assemblée que sir Stephen Orme, lord Highcliffe, ne laissait pas de couverture pour les pertes, un murmure de mécontentement s'éleva, mêlé de récriminations et de plaintes. Ce fut à ce moment que Stafford entra. Sa vue suspendit les protestations, ramena le silence. Griffenberg indiqua à l'arrivant un siège près de lui.

— Je disais à ces messieurs, lord Highcliffe, reprit M. Griffenberg, que nous traversons une passe difficile. Nous avons tous en sir Stephen une confiance si absolue que nous avons tout remis entre ses mains. L'entreprise se trouve actuellement en péril, et les pertes sont si lourdes qu'il y a à craindre que ce que nous avons nous-mêmes engagé ne soit complètement englouti.

Coupant le silence consterné amené par la déclaration, la protestation d'un actionnaire s'éleva :

— Je désire poser une question : Est-il exact que sir Stephen a eu soin de mettre à l'abri, pour son fils, une provision de cent mille livres ? Si nous sommes ruinés, je ne vois pas pourquoi le nouveau lord Highcliffe se retirerait avec une fortune assez ronde.

Stafford se leva.

— Vous n'avez pas à répondre, conseilla Griffenberg.

Stafford n'en tint aucun compte.

— Il est vrai que cette somme m'a été donnée. Mais, quand mon père en a disposé en ma faveur — sa voix s'enroua légèrement, — il était en position de le faire et parfaitement solvable.

— Je n'ai pas dit le contraire, admit l'interrupteur.

— Je me suis informé. La donation est absolument légale et ne peut être attaquée, acheva Stafford.

Il fit une pause d'une seconde et reprit d'une voix nette que tous entendirent :

— Cependant, j'y renonce et l'abandonne en entier.

Falconer tressaillit et posa une main sur le bras de Stafford.

— Ne faites pas le sot, murmura-t-il.

Stafford ne lui accorda aucune attention.

— Vous entendez, je l'abandonne. Quand mon père m'a fait ce cadeau, il était riche. Si, aujourd'hui, il vivait encore — il s'arrêta une seconde, et l'auditoire demeura suspendu à ses lèvres, — s'il vivait encore, il m'approuverait pleinement et lui-même me conseillerait cette conduite. Les formalités nécessaires sont déjà remplies. C'est tout ce que je possède ; si j'avais davantage, je le donnerais. Mon père était un homme d'honneur, et, s'il était ici...

Il y eut quelques secondes d'un silence lourd, puis des applaudissements éclatèrent, l'interrupteur applaudissant plus fort que les autres.

Le président se leva et, avec émotion :

— J'espère, Messieurs, que vous serez satisfaits. En votre nom à tous, je remercie lord Highcliffe de sa noble conduite. Son désintéressement est d'autant plus louable que cet argent lui appartenait en propre et que nul n'y aurait pu toucher. Ce geste lui fait le plus grand honneur.

Il y eut une nouvelle salve d'applaudissements dont Stafford profita pour saluer et se retirer. Dans l'escalier, M. Falconer le rejoignit et, le prenant par le bras :

— Avez-vous réfléchi aux conséquences ? dit-il durement. Vous avez fait de vous un miséreux.

Stafford s'arrêta et leva sur lui un regard morne.

— Un miséreux, répéta Falconer, devenu rouge brique.

Vous, un pair du royaume. Pensez-vous qu'ils auront quelque considération? Ils n'en auront pas. Ils vous prendront au mot: ils accepteront jusqu'au dernier penny. Et comment avez-vous l'intention de vivre désormais, lord Higheliffe?

Stafford passa sa main sur son front.

— Je ne sais pas encore. L'argent n'était pas à moi.

— Sottise et orgueil mal placé. Vous n'avez pensé qu'à vous, à la réputation de votre père... Et Maud, je vous prie, avez-vous pensé à elle? Vous imaginez-vous que, désormais...

Un flot de sang monta au visage de Stafford.

— M^{lle} Falconer est libre, dit-il fièrement. J'abandonne tous mes droits sur elle.

.

Howard passa son bras sous celui de son ami.

— C'est bien, Staf, tu as été splendide. Mais, tout de même, si tu voulais, Griffenberg propose... As-tu bien réfléchi? Ceci te laisse sans ressources.

— Je sais. J'ai réfléchi. Rentrons chez nous.

Ils retournèrent chez Stafford.

Howard s'attarda encore une heure ou deux. Il savait que Stafford avait besoin de sa présence. Aussitôt qu'il fut parti, Stafford sortit lui-même.

Marchant devant lui, au hasard, il se trouva au bord de la Tamise, sur un des quais éloignés de Londres, et s'arrêta à regarder l'embarquement de bestiaux sur un gros cargo vagabond de l'Océan.

Cette vue lui rappela Héronedale et Ida... Il soupira et, se détournant pour s'éloigner, il vit sortir d'une auberge un homme vigoureux, coiffé d'un large chapeau de planteur jeté sur le derrière de sa tête. C'était, sans doute, le propriétaire du bétail, car il apostropha, avec véhémence, en langage fleuri et savoureux, les conducteurs du troupeau. Sa voix était agréable et joviale, mais sa démarche incertaine. Visiblement, il avait légèrement dépassé les bornes de la tempérance.

Stafford s'écarta pour l'éviter; mais, l'autre ayant fait le même mouvement, tous deux se heurtèrent. L'homme s'excusa profusément, avec tant de regret et de bonne humeur, que Stafford se crut obligé, par politesse, de continuer un instant la conversation et demanda la destination de ce chargement vivant.

— J'emmène tout cela chez moi, dans la plaine de Salisbury, en Australie. Vous les voyez, hein? toutes des bêtes primées au concours. On m'a fait payer le bon prix, et ils m'ont diantrement dépouillé de mes écus. Mais il

m'en reste assez tout de même pour offrir un verre à un ami et, si vous voulez accepter...

Stafford refusa. Mais l'Australien insista. Pour éviter une scène, Stafford entra à sa suite dans une gentille auberge. Une accorte servante s'empressa, et, après avoir levé son verre à la santé de son invité, l'homme expliqua :

— Je prends le même bateau que mes bêtes. Ce n'est pas que j'aie rien à dire contre la vieille Angleterre, tant que vous ne me demandez pas d'y habiter. J'y suis depuis six semaines, et une chose me manque que je ne puis obtenir : de l'air. Il paraît que les gens d'ici peuvent s'en passer, mais ils n'en ont pas meilleure mine. Vous-même, mon bon Monsieur, il vous manque de la chair sur les os. Ah! je voudrais vous voir, si vous veniez à la plaine; ce serait besogne vite faite de vous retaper. Et les gages, mon cher Monsieur, bien plus forts que jamais vous ne pourriez en obtenir à la Cité! Et la belle vie, là-bas! Vous ne pouvez pas vous l'imaginer, à moins qu'il ne vous prenne un jour fantaisie d'y venir voir. Vous seriez bien accueilli, je vous assure, car, si vous êtes un monsieur, vous n'êtes pourtant pas trop fier pour refuser de prendre un verre avec un honnête homme; car je puis me flatter d'être un honnête homme.

Stafford, redoutant l'effet d'une consommation de plus, offrit prudemment un cigare qui fut accepté de bon cœur. Pour l'allumer, l'homme tira une enveloppe de lettre de sa poche et allait la rouler en guise d'allumette, quand, y ayant jeté un coup d'œil, il se ravisa. Gravement, il la tendit à Stafford.

— Voici mon nom : Henry Joffler, et mon adresse, dit-il. Si jamais l'envie vous prend de me faire une visite, chacun, à Melbourne, pourra vous indiquer la meilleure manière de venir à la Plaine. Vous pourrez arriver en été ou en hiver, à votre bon plaisir. Vous serez toujours sûr d'un bon accueil.

Quand Stafford quitta l'auberge, il tenait l'enveloppe en main; il allait la déchirer quand il se ravisa et la glissa dans sa poche. Pendant un instant, l'Australien l'avait diverti, mais il l'avait déjà presque oublié quand il rentra chez lui. Le temps avait passé et la nuit venait.

Dès qu'il fut dans sa chambre, une femme vint à lui, la main tendue, son nom sur les lèvres.

— Maud! s'exclama-t-il, stupéfait. Pourquoi êtes-vous venue?

— Pourquoi plutôt ne serais-je pas venue, Stafford? Je vous attends ici depuis des heures.

Elle s'approcha de lui, ses yeux de saphir brûlant de passion.

— Croyez-vous qu'ayant entendu ce que vous avez fait j'aurais pu me tenir à l'écart? Non, je suis trop fière de vous. Ne pouvez-vous pas deviner combien je suis heureuse? Je n'attendais pas moins de vous, Stafford.

Elle posa sa main sur son épaule et le regarda avec adoration.

— Je ne pouvais rien faire d'autre, dit-il. Je regrette que vous soyez venue, Maud. M. Falconer ne vous a-t-il rien dit?

Elle rejeta la tête en arrière d'un geste de défi.

— Comme si rien ni personne — même mon père — pouvait nous séparer.

— Vous ne devriez pas être ici, bégaya-t-il.

Elle rit.

— Que vous êtes orgueilleux, Stafford, et pour cela encore, je vous aime. Vous avez cru que je pourrais vous abandonner comme d'autres femmes l'auraient fait peut-être. Quand même vous seriez réduit à la misère...

— C'est l'opinion de votre père; dit-il gravement.

— Qu'importe! Je suis riche...

Stafford rougit et s'assombrit. Maud ne voulut pas tenir compte de l'impression pénible de ses paroles et elle continua toute souriante :

— Vous avez, vous, bien mieux que la fortune; je l'ai rappelé à mon père, et cela l'a ramené à la raison. Comme la plupart des parvenus, il prit les titres et, au fond du cœur, il désire ardemment voir sa fille baronne.

Stafford se mordit les lèvres.

— Je vais maintenant vous ramener chez vous, insista-t-il.

Son ton éclaira Maud, lui fit comprendre le faux pas commis. Avec un léger cri, elle s'accrocha à lui et, la tête rejetée en arrière, les yeux sur les siens :

— Stafford, vous n'avez pas l'intention de me repousser, de me rejeter! Vous voyez, je plaide, je supplie. J'ai... j'ai si grand'peur... Mais vous ne ferez pas cette chose affreuse, n'est-ce pas? Vous ne laisserez rien, jamais, nous séparer? Stafford, vous m'écoutez!

On frappait à la porte. Falconer entra et, toisant sa fille :

— Je ne m'attendais pas à vous trouver ici, dit-il d'un ton âpre.

— Je suis venue à mon fiancé; dit-elle hardiment.

Falconer haussa les épaules et, s'adressant à Stafford :

— Je viens m'excuser de mon mouvement de vivacité de ce matin, dit-il. Ne tenez pas compte de ce que je vous ai dit sous l'empire de la mauvaise humeur occasionnée par votre impétueuse manière d'agir. Depuis, j'ai

causé avec Maud, et nous avons décidé de donner suite au projet formé. Je m'arrangerai pour vous fournir les ressources nécessaires. Je donnerai à ma fille une grosse dot qui lui appartiendra en propre et je vous constituerai, à vous, la pension convenable pour soutenir votre rang.

— Un moment, s'il vous plaît? coupa Stafford. Il est bon, avant d'aller plus loin, que je rectifie un malentendu. Je n'ai pas l'intention de me servir de mon titre.

— Hein? s'exclama Falconer.

— J'ai résolu de l'abandonner.

— Mais, moi, j'entends que vous le portiez, rétorqua brutalement Falconer. Si je consens au mariage de ma fille avec un mendiant...

— Mon père! protesta Maud. Vous n'avez pas le droit de lui parler ainsi. Stafford, vous consentirez...

— A tout, excepté à ce marché, déclara-t-il avec la même fermeté calme. Si vous acceptez de renoncer au titre, de partager la vie simple d'un travailleur, comme je compte le devenir...

Falconer s'interposa entre eux.

— Grande sotte! Tu ne vois donc pas qu'il n'a qu'une idée : se débarrasser de toi, et qu'il a trouvé ce moyen? Ne te reste-t-il aucune fierté?

Elle écarta son père, et, devant Stafford, les yeux dans les siens :

— Est-ce vrai? demanda-t-elle. Est-ce que mon père a raison et que vous préférez errer dans le monde seul et pauvre que de m'épouser? Répondez-moi. M'aimez-vous?

Stafford baissa les yeux et serra des dents. Un silence pesant tomba que rompit un gémissement étouffé de Maud :

— Venez, mon père. Il ne m'aime pas. Il ne m'a jamais aimée. Je croyais qu'avec le temps..., avec le temps...

Impulsivement, Stafford, très ému, avança la main pour la retenir :

— Attendez, Maud. J'abandonnerai le titre et je refuse l'argent de votre père. J'ai résolu de travailler. Si vous voulez attendre que j'aie une maison à vous offrir...

Elle se tourna vers lui, ses yeux ardents brillant de larmes :

— Je vous suivrai partout, Stafford. J'accepte la pauvreté, les périls, tout. Oh! Stafford, ne voyez-vous pas, ne comprenez-vous pas l'amour que je vous porte?

M. Falconer se garda d'intervenir, mais se hâta d'emmener sa fille.

Quand la porte se fut refermée derrière eux, Stafford tomba sur une chaise et se prit la tête dans les mains. Il n'avait pas repris sa liberté. Sa chaîne continuait de le meurtrir. Et, comme l'avait dit Falconer, il était devenu

un miséreux. Que ferait-il? Comment allait-il envisager l'avenir? Sa main rencontra l'enveloppe au nom de M. Henry Joffier. Il lut distraitement l'adresse. Puis, subitement, il éclata de rire, un rire sans joie...

XXVI

Si, jusqu'à la déclaration de son cousin Joseph, la vie chez ses parents n'avait pas été agréable pour Ida Héron, elle devint, à partir de cette soirée, plus pénible encore.

Le faquin, qui s'était montré, jusque-là, poli et prévenant à l'excès, devint insolent. Ida ne lui accordant aucune attention, l'indélicat personnage changea de tactique et affecta une intimité bien plus déplaisante que sa grossièreté. Sans que l'innocente s'en doutât, il visait à mettre en défiance contre elle sa mère et sa sœur et il n'y réussit que trop bien. Les tracasseries journalières lui étant devenues insupportables, Ida passa dans sa chambre des heures d'angoisse, à se demander comment elle pourrait y échapper. Elle lut attentivement dans les journaux les offres d'emploi, mais chaque démarche ne lui apportait qu'un déboire.

Un soir qu'elle rentrait, harassée, après une nouvelle démarche aussi inutile que les précédentes, elle vit que le salon était éclairé. Elle enlevait son chapeau quand Isabelle, parée de sa plus belle robe, entra dans sa chambre.

— Ida, vous m'avez entendue parler de Georges Depoul?

Ida ne se souvenait pas. Isabelle parlait de tant de jeunes gens que la pauvre Ida faisait de déplorables confusions.

— Celui qui s'est établi en Irlande. Nous le voyions beaucoup avant son départ, c'est-à-dire qu'il nous faisait des visites, et, quoiqu'il n'y ait jamais rien eu de définitif entre nous... Il est au salon. Vous viendrez aussi, n'est-ce pas, Ida? Je suis sûre qu'il vous plaira. Il est si sérieux, et puis c'est un très bon parti. Comme je vous l'ai dit, il n'y a rien d'absolument convenu, mais...

Elle eut un sourire significatif.

Quand, un peu plus tard, Ida descendit au salon, elle jugea que ce visiteur ressemblait à tous ceux qui venaient chez ses cousins. Un homme d'âge moyen, assez commun. Il répondit à la présentation par un salut gauche. Ida s'assit à l'écart et oublia l'existence de M. Depoul.

Celui-ci n'éprouva point la même indifférence. Il continua, visiblement distrait, d'échanger avec Isabelle des

propos insignifiants et, au bout de quelques minutes, se leva, se rapprocha d'Ida et essaya d'engager la conversation.

Trop polie pour laisser voir son ennui, Ida répondit à M. Depoul. Le visiteur ne s'aperçut pas du mécontentement de M^{me} Héron et de sa fille. Le fait est qu'Isabelle le laissait complètement indifférent, et celle-ci le voyait trop bien.

Quand M. Depoul prit congé, on ne le retint pas à dîner, quoique M^{me} Héron eût fait précipitamment des préparatifs.

Dès qu'il fut parti, la mère et la fille échangèrent des regards désolés. Ida se leva pour se retirer, mais sa tante l'arrêta au passage.

— Un moment, s'il vous plaît, Ida. Voilà longtemps que je suis indulgente pour vous, mais, ce soir, vous avez passé les bornes. Je dois vous faire remarquer que, depuis que vous êtes sous notre toit, votre conduite n'est pas... ce qu'elle devrait être.

Ida demeura un instant abasourdie.

— Oui, votre conduite est inconvenante, et je suis fâchée d'avoir à le reprocher à une jeune fille dans votre position.

— Je ne vois pas, ma tante, quel reproche j'ai pu volontairement mériter.

— Alors je vais vous le dire ! s'exclama M^{me} Héron qui s'excitait. Vous êtes une des flirteuses les plus éhontées que j'aie jamais connues. Je ne suis pas aveugle, et voilà déjà longtemps que je remarque votre conduite. Vous m'avez trompée, Ida ; je vous croyais une jeune fille modeste, bien élevée... et j'ai eu peine à en croire mes yeux quand je vous ai vue essayer d'accaparer mon pauvre Joseph.

Ida voulut protester, sans réussir à endiguer le flot de paroles.

— Vous avez fait perdre la tête à ce pauvre garçon. Vous ne vous imaginez pas, pourtant, que son père et moi consentirions à le laisser commettre cette folie d'épouser une jeune fille sans ressources.

Ida était très pâle et ses yeux étincelaient. Au prix d'un dur effort, elle contint son indignation.

— Et, comme si vous n'aviez pas déjà apporté assez de trouble sous le toit qui vous abrite, il a fallu que, cet après-midi même, sous nos yeux, vous ayez encore essayé de prendre dans vos filets le premier homme qui se présentait !

Sa stupéfaction fut si profonde que l'accusée ne trouva rien à répondre.

Isabelle pleurnicha.

— Je n'aurais jamais cru ça de vous, Ida, gémit-elle, surtout après que je vous avais avertie... Je... j'espérais que vous n'essayeriez pas de m'enlever Georges.

— Mais je n'y ai pas songé un instant, se rebella Ida. Je ne suis descendue que parce que vous m'aviez invitée, pour ne pas vous froisser. Comment vous convaincre que je n'ai pas accordé une pensée à monsieur... J'ai oublié son nom. Isabelle, vous ne me croyez pas capable de l'indélicatesse que votre mère me reproche?

Ida se retira dans sa chambre, profondément blessée. Et, quand, après une scène analogue avec M. Héron, qu'elle ne put davantage convaincre de son innocence, elle se retrouva seule, elle prit la ferme résolution de ne pas accepter, un jour de plus, une hospitalité trop chèrement payée.

Elle partirait dès le lendemain matin. Elle compta sa bourse. Elle ne contenait pas une grosse somme, le reste de ce que lui avait remis le bon M. Wordley, juste assez pour attendre d'avoir trouvé un moyen de gagner sa vie.

Elle put heureusement quitter la maison sans être vue. L'air frais du matin, aspiré à pleins poumons, lui rendit, avec de la vigueur, du courage.

Avec l'idée de chercher un peu hors de la ville un logement bon marché, elle monta dans un autobus bondé d'ouvriers et ne descendit qu'au terminus.

Le hasard l'avait conduite jusqu'au quai où Stafford était venu lui-même les jours précédents. Comme lui, elle s'intéressa au mouvement de l'embarquement des marchandises, peut-être parce qu'il y avait là encore aujourd'hui un troupeau de moutons qui lui rappela Hérondale.

Sa valise à la main, elle s'appuya sur le garde-fou. Une voix joviale la fit se retourner :

— Pardon, miss, disait un homme au visage épanoui, en touchant son large chapeau de paille. Attendez-vous quelqu'un? Est-ce que je pourrais vous rendre service?

— Non, oh! non, je vous remercie, dit Ida, rougissant très fort.

Le large visage de M. Joffler — car c'était l'Australien — s'élargit encore dans un sourire.

— Eh! Je pensais que vous étiez peut-être venue dire adieu... Ma foi, si c'était à moi, je crois que je serais bien tenté de rester. Au revoir, Mademoiselle. Hé! là! capitaine, tout est prêt? Si mon oiseau n'arrive pas tout de suite, nous allons manquer la marée. Il était bien décidé, pourtant. Tiens, le voilà! Parez à la manœuvre!

Il se retourna et, instinctivement, Ida se retourna aussi. Elle vit une haute silhouette vêtue d'un costume de serge foncé, se frayant rapidement un passage à travers la

foule des dockers et des oisifs. L'arrivant alla droit à l'homme qui avait parlé à Ida. Celui-ci le salua joyieusement en lui serrant la main. Tous deux montèrent à bord du cargo.

Comme le bateau, remorqué, passait à la hauteur d'Ida, l'homme vêtu de serge se retourna. Elle pousa un cri, un cri presque de terreur. Avait-elle perdu la raison? Était-ce une hallucination de son cerveau hanté toujours par la même vision? A moins qu'elle ne fût victime d'une étrange erreur, c'était *lui* qui était là, pâle et amaigri, tourné vers elle.

— Stafford! cria-t-elle inconsciemment, sa main crispée sur la barre de fer.

Comme s'il l'avait entendue — ce qui était impossible, étant donné les cris des matelots, les bruits de ferraille et les beuglements des bestiaux, — il leva la tête et regarda dans sa direction. Leurs yeux se rencontrèrent... Le sang se retira du visage de Stafford, le laissant encore plus pâle.

Le jeune homme bondit vers l'Australien et, le prenant par le bras :

— Attendez! Faites signe au remorqueur. Je veux retourner à terre.

M. Joffler eut un rire condescendant :

— Allons, allons, tenez bon. Je sais bien ce que c'est, mon cher, j'y ai passé moi-même. Cela vous prend à la ceinture, une sorte de crampe d'estomac. C'est le regret du pays qu'on laisse derrière soi. Mais ça passe. Tenez, prenez une gorgée de ceci et vous allez trouver la vie plus belle dans un instant.

Il tendait un flacon, mais Stafford le repoussa.

— Laissez-moi descendre, supplia-t-il, je vous rejoindrai plus tard.

M. Joffler le rattrapa au moment où il allait sauter sur le quai.

— Allons, allons, pas de bêtises, dit-il avec commisération. Nous sommes partis et ne pouvons plus reculer. Vous vous noieriez ou vous vous casseriez le cou en essayant de sauter. Et pour rien du tout, pour un regret qui sera vite passé. Allons, du cœur, camarade, du cœur, que diable! Vous n'êtes pas le premier que ça rend malade de quitter sa famille et ses amis.

Stafford essaya de faire bonne contenance, mais ses yeux demeuraient sur la figure enfantine, vêtue de deuil, et sa voix tremblait quand il répondit :

— Vous avez raison, monsieur Joffler : il est trop tard. J'ai cru reconnaître quelqu'un sur le quai. Mais ce doit être une imagination, car c'est impossible, impossible.

— Une imagination, je connais ça aussi, dit M. Joffler avec un clignement d'œil, surtout après une nuit un peu chaude à terre. Buvez un coup, c'est le meilleur remède. Il vaudrait mieux n'être pas trop à jeun quand on quitte le pays pour la première fois. Vous voyez encore la personne?

Ida s'était éloignée.

— Non, dit Stafford d'une voix étouffée. C'était une imagination. Elle ne pouvait pas être là. C'est impossible.

— *Elle?* répéta le joyeux Joffler. Ah! c'est ça! Ne vous tracassez pas. Rien comme le vent de la mer pour emporter les souvenirs laissés derrière. Descendez et essayez de manger un morceau. C'est bon d'avoir l'estomac bien garni.

Ida avait repris sa route, lentement. La tête lui tournait. Elle savait bien qu'elle avait été victime d'une illusion : Stafford ne pouvait être à bord d'un transport de bétail. Mais l'émotion éprouvée l'avait rendue malade. Elle se souvint qu'elle n'avait rien mangé depuis la veille et se mit en quête d'un boulanger.

Elle vit, de l'autre côté de la rue, la boutique cherchée; elle traversait quand un lourd camion tourna l'angle. En même temps, une voiture légère venait à toute allure dans l'autre sens. Elle hésita, s'arrêta. Ce fut sa perte. Le brancard du rapide véhicule la heurta à l'épaule et la renversa dans la rue boueuse. De chaque pavé sembla jaillir un passant qui s'arrêta; un policeman fendit la foule des badauds. Un mince filet de sang coulait de la jeune tête pâlie.

Un taxi fut appelé, et Ida, encore évanouie, fut conduite à un hôpital.

Là, Ida demeura plusieurs jours, délirant et appelant sans cesse, d'une voix dans laquelle passait toute son âme : « Stafford! Stafford! »

XXVII

Quand Ida recouvra sa connaissance, elle posa les questions ordinaires :

— Où suis-je? Que m'est-il arrivé?

La nurse lui expliqua :

— Vous n'avez pas, heureusement, été grièvement blessée et, dans quelques jours, vous aurez repris des forces.

Maintenant, elle se souvenait. Elle se revoyait quittant de bonne heure la maison de son oncle; elle se rap-

pelait sa promenade le long des quais de la Tamise et la vision qu'elle avait eue. Quels tours étranges peut nous jouer l'imagination ! Stafford embarqué sur un navire chargé de bétail !

La fuite d'Ida n'étonna guère les Héron et, quoiqu'ils ne fussent pas fâchés d'être débarrassés de leur pupille, sa disparition les laissait tout de même mal à l'aise.

Le père et le fils firent de sérieux efforts pour retrouver la disparue, mais Ida n'avait laissé derrière elle aucune indication. Des annonces faites dans les journaux restèrent sans résultat. Quand une quinzaine se fut écoulée sans nouvelles, ils en conclurent que cette campagnarde transplantée était retournée à Hérondale, probablement sous la protection de M. Wordley.

Un matin, la bonne annonça que M. Wordley était au salon. Refuser de le recevoir était impossible. Très mal à l'aise, les deux époux rejoignirent leur visiteur.

Celui-ci paraissait d'excellente humeur et leur serra les mains cordialement en s'informant aimablement de leurs nouvelles.

— Un temps délicieux, dit-il jovial, et un excellent voyage. Vous habitez une gentille maison, monsieur Héron, et dans un faubourg agréable. Votre mine est florissante.

L'ancien avocat pensa que l'adversaire masquait l'attaque.

— Je suis en bonne santé, je vous remercie, monsieur Wordley ; mais j'ai ma lourde part d'épreuves.

— Eh ! ce n'est pas le jour de parler d'épreuves, remarqua M. Wordley. Le fait est que je suis venu sans délai pour une affaire importante. Où est cette petite Ida ? Je voudrais la voir tout de suite, s'il vous plaît.

Il y eut un moment de silence gêné.

— Ida, dit l'avocat, d'une voix lugubre. Où est-elle ? Certainement, vous le savez, monsieur Wordley.

— Moi ? Comment le saurais-je ? Je viens exprès pour la chercher, et nous n'avons pas un moment à perdre. Elle n'est pas ici ?

— Elle n'est pas ici, dit John Héron, raffermissant sa voix ; elle nous a quittés il y a environ une quinzaine.

M. Wordley fut très désappointé.

— Elle s'est retirée chez d'autres amis ? Alors je vous serai reconnaissant de me donner son adresse.

— Je le ferais volontiers, monsieur Wordley, mais j'ai le regret de vous dire que nous ne savons pas où ma nièce s'est retirée.

— Vous ne savez pas... où est votre nièce? Que diable! — excusez-moi, Madame — mais il me semble incroyable que vous ne sachiez ce qu'il est advenu d'Ida.

M. Héron prit son air le plus digne.

— Ida a quitté notre maison hospitalière il y a une quinzaine de jours. Et j'ai le regret de vous dire qu'elle n'a pas même laissé derrière elle un mot d'explication ou d'adieu. Je m'étais trouvé, la veille au soir, dans l'obligation de lui adresser quelques remontrances nécessaires.

M. Wordley, indigné, bondit de sa chaise.

— Vous lui avez fait des remontrances? A quel sujet, je vous prie?

— Elle essayait d'accaparer mon fils.

La porte s'ouvrit et le « fils » dont on parlait entra.

— Celui-ci? dit M. Wordley avec un ricanement de mépris. Avez-vous perdu l'esprit?

M. Joseph, sentant le terrain brûler, battit immédiatement en retraite.

— Ce n'était pas le seul reproche à lui faire, avança sans assurance l'ex-avocat.

M. Wordley sursauta de nouveau.

— Sottise! protesta-t-il. Que pouvez-vous reprocher à cette enfant, la plus pure et la plus douce qui soit? Vous avez poussé cette enfant à abandonner votre maison, vous l'avez perdue de vue depuis une quinzaine et vous restez là, les bras croisés, en lui créant, pour vous excuser, des torts imaginaires. J'ai besoin de la voir. J'ai à lui communiquer des nouvelles de la plus haute importance. Il n'y a pas de temps à perdre. Il faut la retrouver, et tout de suite.

— Un moment, monsieur Wordley, pria M. Héron qui avait repris un peu de son sang-froid. Peut-être voudrez-vous avoir la bonté de m'informer de la nature de la communication que vous avez à faire à ma nièce.

— Je ne vous dirai rien du tout, rien, excepté que je désire n'avoir plus l'occasion de vous revoir. Bonjour! Mes hommages, Madame..

Il était déjà à moitié route du poste de police vers lequel il se dirigeait avant que son excitation se calmât. Sur-le-champ, il avait décidé qu'il ne s'adresserait pas à Scotland Yard, mais directement au bureau de quartier.

Il eut la bonne chance d'y rencontrer un inspecteur intelligent et zélé.

— Si la jeune personne que vous cherchez est introuvable, c'est qu'il lui est arrivé un accident, suggéra-t-il.

— Un accident? protesta M. Wordley. Quelle raison avez-vous de le croire?

— Vous n'imaginez pas le nombre des accidents qui se produisent chaque jour à Londres. Depuis quelle date cette jeune fille est-elle disparue?

M. Wordley l'indiqua, et l'inspecteur tourna les feuillets d'un gros registre en écoutant la description qui lui était faite.

— Je ne me trompais pas, dit-il au bout d'un moment. Une jeune personne de dix-huit à vingt ans, renversée par une voiture, à Good-Street, cheveux noirs, yeux bleus, taille moyenne, nom sur une carte trouvée sur elle : Ida Héron.

— C'est elle! Est-elle gravement blessée? Où est-elle soignée?

— A l'hôpital Saint-Thomas. Appelez un taxi.

Le trajet sembla long à la courte patience de M. Wordley. Dès que la voiture s'arrêta, il sauta à terre et, s'adressant au préposé :

— Vous avez une malade : miss Ida Héron?

L'employé consulta son livre.

— Elle est sortie ce matin.

— Pouvez-vous me dire, bégaya-t-il, si elle a laissé une adresse? Je suis son homme d'affaires et j'ai absolument besoin de la voir.

Son anxiété était si évidente que l'employé en fut ému.

— Après tout, dit-il, miss Héron était marquée dans les sorties, mais peut-être est-elle encore ici. Vous pourriez voir l'infirmière de la salle Alexandra.

Pendant que M. Wordley se faisait donner les indications nécessaires, une jeune fille svelte, habillée de noir, traversa le hall. Comme elle se retournait, M. Wordley qui, distraitement, la regardait, sursauta et, s'élançant vers elle :

— Ida! Ida!

Ida poussa un cri et chancela. Ce n'était plus la vigoureuse jeune fille habituée à la vie de plein air de Héron-dale. M. Wordley la soutint paternellement.

— Ma petite fille! Ma chère petite Ida! Venez vous asseoir un instant.

Ida s'était déjà ressaisie.

— Monsieur Wordley! Que je suis contente de vous voir! Comment m'avez-vous trouvée? Oh! que je suis heureuse!

— Ma chère petite Ida, vous ne pouvez pas être aussi contente que je le suis. J'avais tout à l'heure presque perdu la tête... Je suis venu à Londres très précipitamment, j'ai à vous raconter une chose si inattendue! Je me suis présenté chez votre oncle pour apprendre que vous aviez disparu... Je m'étonne que vous ayez pu rester

si longtemps chez ces sottes gens... J'ai couru Londres à votre recherche, et, quand j'arrive ici, on me dit que vous n'y êtes plus.

— Je devais partir hier, expliqua Ida; mais l'infirmière, qui m'a prise en affection, ne m'a pas trouvée tout à fait assez forte et elle a voulu me garder encore un peu.

— Que Dieu la récompense! Mais que vous êtes pâle, ma pauvre enfant! Vous avez été très malade et surtout vous avez été très malheureuse, si je ne me trompe pas. Ma petite Ida, j'ai de grandes nouvelles, des nouvelles étonnantes.

— Vraiment? dit Ida. Est-ce nécessaire de me les dire tout de suite? Vous paraîsez fatigué.

— Il faut que je parle ou j'étoufferais. Préparez-vous, ma petite fille, à une grande surprise. J'ai fait une merveilleuse découverte. Vous savez que Héronedale était lourdement hypothéqué et qu'il était impossible de vous conserver le domaine.

— Je sais, dit Ida dans un soupir.

— Eh bien! je suis allé au château avant-hier.

Ida lui pressa la main.

— J'errais dans la maison comme une âme en peine, et puis je suis venu dans les jardins et je suis entré dans la vieille chapelle. Vos deux chiens m'avaient suivi... et *Bess*, l'intelligente petite bête, a commencé à creuser avec ses pattes derrière l'ancien autel. J'étais trop absorbé dans mes pensées et mes souvenirs pour y prendre garde; mais voilà qu'elle s'est mise à japper et à tourner comme une petite folle... J'ai cru qu'elle avait trouvé un rat; je suis allé voir l'endroit qu'elle avait creusé, et devinez ce que j'ai découvert?

Ida secoua la tête en souriant :

— Est-ce un chat?

— Non, dit M. Wordley avec emphase. C'était le couvercle d'une boîte de fer.

— Une boîte de fer?

— J'ai appelé Jason pour qu'il apportât une pelle. Que pensez-vous que j'aie trouvé?

Ida secoua la tête doucement, puis tressaillit. Elle venait de se rappeler le soir où, avec Stafford, elle avait vu son père sortir, dans son sommeil, de la chapelle en ruine.

— Quelque chose qui appartenait à mon père? dit-elle toute tremblante, car elle se souvenait des mots trop souvent entendus et restés sur les lèvres de son père jusqu'à son dernier souffle : « Je les ai perdus et je ne peux plus me rappeler... »

— Oui, un grand coffret d'acier qui contenait... Que croyez-vous qu'il contenait?

— Des papiers, aventure Ida.

— Oui, des papiers, mais quels papiers, ma petite enfant ! Des titres, des liasses de titres, des actions des meilleures sociétés, achetées il y a longtemps et qui ont pris, depuis, une valeur énorme. De plus, leurs revenus, qui n'étaient jamais touchés, se sont accumulés et forment, à eux seuls, une grosse somme.

Ida le regarda, étonnée et ne comprenant qu'à demi.

— Pourtant, mon père n'a jamais été riche, objectait-elle.

— A l'époque où votre père achetait ces titres, il n'avait pas besoin de beaucoup d'argent. La plupart, qui lui ont coûté quelques shillings, valent des milliers de livres. Votre père, que nous avons cru insolvable quand il est mort, était, en réalité, un des hommes les plus riches du comté.

Ida passa sa main sur son front. Son pauvre père, dont les dernières années avaient été si tristes... La découverte venait trop tard. Peut-être qu'en retrouvant le coffret il eût recouvré, en même temps, les facultés perdues. Elle poussa un long soupir.

— Alors, monsieur Wordley, je ne suis plus une jeune fille pauvre ? demanda-t-elle.

Le vieil avoué poussa un joyeux éclat de rire.

— Ma chère enfant, vous n'êtes plus pauvre, vous êtes même très riche. Je ne puis encore vous dire des chiffres. Mais vous pouvez croire, ma chère, qu'il y avait, dans ce coffret, une grosse fortune... Allons, allons, n'allez pas vous évanouir, ma petite fille.

Ida, très pâle, avait fermé les yeux. Trop de sentiments divers la bouleversaient.

— Non, dit-elle à voix basse, mais c'est si inattendu qu'il faut un peu de temps pour m'habituer à l'idée. Il me semble que je rêve. Je pourrai garder Héronedale, y retourner ? dit-elle, avec une telle ardeur contenue que le bon Wordley sentit des picotements dans ses yeux.

— Bien sûr, mon enfant ! J'ai déjà averti les intéressés que toutes les hypothèques seront intégralement remboursées. La vieille maison va retrouver sa gloire. Vous serez reine là où vos aïeules ont régné, et tous seront heureux, y compris le vieux sot qui vous aime beaucoup, petite enfant.

— Comment vous remercierai-je de toutes vos bontés pour moi ?

— Me remercier ? Et de quoi ? D'avoir été le plus grand imbécile qui ait jamais déshonoré la profession, car j'aurais dû deviner ce qui se passait dans le cerveau chaviré

de mon vieil ami. Mais pourquoi restons-nous ici? Ne voulez-vous pas retourner à Héronedale par le premier train?

XXVIII

Ida garda toute sa vie le souvenir de ce retour plein d'émotions douces ou tristes, mais dont un immense bonheur intime restait la note dominante.

Quand l'auto, commandée à Bryndermere par M. Wordley, s'arrêta à la grille de Héronedale, Ida ne put retenir un cri de joie et se jeta dans les bras de sa fidèle Jessie, toute sanglotante, à côté de Jason, à peine moins ému.

Après le dîner, M. Wordley, confortablement installé devant un bon feu aux flammes joyeuses, prit un ton solennel.

— Dites-moi, petite fille, quels sont vos projets? Avez-vous l'intention de rester habiter ici ou d'acheter un hôtel à Londres ou encore de voyager sur le continent?

— Non, non, ni Londres, ni l'étranger. Il m'est si bon de me retrouver sous le vieux toit.

— Mais tout, ici, a besoin d'être réparé, et je pensais qu'il vous serait plus agréable d'être ailleurs pendant les travaux.

Ida secoua la tête.

— Quand il me faudrait me contenter de la cuisine et du grenier, je ne voudrais pas m'éloigner, dit-elle.

— Je comprends, je comprends. Mais il vous faudra prendre tout de même un nouveau train de maison. Héronedale a été un des plus beaux châteaux de la contrée, il doit reprendre sa splendeur.

— C'est entendu. Jessie sera l'intendante et Jason le majordome, acquiesça Ida avec bonne humeur. Quel rêve! J'ai peur de me réveiller et de me retrouver chez mon oncle. A propos, monsieur Wordley, je voudrais leur adresser un cadeau — un cadeau d'argent — en compensation de la dépense que je leur ai occasionnée; il les aidera à garder de moi un meilleur souvenir.

M. Wordley grogna.

— Vous êtes libre, mais si vous me demandiez mon avis...

— Je ne le demande pas, interrompit Ida en riant.

— C'est bon. Demain, j'irai à la banque vous chercher de l'argent et vous prendre un carnet de chèques.

Le tuteur se retira, et, soudain, Ida sentit le vide que l'excitation de l'arrivée lui avait caché. Seule, elle était

seule dans la grande maison; elle était riche, mais l'argent ne peut se substituer à l'amour. Elle aimerait mille fois mieux être pauvre et sentir autour d'elle les bras de Stafford. Combien elle était plus heureuse lorsqu'elle n'avait rien et qu'il l'aimait!

Ce bouquet d'arbres sous lequel elle l'avait revu le soir de leur première rencontre était toujours là. Elle était obligée d'en détourner les yeux pour ne pas pleurer. Et, malgré tout son désir, elle n'osait pas demander à Jessie des nouvelles de la villa des Grands-Bois et des Orme.

Sa première nuit sous le toit retrouvé fut sans sommeil, hantée par le souvenir des biens perdus.

La pénible impression ne se dissipa que lorsqu'elle se retrouva, montée sur *Rupert*, parcourant le domaine et les lieux aimés.

Elle rentrait à peine de sa promenade quand Jessie vint lui annoncer que lord et lady Bannerdale étaient au salon. Ida s'y rendit aussitôt et les reçut avec sa bonne grâce coutumière.

— Ma chère enfant, s'empressa lady Bannerdale, nous avons appris par M. Wordley votre heureux retour, et nous avons voulu vous dire toute notre joie.

— Nous étions bien attristés que Héronedale fût désert, appuya courtoisement lord Bannerdale. Et, maintenant que vous en avez la liberté, j'espère, chère miss Ida, que vous nous ferez la faveur de venir souvent voir de vieux amis de votre famille dont la maison vous sera toujours ouverte.

— Vous serez reçue comme notre fille, compléta lady Bannerdale qui aimait Ida de longue date et nourrissait depuis longtemps une arrière-pensée.

Son fils, un jeune homme d'ailleurs accompli et charmant, qui, depuis deux ans, voyageait en Orient, devait rentrer en Angleterre très prochainement.

Le surlendemain, M. Wordley, revenu pour entretenir encore sa pupille de ses affaires, la trouva distraite, préoccupée. Quand il prononça, par hasard, au cours de la conversation, le nom de sir Stephen Orme, Ida en profita pour demander :

— Sir Stephen est-il encore à sa villa?

L'avoué leva la tête, très étonné.

— Sir Stephen... Mais, mon enfant, ne savez-vous pas?

— Quoi?

— Qu'il n'habite plus la villa pour la plus péremptoire des raisons : il est mort.

Ida souleva l'écran qu'elle tenait à la main pour cacher son visage.

— Je ne savais pas, dit-elle à voix basse. Mort...

— Oui, on peut dire subitement, car, s'il était atteint d'une maladie de cœur grave, c'est pourtant le choc qui l'a tué.

— Le choc?

Comment une si proche voisine de la villa des Grands-Bois avait-elle pu rester ignorante de ce que tout Londres savait? M. Wordley lui en fit brièvement, de façon impressionnante, le récit.

Ida, pendant un moment, ne put parler. La scène se retraçait devant ses yeux, et elle en voyait surtout un des personnages, Stafford.

— Alors, dit-elle, quand elle eut réussi à se dominer, M. Stafford Orme est maintenant baronnet?

— Il s'appelle désormais lord Highcliffe, mais je ne connais pas de position plus déplaisante que la sienne : un grand seigneur sans argent ne trouve pas bien sa place dans la société. Le sacrifice qu'il a fait de la fortune que lui avait constituée son père est d'autant plus méritoire. Peut-être en souffrira-t-il moins puisqu'il doit épouser miss Falconer dont le père est très riche.

— Et... le mariage est prochain?

— Je ne sais pas, dit M. Wordley. On dit que le nouveau lord a quitté l'Angleterre; personne ne sait trop pour quelle contrée... La villa a été achetée par M. Falconer.

XXIX

Ida, sachant que l'oisiveté ne ferait que nourrir son chagrin, reprit, à Héronedale, une vie active, parcourant, comme autrefois, le domaine, accompagnée de ses chiens ou surveillant les travaux qu'elle suivit bientôt avec un intérêt passionné.

Quelques semaines plus tard, lady et lord Bannerdale donnèrent un grand déjeuner pour l'ouverture de la chasse, et Ida céda à leurs instances de s'y rendre. Comme elle descendait de cheval, lord Bannerdale vint la recevoir. Il était accompagné d'un grand jeune homme, au teint bruni, extrêmement distingué et paraissant avoir hérité de la bonté aimable de ses parents.

Si ceux-ci avaient averti leur fils de leur dessein, ils purent avoir, dès avant la fin du déjeuner, l'espoir qu'il n'y serait pas rebelle.

Le jeune homme, aussi bon cavalier qu'Ida, ne la quitta guère au cours de la chasse qui suivit et il lui en offrit les trophées.

Dès le lendemain, il se présenta à Héronedale, s'intéressa

vivement aux réparations en cours, étudia les plans qu'Ida lui montrait, les approuva dans l'ensemble et demanda à revenir.

Il revint presque chaque jour et bientôt s'ouvrit de ses désirs à ses parents qui, tout enchantés qu'ils fussent, l'engagèrent à attendre d'être très sûr de ses sentiments.

— Sûr de mes sentiments! répliqua-t-il. C'est des sentiments de M^{lle} Héron que je voudrais être sûr... Elle est à la fois si douce, si aimable et si distante qu'il m'est aussi impossible de lui parler d'amour que de sauter par-dessus la maison.

Lady Bannerdale attira Ida de plus en plus chez elle.

La semaine de Noël, lord Bannerdale rentra de la ville à l'heure du déjeuner.

— J'ai appris du nouveau, dit-il. La villa des Grands-Bois va être occupée. M. Falconer et sa fille arrivent aujourd'hui.

— Connaissez-vous M^{lle} Falconer, Ida? demanda lady Bannerdale.

— Non, je l'ai vue, mais ne lui ai jamais parlé.

— C'est une très belle personne qui paraît un peu froide. Son fiancé, le fils de sir Stephen, le nouveau lord Highcliffe, est absent depuis assez longtemps. Je suppose que, son deuil s'avancant, il ne tardera pas à rentrer et que le mariage aura lieu bientôt. Le jeune lord serait, pour toi, un charmant compagnon, mon fils; je suis sûre que tu l'aimerais. J'ai eu quelques occasions de le rencontrer et l'ai trouvé extrêmement sympathique. Ce serait très gentil pour tous si le jeune ménage s'installait à la villa. On dit que M. Falconer l'a achetée pour eux.

Ida se retira le plus tôt qu'elle put. Comment pourrait-elle jamais oublier Stafford s'il revenait vivre dans le voisinage, si, à chaque heure du jour, elle risquait de le rencontrer? La pensée la hanta pendant les fêtes paisibles de Noël au château, et ce fut avec soulagement qu'elle se retrouva chez elle, libérée des contraintes mondaines.

Dans ses chevauchées journalières, elle évita les points d'où elle aurait pu apercevoir la villa, faisant parfois un long détour.

Un matin que, dans ce but, elle allait traverser une prairie aux confins du domaine, elle aperçut une amazone franchissant la barrière à l'autre extrémité. Le sang lui monta au visage. C'était Maud Falconer, elle n'en douta pas un instant, et une vague d'amertume la submergea quand elle reconnut *Adonis*, le cheval de Stafford.

Sa première impulsion fut de tourner bride. L'orgueil la retint, et elle continua sa course, essayant de ne pas regarder sa rivale.

Maud eut aussi la pensée d'éviter la rencontre. Mais le cheval avait reconnu son ancien compagnon de promenade et, impétueusement, il s'élança à travers le champ, contre la volonté de sa conductrice.

Les deux jeunes filles se rencontrèrent presque face à face, pendant que les chevaux échangeaient d'amicaux hennissements. Un moment, elles se regardèrent, Ida remarquant la perfection des traits de Maud, tandis que le visage de celle-ci s'enflammait.

— Je vous demande pardon, dit M^{lle} Falconer. Vous ne savez pas, sans doute, Mademoiselle, que vous vous trouvez sur une propriété privée?

Ida devint aussi rouge que l'autre et, se redressant fièrement, renvoya le défi :

— Je vous demande pardon moi-même, Madame. Je sais d'autant mieux que je foule un terrain réservé que la propriété est la mienne.

Maud pâlit.

— Ceci ne fait pas partie des Grands-Bois?

— Non, c'est une dépendance de Hérondale.

— Alors c'est sans doute à M^{lle} Héron que j'ai l'honneur de parler? dit Maud du même ton de défi qui ramena une nouvelle rougeur au visage d'Ida.

— Oui, je suis Ida Héron.

— Ainsi, répliqua Maud, si vous ne vous trompez pas sur vos droits, c'est moi qui suis dans mon tort et c'est à moi de m'excuser. Je vous prie d'agréer mes regrets, miss Héron.

— Il n'est pas nécessaire de vous excuser, dit Ida plus doucement. Toutes les fois qu'il vous plaira de passer ici ou sur toute autre partie de Hérondale, vous pourrez le faire à votre gré.

— Merci, dit Maud, toujours hautaine. Je ne compte pas user de la permission. Je me contenterai des terres de mon père ou des grandes routes. Je suis la fille de M. Falconer, de la villa des Grands-Bois.

Ida inclina la tête légèrement et continua son chemin. A l'immense mortification de Maud, malgré tous ses efforts, *Adonis* prit le pas aux côtés de son ancien compagnon. Son écuyère souleva sa cravache et le frappa à travers la face.

Le cheval n'était pas habitué à ce traitement. Il s'arrêta court, puis se cabra violemment, s'efforçant de se débarrasser de la cavalière. Maud serait infailliblement tombée si Ida, se penchant, n'avait saisi la bride du cheval et ne l'avait ramené sur ses quatre fers. Cette fois, Maud fut projetée en avant, mais put reprendre son équilibre. Elle était pâle de rage. Ida dit doucement :

— Si vous me permettez un conseil, ne le frappez jamais à travers la face, peu de chevaux le supportent et le pur sang y est particulièrement sensible.

Un rire insultant de Maud lui coupa la parole.

— Merci de vos bons avis et de vos bonnes intentions, miss Héron. Je vous demande seulement de vouloir bien lâcher la bride de mon cheval.

Ida laissa retomber les rênes; mais, avant qu'elle pût répondre, Maud avait déjà frappé de nouveau sa monture qui, une seconde fois, se cabra, la faisant vaciller dangereusement sur la selle.

Heureusement, le groom Pottinger arrivait. Ida s'éloigna aussitôt.

Elle rentra toute bouleversée de chagrin et pensa à quitter Héronedale, au moins pour quelque temps; elle ne voulait plus s'exposer à rencontrer la femme qui lui avait volé Stafford. Quand elle eut retrouvé plus de calme, sa fierté lui fit comprendre qu'il y aurait lâcheté à abandonner le terrain. Mais, de quelques jours, elle ne sortit pas de son domaine.

Lady Bannerdale ne tarda pas à venir la relancer.

— On ne vous voit plus, petite fille, et, depuis que vous nous avez abandonnés, lord Bannerdale, le plus doux des hommes, et mon fils, habituellement aimable, sont devenus intraitables. Il faut que vous veniez m'aider à leur rendre leur bonne humeur. A propos, nous avons fait, ces jours derniers, une visite à M^{lle} Falconer. Je n'ai pu m'empêcher de la plaindre.

— Pourquoi? demanda Ida, soudain intéressée.

— Eh bien! parce qu'elle paraît malheureuse. D'abord, elle est seule dans cette vaste maison. Son père est retourné à Londres. Pourtant, cela ne me paraissait pas justifier sa tristesse. Pour rompre une pause dans la conversation, j'ai demandé : « Vous avez de bonnes nouvelles de M. Orme? » Elle a tourné vers moi ses beaux yeux irrités : « Lord Highcliff? J'en ai rarement des nouvelles. Il est en Australie et si occupé qu'il lui reste peu de temps pour écrire. »

Ida ne répondit pas et se pencha pour ranimer le feu. Lady Bannerdale continua :

— Je me demande pour quelle raison lord Highcliff reste ainsi à l'étranger pendant que sa fiancée se morfond. Le connaissez-vous?

— Oui, je l'ai vu, dit Ida d'un ton qui ne prêtait pas à d'autres développements. Une seconde tasse de thé, lady Bannerdale? Voulez-vous voir ce que font les ouvriers? Ils avancent rapidement. S'ils deviennent trop gênants, peut-être irai-je faire un tour sur le continent.

La conversation de sa visiteuse venait de réveiller l'idée abandonnée. Rentrée chez elle, lady Bannerdale parla en dinant à ses deux compagnons du projet de départ d'Ida.

— Elle nous manquera, dit lord Bannerdale.

Le jeune Edwin ne dit rien, mais, dès le matin du lendemain, il était à Héronedale.

Sa gravité frappa Ida.

— Miss Héron, commença-t-il tout de suite, ma mère nous a parlé de votre intention de quitter momentanément Héronedale. Je ne puis pas vous laisser vous éloigner sans vous avoir dit ce que j'ai dans le cœur. Je ne suis pas naturellement très éloquent et je suis trop ému pour essayer de l'être. Peut-être devinez-vous ce que je veux vous dire? Ne vous êtes-vous pas aperçue depuis longtemps que je vous aime? Je vous aime, Ida, et je crois que je vous aime depuis le premier jour où je vous ai vue. Voulez-vous me permettre d'ajouter que mon amour répond aux vœux de mes parents qui seraient infiniment heureux de vous appeler leur fille?

Il voulut lui prendre la main, mais Ida secoua la tête avec tristesse.

— Non, dit-elle à voix basse. Je voudrais savoir vous exprimer combien je suis touchée de vos sentiments pour moi; je vous en suis très reconnaissante. Je voudrais pouvoir vous dire oui.

— Oh! dites-le! implora-t-il.

De nouveau, elle secoua la tête, hésitante.

— Non, je ne peux pas, dit-elle.

— Je comprends que vous ne m'aimiez pas, dit-il. Mais, je vous en supplie, donnez-moi du temps, le temps de gagner votre cœur. Je vous aime si profondément que je crois que je réussirai. Laissez-moi essayer.

Ida sourit faiblement.

— Je ne puis pas vous le permettre, dit-elle très douce. J'ai trop peur de vous causer ensuite une déception.

— Laissez-moi courir les risques. Je vous en supplie, ne me dites pas non. Je vois bien que vous avez une arrière-pensée. S'il y a un obstacle, je le surmonterai. Ne me répondez pas aujourd'hui. Je vous aime trop ardemment pour renoncer à vous, Ida. Réfléchissez, attendez quelques jours, tout le temps que vous voudrez. Je ne vous importunerai pas. Je vous laisserai du temps...

— Oui, laissez-moi quelques jours.

— Rappelez-vous que je vous aime de toute mon âme, Ida.

Les yeux pleins de larmes, Ida lui tendit la main. Il

la baisa dévotement et s'éloigna aussitôt, ne se fiant pas à lui-même.

Quand il l'eut laissée seule, Ida prit *Rupert* et gagna le sommet de la colline. De là, sa vue s'étendait sur le domaine. Elle le contempla longuement. Ce lourd héritage de sa famille lui créait des devoirs. Un jour ou l'autre, il lui faudrait se marier. Jamais, jamais elle n'aimerait aucun homme comme elle avait aimé, hélas ! comme elle aimait encore Stafford, de tout le premier élan de son jeune cœur. Peut-être que, si elle épousait Edwin Bannerdale, elle pourrait oublier... Mais elle ne voulait pas oublier.

Elle aimait encore et ne voulait pas cesser d'aimer. Pourtant, avait-elle le droit d'aimer un homme qui serait bientôt le mari d'une autre ? Ne se devait-elle pas à elle-même, par dignité, d'effacer son souvenir ?

Quelle torture, cette lutte entre sa conscience et son cœur !

Ah ! si cette douce brise des hauteurs, qui rafraîchissait son front, pouvait, en même temps, emporter la peine cuisante !

Elle rentra tard. Dans la grande maison, elle ne trouverait que la solitude, la solitude ce soir, demain, tous les jours de sa vie. Elle n'avait que vingt ans ; Edwin Bannerdale était beau physiquement, il était intelligent, cultivé, très bon, d'éducation parfaite... Lui aussi, était attaché à ce pays qu'elle aimait d'un amour si profond...

Aujourd'hui, d'impulsion, elle l'avait repoussé. Au premier moment, sa proposition lui avait fait presque horreur ; il lui avait paru impossible de l'accepter jamais. Demain, la raison lui tiendrait peut-être un autre langage. Écouterait-elle la raison ?

Au dehors, les chiens aboyèrent furieusement. Ida alla à la porte, l'ouvrit et ne vit personne. Comme s'ils n'avaient attendu qu'un signal, les chiens s'élancèrent vers un bouquet d'arbres baigné de lune. Ida les suivit.

Alors elle distingua, dans l'ombre des arbres, une haute silhouette. Un instant, elle eut peur. Mais le revenant — c'en était un — l'avait vue et venait vivement à elle.

Elle demeura sur place, le cœur battant, les tempes bourdonnantes ; elle chancela. Les bras de Stafford Orme l'entourèrent, la soutinrent.

XXX

Ida s'abandonna sans résistance. La tension d'esprit dans laquelle elle vivait depuis plusieurs heures l'avait épuisée et la soudaine présence de l'aimé lui enlevait même la force de penser. Tous les deux se retrouvaient comme s'ils ne s'étaient jamais séparés, comme si les derniers mois n'avaient été qu'un mauvais rêve.

— Stafford, murmura-t-elle, est-ce bien vous?...

Sa voix s'éteignit. Le poids de son bonheur la faisait de nouveau défaillir.

— C'est moi, mon aimée, dit-il d'une voix frémissante d'amour. Je viens à peine de débarquer et je suis venu tout droit à vous.

— Ah! Stafford, il y a si longtemps, si longtemps, que je vous avais perdu. D'où venez-vous? Mais, je sais, je vous ai vu embarquer. J'avais cru me tromper. Ce n'était pas la première fois que je m'imaginais vous voir.

Il la fit asseoir sur le banc rustique, s'assit près d'elle, son bras autour de sa taille.

— C'était donc vous? Moi aussi, je vous avais reconnue et j'avais cru à une hallucination. Petite aimée, j'ignorais alors tous vos chagrins, je ne les ai appris qu'il y a peu de temps.

— Parlez-moi de vous, Stafford. Pourquoi êtes-vous parti? Que faisiez-vous là-bas?

— Je suis allé en Australie parce que j'ai rencontré un homme qui m'y offrait des moyens d'existence. J'ai travaillé dans un ranch. Vous rappelez-vous, chérie, que vous m'avez appris à compter les moutons? Oh! aimée, j'ai souvent pensé à vous dans ces vastes solitudes. C'est votre souvenir qui m'a aidé à vaincre le désespoir. Mais c'était dangereux de rêver à vous, Ida, car il y avait le réveil,

— Ne le sais-je pas? murmura-t-elle.

— Toute dure qu'était ma vie, je l'aurais aimée si je n'avais eu soif de vous, si j'avais pu vous bannir de mon cœur, mais vous ne me quittiez pas. Parfois, une sorte de folie me prenait, et je me joignais aux plus hardis, aux plus fous. Je riais, je chantais, je buvais avec eux.

Elle poussa un long soupir et enfouit sa tête dans sa poitrine. Il se courba et reprit avec contrition :

— Tout allait de mal en pis. De temps en temps, j'essayais de me reprendre; mais vous ne pouvez com-

prendre, mon aimée, ce qui se passe dans le cœur d'un homme qui a pour oreiller le désespoir.

Ida lui pressa la main pour le consoler et l'encourager.

— La Providence m'a sauvé. Des malfaiteurs, un jour, ont attaqué la ferme pour s'emparer du bétail. J'ai aidé à les repousser et le patron, pour récompenser le service rendu, m'a octroyé une partie de la valeur des troupeaux sauvés. C'était un don généreux.

— Je suis sûre, Stafford, que vous l'aviez bien gagné, sans doute au péril de votre vie.

C'était vrai, et Stafford ne protesta pas. Il continua :

— C'était une grosse somme, et M. Joffler, le patron de la ferme, me conseilla de la placer. Je me rendis à Melbourne, et vous n'imaginerez jamais qui j'y rencontrai : Henry, le fils de l'aubergiste du Bûcheron de la Forêt. Je fus longtemps sans prononcer votre nom. Je l'avais tant murmuré tout bas que je n'osais le dire tout haut.

Les yeux d'Ida se remplirent de larmes.

— Enfin, de lui-même, il me parla de Héronedale, de la mort de votre père et, ce qui me frappa encore plus douloureusement, de la pauvreté dans laquelle il vous avait laissée. Quand il me dit que vous aviez quitté le château et que vous alliez être obligée de travailler, je crus devenir fou. J'étais en possession d'une petite fortune, tandis que vous étiez pauvre, ayant besoin d'un soutien, d'un ami. Je me décidai à partir et, deux jours après, je m'embarquai. A bord, je comptais les jours.

— Et vous êtes venu ici tout droit, Stafford ?

— Oui, c'est ici que j'espérais avoir de vos nouvelles. Je ne croyais pas vous voir. Pourtant, je suis venu tout droit de Londres pour retrouver les lieux où nous avions vécu ensemble, pour remettre mes pas dans les sentiers où nous avons marché tous les deux. Quand j'ai vu les changements, j'ai cru que de nouveaux propriétaires étaient venus. Même quand vos chiens ont aboyé, je n'ai pas compris que vous étiez ici. Et alors je vous ai vue...

Il s'arrêta, ne pouvant dominer son émotion.

— Ida ! Ida ! ai-je besoin d'en dire davantage ? Vous êtes là, vous viendrez avec moi dans ce monde nouveau.

Quel mot, quel accent dans le discours enflammé dissipa, comme la brise dissipe la brume de la montagne, les voiles de l'esprit d'Ida, réveilla le passé et aussi, hélas ! le présent ? Avec un cri d'angoisse, elle s'arracha des bras de Stafford et s'écarta de lui en le regardant avec une sorte de crainte.

— Ida ! cria-t-il, tendant les bras pour la reprendre.

— Non, non ! s'écria-t-elle, le repoussant. Laissez-moi. Comment ai-je pu oublier ? Comment l'ai-je pu ?

Stafford eut un geste de désespoir.

— Ida, mon aimée, écoutez-moi. La joie de vous revoir a tout emporté... Le passé est aboli. C'est à vous seule que je reviens.

Ida se retourna vers lui et, avec une passion contenue :

— Pourquoi m'avez-vous quittée? demanda-t-elle.

Un flot de sang monta aux joues de Stafford. Le sacrifice accompli par dévouement et qui avait exigé de l'héroïsme lui semblait maintenant honteux et lâche.

— Ida, supplia-t-il encore, car elle le repoussait de la main. Ida, pour l'amour de Dieu, écoutez-moi. Ce que j'ai fait, j'étais contraint de le faire; je tenais dans mes mains l'honneur de mon père, et il avait, lui, tout fait pour moi. Il me fallait choisir entre sa ruine et mon bonheur — notre bonheur. Je l'ai sacrifié. Pouvais-je lui refuser de lui tendre la main pour le sauver?

— C'est uniquement pour votre père que vous l'avez fait? dit-elle d'une voix étouffée.

— Oui, uniquement. Son honneur a été épargné. Quant au reste,... vous savez ce qui est arrivé.

Elle inclina la tête en signe d'assentiment et lui tendit la main.

— Pouvez-vous me pardonner, Ida? Vous ne saurez jamais ce que l'immolation m'a coûté, combien j'ai souffert... Mais il y a des limites à l'endurance; je les ai dépassées. C'est vous seule que j'aime, Ida. C'est à vous seule que je puis revenir. Consentirez-vous à m'accompagner dans ce monde nouveau où je vous offre une part de la vie un peu rude, mais pourtant belle, d'un fermier? Je n'oserais vous l'offrir si, au lieu d'être pauvre, vous étiez toujours la propriétaire de Héronedale. Pourquoi me regardez-vous de cet air désespéré, enfant? Il n'y a plus d'obstacle entre nous.

— Il y a votre honneur, murmura Ida.

— Mon honneur?

Il serra les dents.

— Vous avez conclu un marché, vous êtes tenu d'en payer le prix, car c'était le prix, je suppose? C'est à elle que maintenant vous appartenez.

— Ida, gémit-il, c'est à elle, à elle que vous me renvoyez! Etes-vous donc sans cœur? Avez-vous cessé de m'aimer? Un autre a-t-il pris ma place?

— S'il en était ainsi, dit-elle, soudain attristée en pensant à Edwin, pourriez-vous me blâmer? Ma vie devait-elle être finie du jour où vous m'abandonniez? Les rancœurs des derniers mois la rendaient amère. Vous avez trouvé la fortune, le rang, un autre amour. Devais-je, moi, renoncer à toute autre consolation?

Tout aussitôt, elle eut honte de sa dureté :

— Pardonnez-moi, Stafford, je ne voulais pas vous blesser. Mais le passé est là qui élève une barrière aussi impossible à déplacer que cette montagne. Vous avez perdu votre fortune, il vous reste l'honneur, votre honneur, Stafford. Vous ne pouvez pas le ternir. Vous tiendrez la promesse que vous lui avez faite, à elle.

— Oh! que vous êtes dure!...

— Mon très cher Stafford, ne voyez-vous pas combien il me coûte de vous renvoyer? Mais je le dois, il le faut... Retirez-vous, quittez-moi, maintenant, allez.

Il posa tendrement sa main sur sa tête.

— Que Dieu me pardonne le mal que je vous ai fait, ma bien-aimée! Les larmes que je vous ai fait verser me brûlent le cœur. Pardonnez-moi, Ida. Je vous obéirai. Laissez-moi vous reconduire jusqu'à votre maison et donnez-moi encore un baiser, le dernier.

Elle lui tendit son visage pâli et s'enfuit en courant.

Stafford prit le chemin de l'auberge du Bûcheron de la Forêt. Le cœur brisé, il sentait qu'Ida avait raison. Quelque lourde que fût la chaîne, il était lié. M. Falconer avait tenu sa part du marché; s'il lui restait, à lui, une parcelle d'honneur, il était obligé d'en acquitter l'autre. Demain, il retournerait à Londres et verrait Maud.

— Vous irez aux Grands-Bois demain, sir? lui demanda l'aubergiste.

— La villa est fermée, je suppose?

— Non. Sir Falconer l'a achetée, et miss Falconer y est pour le moment.

Stafford ne répondit pas. Le hasard lui faisait la route encore plus dure.

Le lendemain, après une nuit sans sommeil, il se dirigea vers la villa et s'arrêta sur les bords du lac. De lourds nuages noirs en assombrissaient les eaux. Stafford y vit le symbole de son avenir. Un domestique l'introduisit dans un petit salon où Maud écrivait.

Brusquement, elle se retourna et, les bras tendus, elle jeta, dans un transport de joie et d'amour :

— Stafford! Est-ce vous?

XXXI

— Oui, mon père a acheté la propriété, dit Maud. Je n'aurais pu supporter de la voir passer à des étrangers. J'y ai été si heureuse! C'est ici que vous m'avez demandé d'être votre femme...

Stafford lui avait fait un bref récit de sa vie en Australie, sans lui dire, bien entendu, quelle brusque impulsion avait hâté son retour.

— Enfin, dit-elle, d'une voix caressante, tout cela est fini, et je suis trop heureuse de vous retrouver. J'espère bien que vous ne me quitterez plus, n'est-ce pas, cher vagabond? Si vous saviez combien je souffrais de votre absence! Vous allez maintenant reprendre votre place dans le monde et être heureux! Craignez-vous que je ne sache pas vous rendre heureux? Oh! n'ayez pas peur, Stafford!

Elle plongeait dans les siens des yeux passionnés.

Il se leva et alla s'appuyer à la cheminée.

— Comment êtes-vous venu? Si mon père était ici, il vous inviterait à vous installer aux Grands-Bois.

— Je suis, depuis hier au soir, à l'auberge du Bûcheron.

— Hier au soir! N'avez-vous encore rencontré personne? demanda-t-elle, soupçonneuse.

Stafford aurait eu horreur de la dissimulation.

— Personne que vous connaissiez, dit-il froidement.

— Comment le savez-vous? dit-elle avec un sourire sarcastique. Qui avez-vous rencontré?

— Miss Héron de Hérondale.

Le sang monta au visage de Maud. Elle lutta contre l'ardente jalousie qui menaçait de s'exhaler en paroles violentes. Au bout d'une ou deux minutes :

— Avez-vous formé des projets, Stafford? demanda-t-elle plus calme. Mon père parlait de vous écrire pour vous demander de hâter votre retour. Il est d'avis qu'il n'y a aucune raison de différer notre mariage. Il voudrait — il désire — qu'il ait lieu le plus tôt possible.

— Je comprends, dit Stafford, d'une voix étranglée. C'est à vous de fixer la date, Maud.

— Eh bien! moi aussi, je suis pressée.

Un domestique frappa à la porte et annonça :

— Votre cheval est prêt, Mademoiselle.

— J'allais faire une promenade, dit Maud, s'adressant à Stafford. Je vais renvoyer le cheval, à moins que vous ne désiriez m'accompagner.

Stafford saisit avec soulagement cette occasion de rompre le tête-à-tête.

— Je ne serai pas cinq minutes, dit Maud.

Dès qu'elle fut dans sa chambre, elle se livra à un acte de rage. Quoi! Il était allé d'abord à cette petite fille! Elle la haïssait. Mais il fallait dissimuler jusqu'au jour où elle serait mariée. Alors il saurait...

Pottinger, qui avait amené *Adonis*, devint rouge de plaisir à la vue de son maître qui marqua lui-même son contentement de le retrouver.

— Sellez-moi le hunter, Pottinger. Aimez-vous *Adonis*, Maud?

— Oui. Je ne suis pas aussi sûre qu'il m'aime, dit-elle en riant, pendant que Stafford la mettait en selle.

— Il paraît nerveux; il est pourtant doux comme un agneau, mais il a du sang et il est très susceptible.

— Je le manie facilement, dit Maud.

Pottinger secoua la tête et conseilla :

— Ne le serrez pas trop, Mademoiselle.

L'air vivifiant rendait à Maud sa bonne humeur.

— Traversons la vallée, offrit-elle. *Adonis* meurt d'envie de galoper; voyez comme il est agité.

Stafford regarda le cheval et s'étonna. Il ne l'avait jamais vu de cette humeur. La bête rongea son frein et rejetait la tête en arrière.

— Peut-être sera-t-il plus tranquille après un galop, concéda Stafford.

Maud, contente de son triomphe, parlait avec animation, développant un plan d'avenir en rapport avec le titre de Stafford.

Celui-ci ne l'écoutait pas. Une pensée le rongea. Il allait épouser Maud et suivre la ligne du devoir tracée par Ida. Mais ne serait-il pas plus loyal et meilleur pour eux tous qu'il parlât d'Ida à Maud? Celle-ci, alors, comprendrait l'impossibilité pour lui d'habiter les Grands-Bois.

Il allait commencer quand il vit, au sommet de la colline, en face d'eux, un cheval et une amazone. Leurs silhouettes se détachaient sur le ciel clair. Dans quelques minutes, ils allaient rencontrer Ida. Son cœur s'arrêta de battre, et il pâlit si visiblement que Maud chercha la cause de son émoi. Sa main se crispa sur les rênes, et elle pensa à tourner bride pour éviter la femme qu'elle haïssait. Mais le démon de la jalousie et de l'orgueil lui souffla à l'oreille : « C'est l'heure de jouir de ton triomphe et de l'humilier de sa défaite. »

— Qui vient là? demanda-t-elle, composant sa voix. Ah! c'est M^{lle} Héron. Je l'ai déjà rencontrée, mais ne lui ai pas été présentée. Voulez-vous le faire, Stafford? J'aimerais la connaître.

— Ce n'est pas le moment, protesta Stafford, les dents serrées. A une autre occasion.

— Pourquoi pas maintenant? Il nous est très facile de la rejoindre.

Il ne voulut pas différer la confession.

— Pas aujourd'hui, dit-il. J'ai quelque chose à vous dire, Maud, quelque chose que vous devez savoir avant de faire la connaissance de M^{lle} Héron.

— Pensez-vous que je ne le sache pas? répliqua Maud

fièrement. J'ai lu la lettre que vous lui avez écrite. Je l'ai obtenue de Pottinger ou plutôt je la lui ai volée. J'ai été patiente. Je ne vous ai pas gardé rancune. Pourquoi le ferais-je, puisque je suis sûr de votre fidélité? Vous voyez combien j'attache peu d'importance à ce caprice passager. J'ai confiance en vous, Stafford.

Elle lança son cheval qui bondit sous le coup de cravache et, rapidement, diminua la distance entre lui et *Rupert* qui hennit en signe de bienvenue.

Ida se retourna, vit Maud tout près d'elle et Stafford qui la suivait. Elle rassembla les rênes et lança vivement son cheval vers le sommet de la colline.

— Miss Héron! cria Maud. Miss Héron, attendez-nous, s'il vous plaît?

Ida s'arrêta un instant, mais repartit aussitôt; elle n'aurait pas aujourd'hui le courage de la rencontre.

Stafford avait rejoint sa fiancée.

— Arrêtez, Maud! commanda-t-il.

— Pourquoi? Est-ce elle ou vous qui avez peur? Les deux, peut-être? Nous verrons bien.

Avant qu'il pût saisir les rênes, elle frappa *Adonis* de deux coups de cravache à travers la face. Le pur sang se cabra dangereusement, puis, retombant sur ses fers, partit d'un galop effréné, redescendant l'autre versant de la colline.

Stafford savait que de le suivre augmenterait la rage du cheval emballé et rendrait plus périlleuse la situation de Maud, accrochée au pommeau de la selle. A tout instant, elle pouvait tomber. Si le cheval lui-même rencontrait une pierre et butait, elle serait brisée dans sa chute. Il prit le biais pour atteindre le point vers lequel *Adonis* se dirigeait.

De son côté, Ida, entendant derrière elle le galop du cheval, se retourna sur sa selle et vit le péril de sa rivale. C'était presque la répétition de la scène des jours précédents, avec un danger encore plus grand, car les ouvriers avaient, au pied de la colline, creusé une profonde excavation pour en extraire des pierres. Même si le cheval voyait l'abîme, il serait trop tard pour l'éviter.

Une seule manière existait de sauver Maud : foncer droit sur son cheval et essayer de l'arrêter au passage. La pensée qu'elle risquait sa propre vie ne retarda pas un instant Ida. Presque debout sur ses étriers, l'amazone se pencha sur le cou de son cheval, lui murmura un mot et, d'une main à la fois douce et très ferme, l'enleva.

Le cheval obéissant partit comme une flèche. A portée du cheval emballé, Ida se pencha autant qu'elle le pouvait sans perdre l'équilibre, et, tenant les rênes de sa main gauche, avança l'autre pour saisir la bride d'*Adonis*.

Eût-elle réussi à retenir le cheval? Nul ne peut le dire. Maud Falconer, d'un suprême effort, se raffermit sur sa selle, souleva sa cravache et frappa violemment la main tendue à son aide.

Le bout de la mèche atteignit, par contre-coup, l'oreille d'*Adonis*. Avec un hennissement, la bête, affolée, s'élança avec une nouvelle fureur.

Pour ne pas voir l'inévitable catastrophe, Ida mit la main sur ses yeux.

Pendant plusieurs jours, le cri d'épouvante et de douleur qui domina le bruit des sabots du cheval se débattant dans la carrière pour se redresser retentit aux oreilles d'Ida. Un seul cri suivi d'un terrible silence.

Aussitôt, elle sauta à terre et vint au bord de l'excavation. Elle demeura frappée d'horreur. L'orgueilleuse Maud gisait, à demi écrasée par le cheval et martelée par les sabots de la bête, dans les affres de l'agonie.

Un instant plus tard, Stafford était dans la carrière, aux côtés d'Ida, travaillant à dégager l'infortunée. Il lui fallut, pour y réussir, toute sa force athlétique.

Quand le beau corps fut étendu sur l'herbe, Ida souleva sa tête sur ses genoux et, de son fin mouchoir, épongea le sang coulant d'une blessure à la tempe et souillant le visage aux traits purs qu'aucune meurtrissure ne flétrissait.

Stafford avait couru à la rivière et en rapportait de l'eau; il essaya d'en faire glisser quelques gouttes entre les lèvres serrées, pendant qu'Ida baignait le front blanc.

Soudain, Stafford posa sa main sur le cœur de Maud. Il ne battait plus. Aucun souffle ne passait entre ses lèvres. Pendant un long moment, il demeura silencieux, regardant les mains miséricordieuses d'Ida exerçant leur rôle de charité.

Enfin, d'une voix étouffée, il murmura :

— Vos soins sont inutiles. Elle est morte!

XXXII

Le bal que donnait lady Clamford, vers le milieu de la saison, était généralement très brillant. Cette année, il l'était davantage, la Compagnie des Chemins de Fer du Sud de l'Afrique se relevait du coup qui l'avait frappée lors du soulèvement des indigènes, et les actionnaires, aussi bien que les promoteurs, voyaient s'ouvrir l'ère des beaux bénéfices.

Howard, ayant présenté ses devoirs à la maîtresse de maison, se heurta à Bertie très affairé.

— Vous, Howard? Suis désolé, engagé pour la prochaine danse avec la plus belle jeune fille de la fête et ne puis la retrouver.

— Et qui est cette jeune fille?

— M^{lle} Héron de Hérondale.

Howard dressa l'oreille.

— Connais pas, je crois.

— Quand vous la verrez, vous tomberez en extase...

— Hérondale? N'est-ce pas le château dans le voisinage de la villa des Grands-Bois? Pourtant, je ne me rappelle pas avoir vu M^{lle} Héron chez les Orme.

— Elle n'y venait pas. Elle vivait très retirée avec un vieux père, le cerveau vide, mais le chapeau plein d'argent. Stafford doit la connaître, car elle était présente lors de l'accident de M^{lle} Falconer.

— Ah! oui! fit Howard qui savait très bien.

— Eh bien! mon cher, je serais trop heureux de pouvoir dire, comme dans notre temps de collège : *Veni, vidi, vici...* La délicieuse Ida est une jeune reine. Il y a Glarn qui est disposé à mettre à ses pieds sa couronne de duc, mais il n'obtient aucun encouragement. Elle n'en accorde à personne. Nous pourrions tous mourir sans que notre trépas lui arrachât une larme.

Howard jeta les yeux autour du salon et vit une jeune fille mince, au visage d'un ivoire délicat encadré de cheveux noirs brillants. Ses yeux violets, à demi voilés de longs cils, gardaient une expression de mélancolie qui se retrouvait dans l'arc de ses lèvres mobiles. Un cachet de simplicité soulignait sa robe blanche.

— Elle est très belle, apprécia Howard, et je vous offre mes condoléances pour la danse manquée.

Bertie poussa un gémissement, puis :

— Et Stafford, en avez-vous des nouvelles?

— Aujourd'hui même. J'ai sa lettre dans ma poche.

— Pauvre garçon! Toujours dans les forêts? Il roulerait sur l'or, si son père avait eu la chance de vivre un peu plus longtemps. Voyez Griffenberg et les autres.

— Il est toujours dans les bois, comme vous dites. Mais il ne se plaint pas. Il est de ceux qui ne se plaignent jamais.

— Ecoutez, dit Bertie, vous étiez son ami, je vais vous confier quelque chose. Je crois que Stafford connaissait notre jeune beauté mieux que nous ne nous en doutions, et c'est à cause de lui qu'elle nous tient tous à longueur de bras.

Les sourcils de Howard se rapprochèrent.

— Voulez-vous me présenter à M^{lle} Héron?

— Très bien, venez. Mais ne comptez pas produire une impression.

— J'y suis bien habitué, dit Howard avec philosophie.

En traversant le salon, il réfléchissait, et beaucoup de choses, que jusqu'alors il n'avait pas bien comprises, s'expliquaient. Si vraiment le bonheur de Stafford était dans les mains de M^{lle} Héron, il saurait bien amener cette charmante personne à le lui dispenser.

Ida répondit à la présentation poliment, mais avec une indifférence complète, et laissa percer un léger étonnement quand Howard ajouta :

— Il y a une serre derrière cette porte vitrée, il y fait moins chaud qu'ici. Voulez-vous me permettre de vous y conduire ?

Ce fut le regard que Howard arrêta sur elle qui décida la jeune fille.

Dès qu'Ida fut assise, Howard, avec la décision qui plaisait tant à Stafford, commença :

— Il fait presque aussi chaud ici qu'en Australie. Je suppose que vous n'y avez jamais été, Mademoiselle ? Moi non plus, d'ailleurs ; mais j'ai dans ma poche une lettre de mon meilleur ami qui s'y est exilé et s'occupe d'une exploitation agricole. Il me décrit la contrée de façon si vivante qu'il me semble la connaître moi-même. A propos, je parle d'un de vos anciens voisins de campagne, Stafford Orme, maintenant lord Highcliffe, que, sans doute, vous avez rencontré.

Ida raffermir sa voix pour répondre :

— Oui, je connais M. Orme, lord Highcliffe.

— Alors, j'espère que vous savez l'apprécier.

Il brûlait ses vaisseaux, car un fâcheux pouvait survenir.

— J'exprime cet espoir parce que moi-même je l'admire beaucoup. Un garçon splendide, au moral et au physique.

Ida était oppressée. Elle savait maintenant qu'elle s'entretenait avec l'ami dont Stafford lui avait parlé. Elle le regarda avec un intérêt intense et inclina la tête en signe d'assentiment.

— Il a été un moment, sans que la tête lui tourne, le favori de la fortune. Il montre, dans l'adversité, la même égalité d'âme. Il m'écrit des lettres palpitantes, même pour moi dont les connaissances se bornent à distinguer un bœuf d'un cheval. Si le sujet vous intéresse, je pourrais vous montrer sa lettre, elle n'a rien de confidentiel.

Il vit les yeux de la jeune fille rayonner.

Il acheva d'un ton dégagé :

— Je vous en apporterai une la première fois que nous nous rencontrerons. Où allez-vous demain, miss Héron ?

— Chez lady Fitzharford, pour une répétition de musique.

— Très bien. Lady Fitzharford est une de mes bonnes amies. Y serez-vous... disons à quatre heures?

— Oui, dit Ida.

Alors, d'une voix hésitante :

— Vous disiez que M. Orme est en bonne santé?

— Il a été très malade, mais il est bien maintenant. Je crains qu'il ne soit pas très malin, vous savez — Ida lui jette un regard indigné, — mais c'est le meilleur garçon du monde, et ce me serait un grand bonheur de contribuer au sien. A demain, miss Héron. Je vous apporterai la lettre promise.

Il quitta la fête qui n'avait pour lui aucun intérêt.

« Ils s'aimaient depuis le commencement, pensa-t-il. Et je suis un âne pour ne pas m'en être aperçu. »

Du palier, il vit que, dans sa chambre, l'électricité était allumée. Dès qu'il entra, une haute silhouette d'homme émergea d'un fauteuil.

— Edmond!

— Fâché de t'avoir fait attendre, mon cher, répondit Howard avec un calme parfait.

— Je m'imaginai te causer une surprise, mais je me flattais, répondit Stafford en riant.

— Tu sais que je ne m'étonne jamais, dit Howard. Comment es-tu venu d'Australie? A pied ou à la nage?

— Tu trouves que j'arrive bien vite après ma lettre? C'est ainsi, mon cher, j'ai été pris d'un transport qui m'a obligé à embarquer sur-le-champ.

— Et le transport est calmé? Le voyage t'a rafraîchi?

— Je désire que tu fasses quelque chose pour moi, Howard. Je voudrais que tu te rendisses demain à Bryndermere — je n'ose y aller moi-même — et que tu obtinsses toutes les informations possibles sur... une jeune fille : miss Héron de Hérondale.

— Puis-je demander quel intérêt si puissant exige que tu me confies cette mission?

— Je l'aime, dit Stafford brièvement. Et je veux savoir si elle m'a oublié ou si je puis avoir un espoir.

— Tu vises trop haut, mon cher. M^{lle} Héron a une cour magnifique d'adorateurs : des comtes, des ducs, tout le choix. Je ne sais s'il est sage de convoiter cette perle sans prix.

— J'aurais dû m'en douter. Qui suis-je pour qu'elle se souvienne de moi?

— Qui tu es? Mais rien qu'un sot qui abandonne un trésor pour aller se pendre à la queue des bestiaux en Australie.

— Je ne pouvais rien faire d'autre. Oublies-tu que je n'étais pas libre, et, le lendemain de la mort de Maud,

m'était-il permis de parler de mariage à une autre femme? Et maintenant, je viens trop tard.

— Rien ne sert de pleurer sur le lait répandu, philosopha Howard. Allume un autre cigare, tu as laissé celui-là s'éteindre.

A quatre heures moins un quart, le lendemain, Howard se présenta chez lady Fitzharford.

— Je suis enchantée de votre venue, Howard, dit la dame. J'attends M^{lle} Héron pour choisir ensemble quelques morceaux de chant pour un concert de charité. Vous nous donnerez votre avis.

— Avec grand plaisir, chère lady, mais je pose une condition. Vous me laisserez seul un quart d'heure avec M^{lle} Héron aussitôt qu'elle arrivera.

— Ah! ah! Avez-vous l'intention de lui faire une proposition de mariage?

— Non. Je suis las de m'offrir inutilement.

— Je crois que, cette fois encore, vous n'auriez guère de chances. Elle a refusé ce charmant Edwin Bannerdale et d'autres.

— Je sais. Je l'entends qui vient. Si vous m'aimez, chère Madame, éclipez-vous.

Lady Fitzharford sortit en riant. Ida entra. Elle était pâle et son expression de mélancolie s'était accentuée.

— Lady Fitzharford est allée chercher de la musique, dit Howard. Elle sera ici tout à l'heure. A la réflexion, miss Héron, j'ai été honteux de vous avoir entretenu si longuement de mon ami. Mon amitié pour lui m'a fait manquer de discrétion. Pourtant, je crois que sa lettre vous intéressera. Il a le don de décrire, avec une simplicité très savoureuse, les paysages et les scènes.

Il chercha dans sa poche et s'exclama :

— Quel idiot je suis! J'ai laissé la lettre chez moi. Pardonnez-moi. Peut-être, d'ailleurs, pensez-vous que mon oubli vous épargne une corvée.

— Non, dit Ida, les lèvres tremblantes. Cela m'eût fait plaisir de lire cette lettre.

— Vraiment? Je puis retourner la chercher. Mon appartement est tout près.

— Oh! ne prenez pas la peine, protesta Ida, avec si peu de conviction que Howard ne put réprimer un sourire.

— Ce n'est pas une peine! affirma-il.

Il quitta le salon et regarda sa montre.

— Si ce jeune idiot n'arrive pas maintenant..., murmura-t-il.

Le domestique ouvrait la porte extérieure.

Stafford entra et rencontra Howard dans le vestibule.

— Entre, dit Howard. Je reviens.

— Je viens, dit-il, morose, quoique je ne vois pas pourquoi tu as tant insisté, ni quel bien cela peut me faire d'entendre parler de ses succès.

Stafford hésita, haussa les épaules et entra dans le salon.

Il n'y eut aucun cri de surprise ou de joie, seulement un double regard où passaient deux cœurs. Ce moment effaçait les longs mois d'attente, de désirs, de doutes et d'espoir, d'un espoir si faible qu'il s'éteignait parfois dans une crise de tristesse. Ils n'eurent pas besoin de se demander s'ils s'aimaient toujours. Oubliant qu'ils étaient dans une maison étrangère, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent avec tout l'amour en réserve depuis si longtemps.

— Ida, murmura-t-il, je suis revenu. Je ne pouvais vivre sans vous et vous le savez bien. Est-il trop tard? Ne suis-je pas trop tard?

— Non, non, il n'est pas trop tard. Je savais que vous reviendriez. Je vous attendais, je vous aurais attendu jusqu'au dernier jour de ma vie. Mais que vous avez tardé, Stafford!

Au bout du quart d'heure accordé à Howard, lady Fitzharford ouvrit la porte du salon si discrètement que, voyant Ida dans les bras d'un beau jeune homme et paraissant fort heureuse d'y être, elle referma la porte sans bruit et trouva Howard dans le hall, assis sur un bahut.

— Etes-vous fou? dit-elle en riant.

— Non, ce sont eux qui le sont. Mais cette folie-là vaut cent fois notre haute raison. Ne les dérangez pas. Venez vous asseoir près de moi, il leur reste encore trois minutes.

La comtesse s'assit en riant.

— Vous devriez avoir honte de m'avoir joué un tel tour, reprocha-t-elle.

— Paraissaient-ils heureux? Voir leur bonheur sera ma récompense. Je voudrais leur donner encore cinq minutes, car, sur mon honneur, j'ai, une fois, été jeune moi-même.